

universitas

juin 2012 | 04 LE MAGAZINE DE L'UNIVERSITÉ DE FRIBOURG, SUISSE | DAS MAGAZIN DER UNIVERSITÄT FREIBURG, SCHWEIZ



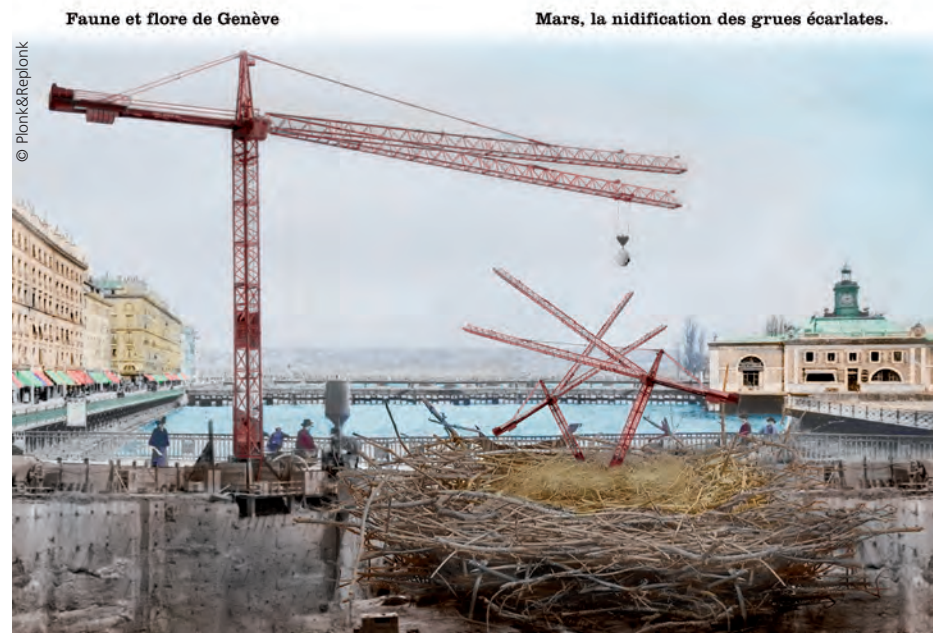
Edito

Fortpflanzung geht durch den Bauch: dies sowohl im sprichwörtlichen wie auch im übertragenen Sinne. Wäre die Zeugung von Nachkommen nämlich ein klarer Kopfentscheid – Welch unschöne Vorstellung –, käme der Reproduktionsmedizin wohl bei weitem nicht dieselbe Aufmerksamkeit zuteil. Unfruchtbare Paare könnten sich auf ganz und gar pragmatische Weise mit besseren Karrierechancen, Unabhängigkeit, mehr Zeit füreinander oder schlicht einem «sorgloseren» Leben über die Kinderlosigkeit hinwegtrösten. Niemand wäre bereit, über Jahre hinweg reproduktionsmedizinische Strapazen auf sich zu nehmen, die sowohl eine grosse physische, psychologische und nicht zuletzt auch finanzielle Belastung darstellen. Aber eben: Wenn die Hormone nach Fortpflanzung schreien, bleiben rationale Argumente auf der Strecke – zumindest in der westlichen Wohlstandsgesellschaft. Das Resultat sind immer grössere Anstrengungen im Bereich der medizinisch unterstützten Reproduktion und damit einhergehend immer neue moralisch-ethische sowie auch juristische Fragestellungen. Welche Rechte hat ein Ungeborenes? Ab wann ist ein Mensch ein Mensch? Die vorliegende Ausgabe von *universitas* gibt Antwort auf diese und weitere Fragen zu Rechten und Pflichten rund um die Fortpflanzung und setzt sich auch mit der ebenso heiklen wie heissen Diskussion nach den Grenzen des ethisch Vertretbaren auseinander. Zur Freiheit der Fortpflanzung schliesslich gehört auch die Möglichkeit, sich willentlich *nicht* fortzupflanzen: Ein Spezialist auf diesem Gebiet ist Carl Djerassi, der «Vater» der Antibaby-Pille. Im Gespräch mit *universitas* erklärt er, inwiefern die Fortpflanzungsmedizin das noch viel bessere Verhütungsmittel ist als die Pille.

Mit dieser Ausgabe von *universitas* beschliessen wir das akademische Jahr und danken den vielen Autorinnen und Autoren für die immer wieder interessanten Beiträge.

Im Namen der Redaktion,
Claudia Brühlhart

Inhalt



6 dossier > Se reproduire

4 fokus

La santé humaine au cœur de l'innovation

58 recherche

Le web 3.0 au service de la recherche scientifique

60 recherche

Oser la confrontation paradigmatique

62 portrait

Pierre Nidegger, ehem. Polizeikommandant Kt FR

64 lectures

66 news

Couverture et illustrations du dossier: Plonk & Replonk

La santé humaine au cœur de l'innovation

Projet commun de l'Université de Fribourg et de l'hôpital fribourgeois, le futur Centre intégratif en santé humaine suscite l'intérêt de nombreux acteurs des mondes académiques, industriels et financiers. Eclairages. Farida Khali

Journée d'information

Une journée de présentation du CISH se tiendra le 20 juin 2012 à l'Université de Fribourg. Elle sera l'occasion pour les partenaires académiques, industriels et financiers intéressés, ainsi que pour la presse, de prendre connaissance de manière plus approfondie de la ligne et des potentiels du futur Centre.

Christine Bulliard-Marbach, conseillère nationale, porteuse du projet Swiss innovation park, en sera l'hôte d'honneur. Plusieurs conférences – en présence notamment de Guido Vergawen, recteur de l'Université de Fribourg, Beat Vonlanthen, directeur de l'économie et de l'emploi du Canton de Fribourg, et Bernard Vermeulen, directeur médical du HFR – et une table ronde rythmeront la journée qui s'achèvera par un apéritif dinatoire. Les noms de certains partenaires académiques, industriels et financiers y seront dévoilés.

Date : 20 juin 2012, dès 13.30

Lieu : Université de Fribourg, Auditorioire Joseph Deiss, bâtiment de Pérolles II, bd de Pérolles 90

Inscription : <http://www.unifr.ch/recherche/en/form>

Informations :

Jean-Marc Brunner
responsable de projet
jean-marc.brunner@unifr.ch

A son ouverture en 2014, le parc technologique et d'innovation zéro carbone, blueFACTORY, projeté sur le site de l'ancienne Brasserie Cardinal à Fribourg, devrait accueillir le Centre intégratif en santé humaine (CISH). Beat Vonlanthen, directeur de l'économie et de l'emploi du Canton de Fribourg, souligne la qualité de ce projet novateur et collaboratif, proposé au concours blueFACTORY par l'Université de Fribourg et l'hôpital fribourgeois (HFR): «Parmi les 150 concepts proposés dans le cadre du concours, le projet CISH est certainement l'un des plus aboutis. Il possède un fort potentiel et il est réjouissant de constater l'engouement qu'il suscite, autant de la part de privés que de professionnels».

Grouper les forces

Aujourd'hui, petites entreprises et laboratoires académiques ne peuvent pas se permettre de posséder individuellement tout le matériel de pointe nécessaire à leurs projets de recherche et développement (R&D). Il arrive aussi parfois qu'un chercheur reste bloqué dans son avancée, soit par manque de temps, soit parce qu'il aurait besoin des conseils d'un autre spécialiste. C'est ce genre de lacunes que le CISH souhaite combler en offrant un lieu unique et décloisonné qui permette à la fois l'échange de compétences, de matériels et d'idées.

En s'intégrant à la BlueFACTORY, pensée comme un quartier d'entreprises high-tech et futur catalyseur pour l'innovation, le CISH se situera à l'extérieur des institutions fondatrices. «Une telle infrastructure, inédite dans le Canton, optimiserait les ressources techniques et les coûts associés, relève Beat Vonlanthen. Elle pourrait donc attirer à Fribourg de nouvelles entreprises qui chercheraient la proximité de tels services de pointe».

Le CISH devrait être constitué de trois plateformes, distinctes mais interdépendantes, axées sur la thématique de la santé humaine. Leur pluridisciplinarité permettra de combiner les techniques de différents domaines à la recherche de solutions innovantes. Ces plateformes seront spécialisées dans les domaines de la biomédecine, des matériaux, ainsi que de l'informatique et des biomathématiques. Le Centre se présente comme un prestataire de services offrant un accès à des équipements et des services liés à des technologies spécifiques (génomique, informatique ou microscopie, par exemple), ainsi qu'un soutien scientifique et technique professionnalisé tant à des chercheurs universitaires et hospitaliers qu'à l'industrie pour des projets R&D. Le CISH n'a pas pour but d'être un projet exclusivement académique. Les entreprises de toute taille et les start-up disposeront donc non seulement d'un accès, dans des conditions attractives, à des plateformes technologiques liées à la santé humaine, mais profiteront également d'une opportunité d'échanges et de collaborations avec des chercheurs et des spécialistes de l'Université, de l'hôpital fribourgeois et des autres partenaires académiques.

CISH : un réseau académique et industriel

«Collaboratif est le maître mot, explique Jean-Marc Brunner, responsable du projet. C'est pourquoi nous travaillons à tisser un réseau avec toutes les hautes écoles intéressées, sans être en concurrence avec les structures académiques existantes. Par ailleurs, le CISH sera plus orienté vers les industries et ouvert à des institutions financières, susceptibles de nous soutenir ou d'avoir recours à nos services.» De nombreux professeurs des institutions académiques des Cantons de Fribourg, Berne, Vaud,

Neuchâtel et Valais – comme par exemple le Swiss Institute of Bioinformatics (SIB) – ont déjà manifesté leur intérêt.

Le concept du CISH peut également intéresser les industries à plusieurs niveaux: «En utilisant nos services, explique Jean-Marc Brunner, les entreprises reçoivent un accès à des spécialistes, des appareils et des infrastructures auxquels elles auraient difficilement accès par leurs propres ressources pour des projets R&D. Elles peuvent, entre autres, tester les appareils, examiner leurs potentialités et prendre contact avec le fabricant directement sur place, si elles souhaitent l'obtenir ou suivre une formation sur le sujet. Différentes possibilités de collaboration s'offrent aussi aux grandes industries. On peut voir ce fonctionnement à la manière d'un sponsoring, mais avec un retour tout à fait concret, que ce soit au niveau visibilité, projets R&D ou veille technologique. Enfin, nous souhaitons collaborer étroitement, mais de manière relativement atypique, avec les fabricants des appareils. L'idée n'est pas simplement d'obtenir des appareils, mais d'établir une relation constructive sur le long terme et d'offrir la possibilité aux fabricants de trouver de nouveaux clients. Des rencontres entre scientifiques, académiciens – utilisateurs au

quotidien de ces appareils – et fabricants seront organisées sur place afin de développer des synergies.»

Pourquoi Fribourg ?

Quel intérêt pour les professeurs, les institutions et les industries de se déplacer à Fribourg? Le profil à la fois académique et industriel de la ville, ainsi que sa position centrale, tant en Suisse qu'au cœur de l'Europe, représentent deux atouts majeurs. Comme le relève Guido Vergauwen, recteur de l'Université de Fribourg: «Situé dans l'axe universitaire, entre nos sites principaux de Pérolles et Miséricorde, ainsi qu'à proximité du HFR, le site de la blueFACTORY est l'endroit idéal pour un tel Centre. Dans le cas de processus créatifs tels que la recherche, la proximité physique entre les participants est essentielle». Le Prof. Bernard Vermeulen, directeur médical de l'hôpital fribourgeois, rappelle quant à lui que: «D'une part, le CISH doit favoriser des espaces de rencontre entre différents acteurs de l'innovation. D'autre part, le Canton de Fribourg est de plus en plus concerné par le dynamisme qui existe sur l'arc lémanique et sur le Mittelland. Il a une carte formidable à jouer pour assurer une liaison entre ces deux pôles». ■

Un ancrage local pour un large impact

Le thème de la santé humaine s'intègre à la fois au tissu économique cantonal, à la thématique zéro carbone de blueFACTORY et à l'histoire de la collaboration entre l'Université et le HFR.

En tant que collaboration entre ces deux institutions, le projet s'inscrit dans la dynamique de la mise en place de la 3^e année de médecine. «Les deux journées consacrées par le HFR et l'Université à la recherche translationnelle, les 10 et 11 mai derniers, en ont montré le potentiel, souligne Bernard Vermeulen. Sans oublier que dans les processus diagnostiques et thérapeutiques, les matériaux jouent un rôle de plus en plus grand. D'où l'importance de la présence de l'Ecole d'ingénieurs et d'architectes de Fribourg.» Le directeur médical relève également l'importance du projet dans le processus de positionnement du HFR en tant qu'hôpital de référence pour un bassin de population de 300 à 400'000 habitants, situé entre les hôpitaux universitaires de Berne et du CHUV, garant de la médecine hautement spécialisée. «En effet, le HFR évolue d'un hôpital axé uniquement sur la production industrielle de

santé à la réalisation des trois missions qui lui ont été conférées par la loi: soigner, enseigner et développer la recherche.»

Nouvel élan

De son côté, Guido Vergauwen remarque: «La recherche à l'Université autour du thème de la santé humaine (médecine, biomédecine, psychologie, sport, etc.) doit recourir à des technologies d'analyse complexes et souvent trop chères pour le budget d'investissement et de personnel universitaire. De plus, plusieurs domaines de la Faculté des sciences ont connu des essors nouveaux ces dernières années. L'Institut Adolphe Merkle (AMI) mène des recherches concernant les nanoparticules et la santé. Des groupes du Département de biologie s'intéressent aux liens entre les gènes et la santé. Le Département de psychologie en Faculté des lettres dispose de forts groupes en psychologie clinique et en psychologie du

travail, qui s'intéressent également à la santé humaine. Un centre comme le CISH serait un atout majeur pour attirer des chercheurs compétents. Nous avons également renforcé nos capacités de transfert du savoir vers l'économie privée et, comme le CISH doit être utilisé à la fois par des acteurs publics et privés, il représente un facteur intéressant pour de nouvelles collaborations.»

Enfin, la thématique possède également un fort ancrage dans l'économie cantonale puisque, comme le relève Beat Vonlanthen: «La santé humaine est un thème très vaste, c'est pourquoi il est probable que le CISH devra se trouver, à l'intérieur, des domaines de niche qu'il peut exploiter. A titre d'exemple, la nutrition et ses effets chroniques sur la santé humaine seraient particulièrement intéressants et très en phase avec la tradition Food Tech du Canton de Fribourg». FK

Die Fortpflanzung

- 8 La reproduction sexuée: un investissement rentable
Alessandro Puoti
- 10 «Vergesst die Pille!»
Astrid Tomczak-Plewka
- 13 La place du tout-petit dans l'Antiquité
Véronique Dasen
- 15 Wissen, woher man kommt
Gisela Kilde
- 17 Entre big bang et baby boom
Philippe Lefebvre
- 20 Das Ende der Matrjoschkas
Nicolas Hayoz
- 22 Contraception : médias, politique et religion
Caroline Rusterholz
- 24 Wenn Eltern anders sind
Dagmar Orthmann Bless
- 27 Avoir un enfant: un désir mais pas un droit
Isabelle Lammerant
- 29 Unerfüllter Kinderwunsch: stilles Leiden
Katja Hämmerli Keller
- 31 Les débuts de la vie en Egypte pharaonique
Cathie Spieser
- 34 Vergessene Kinder
Pascale Schaller
- 36 Blessing Way – ritualiser la procréation
Florence Pasche Guignard
- 38 Reproductive Autonomie: Fragen über Fragen
Adrian Holderegger
- 41 Wann ist ein Mensch ein Mensch?
Eva Molinari
- 46 Du technologisme aux questions bioéthiques
Myriam Squillaci
- 48 Der Stoff, aus dem die Träume sind
Louis Bosshart
- 50 Sexualité versus grossesse dans la Grèce antique
Céline Dubois
- 52 Willentliches Fortpflanzen: Ein Privileg des Menschen
Dieter Hatstrup
- 54 Kinderhaben ist normal- oder?
Claudia Brühlhart



La reproduction sexuée : un investissement rentable

La reproduction est une prérogative de la vie, toute espèce ne pouvant se reproduire étant vouée à l'extinction. La nature, et plus récemment la biotechnologie, nous offrent toute une palette de possibilités. Alessandro Puoti

Fortpflanzung hat ihren Preis

Die klassische Reproduktionsmethode für die Mehrheit aller mehrzelligen Organismen ist die geschlechtliche Fortpflanzung, resp. die Verschmelzung zweier Geschlechtszellen (Gameten). Dabei bringt der Geschlechtsakt einen nicht zu unterschätzenden Vorteil mit sich: Die Neukombination verschiedener Genome. Mit Hilfe der Meiose werden die genetischen Informationen der beiden Elternteile vermischt und führen damit zu einer besseren Anpassung des Menschen an seine sich stets wandelnde Umgebung. Die Vereinigung zweier Gameten ist also eine sehr elegante Art der Fortpflanzung – dabei aber nicht die effizienteste im Bereich des Aufwand-Ertrag-Verhältnisses. In der Tat braucht es nämlich eine Unmenge an Energiequellen, die zur Produktion von Proteinen und Strukturen angezapft werden können und dabei einzig und allein der Reproduktion dienen. Dazu kommt, dass die Fortpflanzung mittels der Meiose zwingend zwei verschiedene Geschlechter braucht resp. Organismen, die zur Bildung von männlichen und weiblichen Geschlechtszellen in der Lage sind. Letzen Endes schliesslich werden im Laufe eines Lebens unzählige Gameten gebildet, die nie zu einer Fortpflanzung führen.

Chaque organisme est constitué de cellules, unités fondamentales de la vie. Bien que celles-ci soient capables de réparer un certain nombre de lésions, elles ont une durée de vie limitée. Afin de sauvegarder leur information génétique, les cellules se divisent pour en créer d'autres qui se diviseront à leur tour. Cependant, une cellule ne peut pas se propager indéfiniment. En effet, ses ressources sont limitées et, à chaque division, elle accumule des dommages chimiques et génétiques qui conduiront tôt ou tard à la mort cellulaire. Dans cet article, nous discutons de cellules particulières, capables de se reproduire indéfiniment grâce à un programme génétique spécifique. Il s'agit des cellules cancéreuses, mais aussi des cellules souches, et des gamètes tout particulièrement.

La reproduction clonale

La division cellulaire par mitose représente une possibilité simple et économique de reproduction. Il s'agit d'une reproduction clonale, qui implique que tous les descendants ont le même patrimoine génétique que l'individu parental. De nombreux protozoaires utilisent prioritairement ce mode-ci, car il est rapide, permettant ainsi une propagation efficace. Toutefois, la division mitotique implique un manque de diversité, représentant un désavantage du point de vue évolutif.

Des cellules spécialisées

Le mode de reproduction classique pour la plupart des organismes pluricellulaires, appelés aussi « métazoaires », est la reproduction sexuée. Celle-ci implique la production de cellules spécialisées : les gamètes ou les spores. Si les spores sont capables de

division et peuvent former des structures haploïdes, les gamètes doivent fusionner pour former un zygote diploïde. La plupart des cellules de notre corps sont diploïdes, ce qui signifie que le noyau cellulaire possède deux informations génétiques, maternelle et paternelle, sous la forme de deux jeux de chromosomes. Ces informations sont bien sûr différentes, car elles proviennent de deux individus distincts. L'apparence, aussi appelée « phénotype », de notre progéniture nous montre bien la coexistence des informations génétiques des deux parents. Lors de la reproduction sexuée, ces deux informations sont brassées, puis séparées sous la forme de gamètes haploïdes, ne contenant qu'un seul jeu de chromosomes. Ces cellules sont issues de la méiose, suite de deux divisions cellulaires qui réduisent de moitié le contenu en chromosomes. Contrairement à la mitose, la méiose permet la recombinaison des informations génétiques des deux parents. Par ce brassage, il est pratiquement impossible que deux ovocytes produits par une femme soient génétiquement identiques. Par conséquent, la reproduction sexuée offre un avantage décisif : la diversité. Cette dernière permet une meilleure adaptation d'une population et ainsi une évolution de l'espèce en fonction des changements de son environnement. En effet, la variabilité génétique s'avère cruciale lorsqu'une population est soumise à un événement sélectif, par exemple une épidémie. Les gamètes représentent une solution élégante pour la reproduction, mais aussi plus coûteuse. En effet, des ressources énergétiques considérables sont utilisées pour la production de protéines et de structures qui fonctionnent uniquement dans les processus de reproduction. Par ailleurs, une population

se reproduisant par méiose doit comporter des individus de deux sexes différents ou, du moins, pouvoir former des gamètes de sexes opposés. Finalement, de nombreuses gamètes sont produites inutilement, sans jamais parvenir à une fécondation.

La mémoire épigénétique

Outre une diversité accrue, la reproduction sexuelle permet aussi une reprogrammation épigénétique des cellules. Lors de la gamétogenèse, les cellules sont programmées spécifiquement. Ce phénomène est visible en comparant le mulet (issu d'un âne et d'une jument) et le bardot (issu d'un étalon et d'une ânesse): dans les deux cas, le petit ressemble davantage à sa mère qu'à son père, bien que les deux parents aient fourni leurs chromosomes. Pourquoi cette différence? En fait, le contenu génétique d'un ovule n'est pas équivalent à celui d'un spermatozoïde, car certains gènes sont programmés de façon différente chez le gamète mâle ou le gamète femelle. On appelle ce phénomène «l'empreinte génétique».

Influence du mode de vie

Des recherches récentes ont montré que nos cellules peuvent aussi être modifiées épigénétiquement selon notre mode de vie. Notre information génétique porterait ainsi une mémoire de notre histoire, incluant, par exemple, le type de nourriture ou les émotions vécues. De plus, il semble que certaines modifications épigénétiques soient même transmises à notre descendance. Ainsi, l'enfance heureuse – ou malheureuse – d'une mère pourrait influencer le génotype de ses enfants et même celui de ses petits-enfants. Par conséquent, la mémoire épigénétique contribue aussi à la diversité des individus. Par ailleurs, cette mémoire et le vieillissement cellulaire mettent un solide coup de frein aux tentatives de reproduction artificielle par clonage. En effet, ce procédé consiste à introduire un noyau somatique déjà adulte, avec un programme épigénétique différent de celui d'un zygote, dans un ovocyte fraîchement produit. Il n'est donc pas surprenant qu'avec l'information épigénétique d'une cellule adulte, l'embryon de la brebis clonée «Dolly» se soit développé



en un animal qui vieillissait trop rapidement et qui était souvent malade.

Les processus biologiques, comme la reproduction, sont contrôlés par les gènes. Avec l'achèvement du séquençage du génome humain, il est devenu clair que de nombreux gènes sont conservés entre l'homme et d'autres espèces complexes comme le chimpanzé, ou simples comme une mouche ou un ver. Dès lors, l'étude des gènes chez des organismes simples a son importance pour la compréhension de la biologie humaine. Au Département de biologie, deux groupes étudient le ver rond *C. elegans* sous l'angle de la reproduction. Cet animal est un hermaphrodite protandrique, une femelle produisant des spermatozoïdes dans un premier temps, puis des ovocytes. Ces ovocytes peuvent être fécondés par des mâles ou par l'hermaphrodite lui-même, à choix! Le groupe du Prof. Fritz Müller et de Chantal Wicky, maîtresse d'enseignement et de recherche, étudie les phénomènes épigénétiques et a notamment trouvé des mutants stériles, qui sont toutefois plus résistants au stress. Mon propre groupe étudie la formation des gamètes, afin d'en déterminer les mécanismes moléculaires. Les deux groupes travaillent actuellement sur des gènes de nématodes qui ont leurs homologues chez les vertébrés et, bien sûr, aussi chez l'être humain. ■

Alessandro Puoti est maître d'enseignement et de recherche au Département de biologie.
alessandro.puoti@unifr.ch

«Vergesst die Pille!»

Vor über 60 Jahren entdeckte der Chemiker Carl Djerassi einen Wirkstoff, der die Welt verändern sollte. Die Reproduktionsmedizin bringt den Vater der «Pille» aber noch auf ganz andere Ideen zur Verhütung. Astrid Tomczak-Plewka

Carl Djerassi, Sie gelten als Erfinder der Antibaby-Pille. Welches ist die grösste Auswirkung, die diese Erfindung hatte?

Das fragen Sie mich als Mann? Ich sollte eigentlich die Frage Ihnen stellen. Aber ich möchte noch etwas klarstellen: Ich bin Chemiker und am Anfang jeder Pille steht die Chemie. Aber in der weiteren Entwicklung braucht es dazu noch Biologen und Kliniker. Ich würde mich also nur als Co-Entdecker bezeichnen. Meiner Meinung nach hatte die Pille zwei Auswirkungen, eine positive und eine negative. Die positive war, dass sie Sexualität und Empfängnis voneinander trennte. Vorher war es so: Wenn eine Frau Lust auf Sex verspürte, musste sie in diesem Moment sagen: «Warte schnell, ich hol ein Diaphragma» oder: «Hast du ein Kondom?» Denn meist war es ja schon die Frau, die diese Frage stellte. Mit der Pille konnten Frauen die Sexualität wirklich geniessen, ohne Angst vor den Folgen zu haben.

Und die negativen Folgen?

Der negative Aspekt – und das habe ich selbst erst 30 Jahre später realisiert – ist die Tatsache, dass Männer einfach annehmen, dass jede Frau die Pille nimmt und deshalb keinerlei Verantwortung übernehmen.

...und damit auch dem Vormarsch sexuellübertragbarer Krankheiten Vorschub leisten?

Genau darauf wollte ich hinaus.

Wäre es nicht endlich an der Zeit für die «Pille für den Mann»?

Ich denke nicht, dass dies eine gute Lösung für die Frauen wäre – es sei denn, sie leben in einer total monogamen Beziehung.

© Plonk&Replonk



Ansonsten können sich Frauen ja nicht darauf verlassen, dass der Mann tatsächlich die Pille nimmt und sie tragen nunmal weiterhin das Risiko einer Schwangerschaft. Ausserdem: Ein Mann müsste die Pille während rund 40 Jahren nehmen. Und wenn dann nach 40 Jahren sein Sexualtrieb nachlässt, würde er die Pille dafür verantwortlich machen. Es gibt kein ideales Verhütungsmittel – und ich bin der Ansicht, dass auch die Pille nicht für jede Frau stimmt.

Wie kann sie verbessert werden?

Ich würde sagen, vergesst die Pille. Es gibt praktisch keine grossen Pharmaunternehmen, die auf dem Gebiet der Empfängnisverhütung forschen. Es gibt nur kleinere che-

mische Modifikationen bekannter Wirkstoffe. Niemand arbeitet ernsthaft an der Pille für den Mann oder einer Pille, die nur einmal monatlich eingenommen werden muss; niemand prüft die Möglichkeit einer Impfung zur Empfängnisverhütung.

Warum nicht?

Es fehlt der Anreiz. Für die Pharmaindustrie sind reiche Regionen interessant, Nordamerika, Europa oder auch Japan, die sich zu Altersgesellschaften entwickeln. In der Schweiz sind 16 oder 17 Prozent der Bevölkerung über 65 Jahre alt, in zwei Jahrzehnten werden es mehr als 20 Prozent sein. Dabei handelt es sich um eine wohlhabende, gut versicherte Bevölkerungsgruppe, die wenig ▶

NAISSANCE D'UN ZÈBRE ALBINOS



Interesse hat an Sex, aber mit Krebs, Alzheimer und Herz-Kreislauf-Erkrankungen konfrontiert ist. Und das sind Krankheiten, bei denen allfällige Nebenwirkungen ignoriert werden. Kein Krebspatient klagt gegen ein Pharmaunternehmen, weil er während einer Chemotherapie erbrechen muss. Bei empfängnisverhütenden Mitteln hingegen gab es viele Prozesse wegen viel kleinerer Nebenwirkungen. Aus finanzieller Sicht sind also für Pharmaunternehmen Entwicklungen in der Altersmedizin viel interessanter.

Wie sieht die Zukunft der Empfängnisverhütung aus?

Dass Gegenden wie Europa völlig von der Landkarte verschwinden! Ich habe darüber ein provokatives Theaterstück geschrieben, in dem ich als Alternative zur aussterbenden Gesellschaft die Vision entwickle, dass junge Menschen ihre Spermien und Eizellen auf einer Bank einfrieren, als eine Art Versicherung. Heute verschieben immer mehr Frauen, vor allem gut ausgebildete, die Mutterschaft. Wenn also Frauen erst eine Karriere machen wollen, können sie später auf ihre jungen Eizellen zurückgreifen und ein Kind *in vitro* zeugen, ohne die Risiken einer späten Schwangerschaft in Kauf nehmen zu müssen. Zur gleichen Zeit, wenn sie ihre Eizellen einfrieren, können sie sich sterilisieren lassen – und brauchen dann für den Rest des Lebens nicht mehr zu verhüten.

Sie sagen, dass sie mit dieser Vision provozieren wollen. Anlässlich Ihres kürzlichen Vortrags an der Uni Freiburg tönnte das aber ganz realistisch.

Denken Sie daran: In Europa liegt die durchschnittliche Geburtenrate bei 1.5 Kindern pro Familie. Die Menschen haben hunderte Male Sex in ihrem Leben, aber nur zwei oder drei Mal mit dem Ziel der Fortpflanzung. Man sollte doch nicht jahrzehntelang verhüten müssen – nur weil man sich vielleicht zwei oder drei Mal fortpflanzen möchte – wenn man die Kinder mittels Samen- und Eierbanken zeugen könnte. In Europa ist die Sterilisierung nicht weit verbreitet, aber in den USA ist sie bei verheirateten Paaren die häufigste Form der Empfängnisverhütung.

Angenommen, Ihre Vision wird Wirklichkeit: Hätten Sie keine Angst vor Missbrauch – beispielsweise durch totalitäre Staaten?

Was Sie antönen, haben die Schriftsteller James Orwell mit *1984* und Aldous Huxley mit *Brave New World* beschrieben. In der Realität ist es so: Österreich und Deutschland

werden aufgrund ihrer Nazivergangenheit bei dieser Thematik sehr nervös und haben diesbezüglich strenge gesetzliche Vorgaben. Mit dieser Sensibilität sympathisiere ich sehr – schliesslich bin ich vor dem Nazi-Regime geflüchtet. Aber meiner Meinung nach ist die Möglichkeit eines solchen Missbrauchs so minim, dass ich mir weit Schlimmeres vorstellen kann. Ich nehme an, dass nicht einmal ein Land wie Nordkorea so etwas tun würde.

Was könnte denn in Bezug auf Fortpflanzungstechniken falsch laufen?

Mit der so genannten ICSI – Methode (Intrazytoplasmatische Spermieninjektion, die Red.) kann das Geschlecht total kontrolliert werden. Bei dieser Methode braucht man nur ein Spermium und pflanzt dieses direkt in die Eizelle. Heute kann man weibliche (X) und männliche (Y) Spermien trennen. Man kann also zur Spermienbank gehen und ein männliches Spermium verlangen. Und da sehe ich grosse Gefahren hinsichtlich der grössten Länder der Welt, China und Indien: China verfolgt seit Jahrzehnten die Ein-Kind-Politik, und viele Paare halten sich immer noch daran. Und sowohl in China wie auch in Indien haben aus kulturellen Gründen männliche Nachkommen einen höheren Wert. Wenn das ICSI-Verfahren für eine breite Schicht erschwinglich ist, ist das ein fürchterliches Szenario: Schon heute gibt es in China Millionen von jungen Männern, die nie eine Frau finden werden. Man kann sich fragen, wohin das führt. Wird es offizielle Prostitution geben, Kämpfe? Das ist ein viel ärgeres Szenario als jenes, das Sie beschreiben.

Wie reagiert Ihr Publikum auf solche Visionen?

Ich bin da, um die Leute mit meinen Romanen und Theaterstücken zu diesem Thema zu provozieren. Meine Meinung spielt dabei überhaupt keine Rolle. Am Ende ist es die persönliche Entscheidung jedes Einzelnen, was er oder sie damit anfängt.

Zum Schluss: Gäbe es Carl Djerassi, wenn die Pille oder die von Ihnen skizzierten Zeugungsmethoden 50 Jahre früher entdeckt worden wären?

Kategorisch «Ja». Ich bin das einzige Kind, also nehme ich an, dass meine Eltern mich unbedingt haben wollten. Sie könnten auch fragen, ob Hitler geboren worden wäre. ■



Zur Person

Carl Djerassi wurde 1923 in Wien geboren. Der amerikanische Chemiker jüdisch-österreichischer Herkunft gilt als Erfinder der Antibaby-Pille, seit er 1951 die chemischen Voraussetzungen dafür schuf. Djerassi ist ausserdem seit vielen Jahren als Autor von Romanen und Theaterstücken tätig. Er lebt abwechselungsweise in Wien und San Francisco. Carl Djerassi war kürzlich Gast am Departement für Chemie der Universität Freiburg, wo er einen Vortrag zur Vergangenheit und Zukunft der Pille hielt.

La place du tout-petit dans l'Antiquité

Cantonnée aux marges des études historiques, la petite enfance connaît depuis une dizaine d'années un important regain d'intérêt. Les études archéologiques menées à l'Université de Fribourg y ont largement contribué. Véronique Dasen

Mensch von Anfang an

Im letzten Jahrzehnt hat die frühe Kindheit wieder erheblich an Interesse gewonnen, wozu nicht zuletzt die archäologischen Studien der Universität Freiburg beigetragen haben. Die pluridisziplinär durchgeführten Forschungen vereinten Daten aus schriftlichen sowie archäologische Quellen und pflegten den Austausch mit Anthropologen und Geschichtswissenschaftlern verschiedener Perioden. Dabei stiessen die Forschenden auf noch unerforschte Bereiche zu verschiedenen Übergangsriten, Bestattungszereemonien, magischen Schutzpraktiken und, genereller, zur materiellen Kultur des Kindes. Gerade die Bestattungspraktiken im Besonderen lieferten wertvolle Informationen zum sozialen Netzwerk, in welches die Kleinkinder ab ihrer Geburt eingebunden waren und ermöglichten so die Vorstellung von Gesten und Ritualen, die in den Schriften nicht erwähnt sind. Diese neue Vorgehensweise sowie die vertieften Studien der schriftlichen, archäologischen und ikonografischen Quellen haben bestätigt, dass zuerst der Embryo und später das Neugeborene bereits den Status eines vollständigen Menschen hatten und gar in den Genuss von speziellen Aufmerksamkeiten *in utero* kamen.

En 2001, un cycle interfacultaire de journées d'étude intitulé «Naître en 2001 / Geburt 2001» avait offert un éclairage pluriel sur la maternité et la petite enfance au seuil du 21^e siècle. Un domaine de recherche peu exploré, voire invisible dans certaines disciplines, avait révélé sa richesse du point de vue de l'éthique, de la médecine, du droit, de la pédagogie curative, des sciences économiques et sociales, de la sociologie, de l'ethnologie, de la littérature et de l'histoire. Le colloque de clôture sur la «Naissance et petite enfance dans l'Antiquité» avait réuni pour la première fois des spécialistes de différentes périodes afin de lancer un mouvement plus vaste de recherches. Dix ans plus tard, où en sont ces travaux et quels sont leurs résultats?

Nouveau champ à explorer

Longtemps négligée, la petite enfance est aujourd'hui devenue un sujet à part entière pour les archéologues et les historiens des mondes anciens. La découverte de ce nouveau champ de recherche est due principalement à la mise en place d'une approche pluridisciplinaire, croisant les données des sources écrites et archéologiques, ainsi qu'aux échanges avec les anthropologues et historiens d'autres périodes. Cette démarche a permis d'opérer d'utiles transferts de questionnements; elle a fait apparaître des sujets d'étude inexplorés, autour des relations nourricières, des rites de passage, des pratiques funéraires, des protections magiques et de la culture matérielle du monde infantin de manière générale.

Importance de l'approche archéologique

Parmi les nouveaux acquis, l'enquête s'est maintenant déplacée. On ne se

demande plus si les Anciens ont connu un «sentiment de l'enfance», comme l'avait formulé Philippe Ariès dans *L'enfant et la vie familiale sous l'ancien Régime* (Paris, 1960); l'historien estimait en effet qu'une «sensibilité» aux spécificités enfantines n'avait pu apparaître qu'à la fin du 18^e siècle, au moment où commençait à s'opérer une baisse de la mortalité et de la natalité, alliée à l'émergence d'un type de famille nucléaire, «lieu d'affection entre parents et enfants», et d'un souci éducatif nouveau. A la suite des médiévistes, les antiquistes ont à leur tour démontré que le monde classique a eu, à sa manière, conscience de la particularité de l'enfance en tant qu'étape distincte de la vie et que l'omniprésence de la mort n'a pas nécessairement diminué l'investissement affectif des parents. A la notion d'indifférence a fait désormais place celle de «stratégie de deuil» qui ouvre le champ à de nouvelles interprétations.

L'archéologie a joué un rôle important dans le renouvellement des questionnements. L'étude des pratiques funéraires offre de précieuses informations sur le tissu social dans lequel s'inscrivent les enfants dès la naissance, et permettent d'appréhender des gestes et des rites absents des textes.

Rites funéraires pour les tout-petits

Loin d'être négligée, la mort en période périnatale est apparue comme l'objet de soins spécifiques qui étaient passés jusqu'ici inaperçus. Dans les ensembles funéraires communautaires du monde grec et romain, les chercheurs avaient depuis longtemps constaté une sous-représentation des enfants décédés avant l'âge d'un an. Morts avant d'être nommés et intégrés au groupe social, les tout-petits ne comptaient-ils pas encore? ►



Leur absence ne pouvait pas s'expliquer uniquement par la conservation différentielle des os d'enfants, ni par des accidents taphonomiques. On sait aujourd'hui que les sépultures des plus jeunes sont souvent localisées hors des nécropoles traditionnelles, comme les Anciens eux-mêmes l'avaient suggéré, mais de manière incomplète.

Platon (4^e s. av. J.-C.) évoque des soins particuliers, tout en se refusant à entrer dans les détails : « Au sujet des enfants morts en naissant ou qui ont vécu peu de temps, Er donnait force détails qui ne valent pas d'être rapportés » (*République*, 10, 615c). À l'époque romaine, Pline l'Ancien (1^{er} s.) explique que « l'usage général veut qu'on n'incinère pas un être humain qui est mort avant la venue de ses dents » (*Histoire naturelle*, VII, 72), sans préciser s'il s'agit des premières dents, vers six ou sept mois, ou des deuxièmes, vers sept ans. Fulgence (5^e s.) fait allusion à une mise à l'écart : « On appelle *subgrundaria* (sous l'auvent des maisons) les sépultures des enfants qui n'avaient pas 40 jours accomplis, car elles ne pouvaient s'appeler *bustum*, les os à brûler faisant défaut et le volume du cadavre étant insuffisant pour former sur place un monticule » (*Expositio sermonum antiquorum*, 7).

Des lieux diversifiés

Si l'inhumation prévaut effectivement pour les tout-petits, leur âge dépasse les quarante jours indiqués par Fulgence et les emplacements dans l'espace domestique sont diversifiés. Depuis une quinzaine d'années, les découvertes se sont multipliées dans le monde gallo-romain. Selon les sites, les inhumations de fœtus et périnataux peuvent se trouver dans ou près des maisons, le long des murs, dans des contextes artisanaux

parfois encore en activité, ou dans des lieux isolés (puits abandonnés, égouts, silos...).

Les différents modes d'inhumation et le mobilier funéraire témoignent du degré d'intégration de l'enfant dans la famille et la communauté, selon son âge au moment du décès. La position du corps livre des informations en partie encore inexploitées ; une position allongée nous apprend ainsi que l'enfant est né vivant et que l'on a procédé à son emmaillotement. Bien qu'ils n'aient pas encore d'identité sociale, les plus jeunes ont donc fait l'objet d'un traitement funéraire, même élémentaire.

Des observations analogues sont réalisées en Grèce, où l'étude des pratiques funéraires a connu de grandes avancées ces dernières décennies. Une découverte exceptionnelle sur l'île d'Astypalaia (Dodécannèse) révèle qu'il existait en Grèce des cimetières réservés exclusivement aux tout petits enfants, ici sur une très longue durée ; l'archéologue grecque Maria Michalaki Kollia a mis au jour près de 2750 *enchytrismoï* ou sépultures en vase de fœtus et nouveau-nés, répartis sur 8 siècles, du 7^e s. av. J.-C. au 1^{er} s. apr. J.-C., sur le flanc d'une colline. Leur étude se fera en collaboration avec l'Université de Fribourg. À proximité, attesté par des inscriptions, devait se trouver un sanctuaire d'Artémis Lochia, la déesse qui préside aux naissances et aux purifications qui s'ensuivent.

Dans ces sociétés qui ont toléré la pratique de l'abandon, voire de l'infanticide, la mort périnatale d'un enfant désiré n'a cependant pas laissé indifférent. Un réexamen des sources écrites, archéologiques et iconographiques confirme que l'embryon, puis le nouveau-né, peut y détenir un statut d'être humain à part entière, déjà objet de soins *in utero*. ■

Pour aller plus loin

Le site du Groupe de recherche Callisto, dédié à l'anthropologie culturelle, offre un large aperçu de la bibliographie, des colloques et des expositions consacrés à ce sujet ces dernières années.

<http://lettres.unifr.ch/fr/hist/histoire-de-l-art-et-archeologie/recherche-en-archeologie/callisto.html>

Véronique Dasen est professeure d'archéologie classique.
veronique.dasen@unifr.ch

Wissen, woher man kommt

Mit der grösser werdenden Palette an reproduktionsmedizinischen Möglichkeiten der Kindeserzeugung stellt sich immer häufiger die Frage nach der biologischen Abstammung. Was bleibt, ist das Recht auf deren Kenntnis. Gisela Kilde

Retour aux racines

C'est écrit noir sur blanc dans la Constitution fédérale : un enfant a le droit de connaître ses parents. Mais l'application de ce droit n'est pas toujours une évidence. Si les parents ont recours à une aide médicale à la procréation, c'est la loi sur la procréation médicalement assistée (LPMA) qui règlemente le droit à l'information de l'enfant sur l'identité du donneur. Les enfants adoptifs sont sur un pied d'égalité avec eux, concernant la connaissance de leur origine. Dans le cas de parents non mariés, le père peut reconnaître l'enfant, ou y être forcé au moyen d'une action judiciaire de recherche en paternité. Durant un délai précis, cette reconnaissance peut être contestée auprès du tribunal par toute personne justifiant d'un intérêt. Enfin, dans le cas de parents mariés, la loi civile part de la présomption légale que le mari est le géniteur de l'enfant. Une clarification de la filiation génétique n'est alors possible que dans des cas très limités, dans le cadre d'une action juridique.

Kinder sind das Ergebnis menschlicher Fortpflanzung: manchmal geplant, gelegentlich das Produkt eines einmaligen Zusammenfindens von Mann und Frau, in manchen Fällen aber auch sehnlichst erhofft und die Erfüllung eines lang gehegten Wunsches, realisiert unter Inanspruchnahme der Reproduktionsmedizin. Unabhängig davon, ob ein Kind natürlich oder mit medizinisch-technischer Unterstützung gezeugt oder aber adoptiert wurde, hat es, gestützt auf Artikel 7 der Kinderrechtskonvention (KRK), einen Anspruch darauf, «soweit möglich, seine Eltern zu kennen und von ihnen betreut zu werden». Die Bundesverfassung übernimmt den Grundgedanken von Art. 7 KRK und gewährleistet jeder Person den Zugang zu den Daten über ihre Abstammung (Art. 119 Abs. 2 lit. g BV).

Ein Recht für alle Fälle

Auch wenn durch die erwähnten Gesetzesgrundlagen auf den ersten Blick jedem Kind die Kenntnis seiner Abstammung möglich zu sein scheint, so eröffnen sich bei genauerem Hinsehen doch Ungleichheiten – je nachdem in welche Familie das Kind hineingeboren wird.

> Fortpflanzungsmedizin

Nehmen Eltern die Möglichkeiten der Fortpflanzungsmedizin zur Empfängnis des ersehnten Kindes in Anspruch, so regelt das Fortpflanzungsmedizingesetz (FMedG) ausdrücklich das Auskunftsrecht des volljährigen Kindes über die äussere Erscheinung und die Personalien des Spenders. Jüngere Kinder erhalten bei Vorliegen eines schutzwürdigen Interesses Auskunft über alle Daten des Spenders. Bevor das Amt Auskunft über die Personalien erteilt, informiert es wenn mög-

lich den Spender. Lehnt dieser den persönlichen Kontakt ab, so ist das Kind zu informieren und auf die Persönlichkeitsrechte des Spenders und den Anspruch seiner Familie auf Schutz hinzuweisen. Beharrt das Kind auf Auskunft, so wird ihm diese erteilt (Art. 27 FMedG).

> Adoption

Adoptivkinder sind in Bezug auf die Kenntnis der Abstammung den mit Hilfe der Fortpflanzungsmedizin gezeugten Kindern gleichgestellt. Gemäss Rechtsprechung des Bundesgerichts steht dem erwachsenen Adoptivkind der Anspruch zu, seine leiblichen Eltern zu kennen, unabhängig von eventuell entgegenstehenden Interessen der Eltern. Aus dem Recht auf Kenntnis der eigenen Abstammung fliesst aber weder für das Adoptivkind noch für das durch Samenspende gezeugte Kind der zwingende Anspruch, eine rechtliche Beziehung zum genetischen Vater herstellen zu können.

> Unverheiratete Eltern

Bei unverheirateten Eltern kann entweder der Vater das Kind anerkennen oder aber er wird mittels einer Vaterschaftsklage festgestellt. Die Lehrmeinungen sind uneins, ob die Anerkennung nur vom biologischen Vater, bzw. wer es zu sein glaubt, oder auch von jedem anderen Mann beantragt werden darf. Es ist aber davon auszugehen, dass auch bei Anerkennungen die genetische Wahrheit nicht immer gegeben ist, zumal der Standesbeamte die wahren Verhältnisse nicht abzuklären hat. Immerhin ist die Anerkennung bei Vorliegen offensichtlicher Gründe der Nichtvaterschaft zu verweigern. Die Anfechtung der Anerkennung kann von jedermann, der ein Interesse hat, innert bestimmter ▶

Frist beim Gericht vorgenommen werden. In einem Bundesgerichtsentscheid wurde das Recht eines unehelich geborenen Kindes auf Einsicht in archivierte Vormundschaftsakten anerkannt. Dadurch erhielt das (mittlerweile 41-jährige) Kind Einsicht in die damaligen Angaben der Mutter über (mehrere) mögliche Väter.

> Verheiratete Eltern

Bei verheirateten Eltern geht das Zivilgesetzbuch von der gesetzlichen Vermutung aus, der Ehemann sei der Erzeuger des Kindes. Diese Vermutung kann entweder der Ehemann oder das Kind anfechten; das Kind jedoch nur in den Fällen, in denen der gemeinsame Haushalt der Eltern während seiner Unmündigkeit aufgelöst wurde. Verzeiht der Ehemann seiner Frau eine allfällige Affäre und leben sie weiterhin verheiratet unter einem Dach, ist dem Kind wie auch dem Erzeuger des Kindes die Anfechtung der Vaterschaft verunmöglicht. Die Klage des Ehemannes ist nur innerhalb Jahresfrist seitdem er von der Geburt und der Tatsache erfahren hat, dass er nicht der Vater ist, in jedem Fall aber vor Ablauf von fünf Jahren seit der Geburt möglich. Die Klage des Kindes ist spätestens ein Jahr nach Erreichen des Mündigkeitsalters zu erheben. Eine Klärung der genetischen (Nicht-) Abstammung ist also nur in recht eng eingegrenzten Fällen über eine Anfechtungsklage möglich. Diese ist zudem darauf ausgerichtet, das rechtliche Kindesverhältnis zum Registervater aufzulösen und zielt nicht allein auf die Klärung der genetischen Abstammung.

Ohne Akten gezeugt

Im Unterschied zu den Adoptivkindern oder den mit Hilfe der Fortpflanzungsmedizin gezeugten Kindern kann die Abstammung natürlich gezeugter Kinder nicht mit Einsicht in Akten geklärt werden, sondern es müssen von den involvierten Personen Daten erhoben und ein DNA-Test gemacht werden. Möchte ein Kind ausserhalb eines behördlichen Verfahrens Klarheit über seine genetische Abstammung durch eine DNA-Analyse erlangen, wird die schriftliche Zustimmung der betroffenen Personen benötigt. In einem Zivilverfahren darf bei Parteien und Drittpersonen ein DNA-Profil nur auf An-

ordnung des Gerichts oder mit schriftlicher Zustimmung der betroffenen Person erstellt werden. Das Bundesgericht hat festgehalten, dass das Recht auf Privatleben die Kenntnis der eigenen Abstammung umfasst. Dieses Recht muss demnach allen Kindern, auch ehelichen, zustehen. Wird der Anspruch unter Privaten geltend gemacht, kann sich das Kind auf das Persönlichkeitsrecht berufen. Für die Durchsetzung des Anspruchs auf Kenntnis der eigenen Abstammung soll die Mitwirkungspflicht der Beteiligten – wie sie für Anfechtungsklagen von Vaterschaft bzw. Vaterschaftsklagen vorgesehen ist – anzuwenden sein, ohne dass deren Rechtswirkungen eintreten. Das Bundesgericht prüfte weiter, ob dem persönlichkeitsrechtlichen Interesse der Tochter auf Kenntnis der eigenen Abstammung ein überwiegendes Interesse des Persönlichkeitsschutzes der Eltern entgegensteht und verneinte dieses. Mit dieser Entscheidung ist dem ehelichen Kind die Möglichkeit zur Klärung der Abstammung gegenüber seinem rechtlichen Vater eingeräumt worden. Folgerichtig ist dieselbe Klage *sui generis* dem Kind auch gegenüber seinem (ausserhehlichen) Erzeuger zu ermöglichen. Generell ist aus Gründen der Transparenz und Rechtssicherheit eine ausdrückliche Normierung des Rechts des Kindes auf Kenntnis seiner Abstammung anzustreben. ■

Entre big bang et baby boom

Quels regards la Bible pose-t-elle sur la procréation? Petit tour d'horizon des textes, qui suscite la réflexion sur ce droit ou ce miracle de la vie dont l'accomplissement reste toujours un signe de Dieu. Philippe Lefebvre

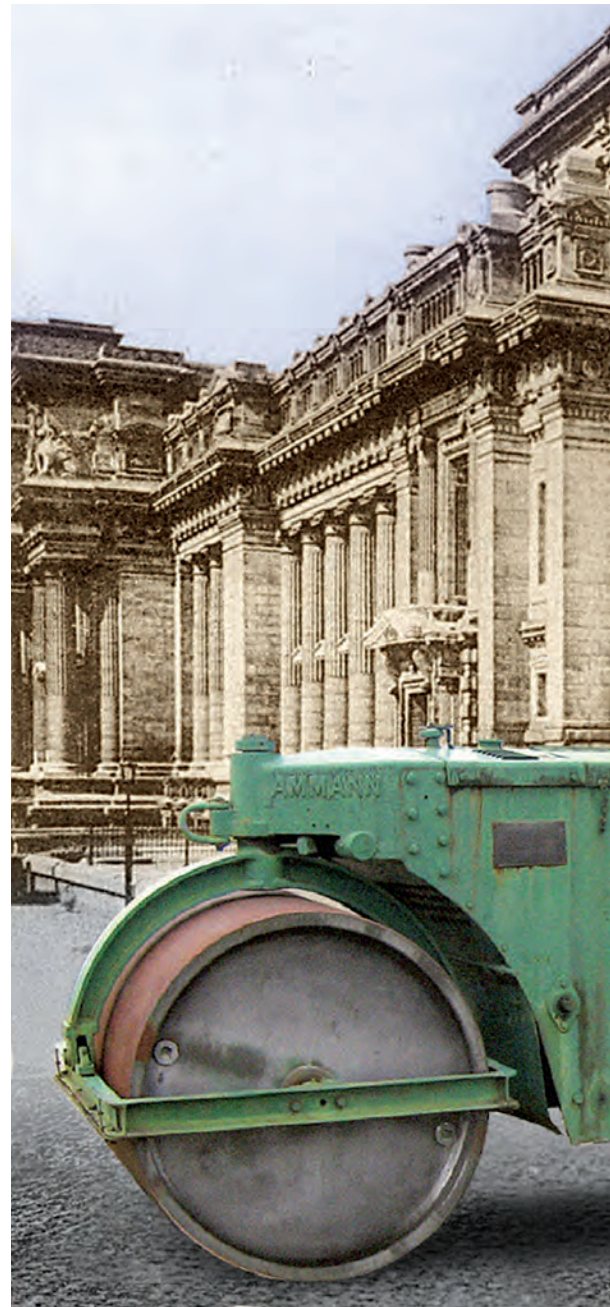
Vom Big Bang zum Babyboom

In der Bibel beschränkt sich die Fortpflanzung nicht auf den Menschen allein. So wird beispielsweise die Beschneidung Abrahams, als erste Erwähnung der Reproduktionsorgane überhaupt, nicht als anzestraler Ritus bezeichnet, sondern als Vereinigung mit Gott und mit der Ehegattin. Nicht von ungefähr trägt das erste Buch der Bibel den Namen Genesis – die Entstehung und Geburt. Die Fortpflanzung darf also als integraler Bestandteil der biblischen Botschaft verstanden werden. Nicht wenige Themen aus dem 1. Buch Mose treffen den Kern aktuell diskutierter Bereiche, wie beispielsweise die Frage der Leihmütter oder, allgemeiner, des Kinderwunsches. Ob wir nun aber wenige oder viele Kinder haben, wichtig ist zu wissen, was wir vom Moment der Zeugung bis zur Geburt erleben: Sind es Momente der Erneuerung, eher unvorhergesehene Erfahrungen oder sind es schlicht Stationen eines Fortpflanzungs-marathons?

Dans la Bible, la reproduction ne relève pas du seul domaine humain. C'est Dieu qui le premier mentionne les organes de la reproduction et de la gestation. Il demande à Abraham de se circoncire, lui et les hommes de sa maison: «Vous serez circoncis dans la chair de votre prépuce, et ce sera le signe de l'alliance entre moi et vous» (*Genèse* 17, 11). Plusieurs peuples de l'antiquité pratiquent la circoncision; l'originalité dans la Bible est qu'elle est donnée, non tant comme un rite ancestral indéfiniment perpétué, que comme le signe charnel de l'alliance avec Dieu. L'organe masculin se trouve ainsi d'emblée consacré à Dieu, rappelant l'alliance qu'un homme vivra avec Dieu et aussi avec sa femme. Dès la *Genèse*, la matrice est présentée comme le «lieu» du corps féminin où Dieu agit. C'est lui qui «ouvre la matrice», faisant en sorte qu'une femme conçoive, malgré parfois la stérilité qui l'affecte (*Genèse* 30, 22; 1 *Samuel* 1, 5-20). Dieu répond aux questions des femmes concernant leur infécondité ou leur grossesse. Quand Rébecca, après une longue période sans enfant, se voit enfin enceinte, elle constate des mouvements inaccoutumés en son ventre. Selon une belle expression biblique, il est dit qu'elle va «consulter le Seigneur»: le Dieu gynécologue lui répond alors qu'elle porte des jumeaux et que ces deux garçons disparates commencent, à l'état embryonnaire, une lutte qui les occupera longtemps (*Genèse* 25, 19-26).

Conception et discernement

L'évocation de ces chemins, parfois difficiles, de la procréation appartient à la substance même du propos biblique. Le premier livre de la Bible s'intitule d'ailleurs *Genèse*, ce qui en grec signifie naissance, venue à l'être. Ce livre



inaugural – et à ce titre programmatique – annonce donc que la Bible s'intéressera particulièrement aux vicissitudes de la reproduction parce que c'est là, dans l'intimité de la chair, que se dévoile la vérité des êtres. La perspective d'un enfant à venir agit comme un révélateur, un exercice de discernement. Pour certains, l'enfant est un dû, pour d'autres il demeure un don ; dans un cas l'arrogance de la chair réclame ce à quoi elle prétend avoir droit, dans l'autre la chair sait qu'elle ne maîtrise pas tout et accueille comme un miracle l'enfant qui s'annonce.

Autour de la conception et de la naissance, tout un personnel apparaît dans les textes, qu'il est bon de remarquer et d'écouter : accoucheuses (*Genèse* 35, 16-20; *Exode* 1; *1 Samuel* 4...), nourrices (*Genèse* 35, 7-8; *Exode* 2...), «marraines» (*Noémie en Ruth* 4), messagers de la fécondité (*Genèse* 18; *2 Rois* 4...). Le lecteur est interpellé : sa lecture de la Bible s'arrête-t-elle sur ces personnages ou bien les enjambe-t-elle pour accéder à des parties du texte qui semblent plus dignes d'attention ? Les deux premiers chapitres des *Livres de Samuel*, qui racontent les circonstances de la naissance de Samuel, ont parfois été qualifiés dans les commentaires savants de «parenthèse inaugurale». Le commentateur en dit alors peut-être davantage sur lui que sur le texte biblique, qui fait de ces passages bien autre chose qu'un hors d'œuvre sans pertinence.

Questions de tout temps

Bien des thèmes lancés dans la *Genèse* font écho à des préoccupations ou des débats contemporains : des «mères porteuses» sont utilisées en cas de stérilité avérée d'une épouse légitime. C'est ainsi qu'Abraham, puis Jacob ont recours à des servantes pour engendrer un fils que leurs épouses respectives adopteront (*Genèse* 16 et 30). Le désir d'enfant le dispute parfois au non désir : Onan ne tient pas à engendrer car l'enfant qui naîtrait de ses œuvres serait imputé, selon la loi du lévirat, à son frère mort sans postérité ; aussi pratique-t-il une forme de contraception (*Genèse* 38). Ce désir d'enfant mérite d'ailleurs d'être analysé au cas par cas : il peut être le prête-nom d'une soif de pouvoir (devenir maître d'un cheptel humain issu de soi qui donne un poids social) ou bien

il est appel à la vie : certains parents stériles attendent un enfant non pour combler leur attente ou résoudre leurs problèmes, mais comme une sorte de démonstration que la vie venue de Dieu peut fleurir là où elle était impossible. Ces situations et bien d'autres ne sont pas censées apporter des réponses à nos questions du même ordre, mais elles constituent un «dossier» grâce auquel il est possible de réfléchir plus profondément.

Reproduction ou fructification ?

J'ai employé jusqu'ici le terme de reproduction. Il faudrait mettre ce mot à l'épreuve de la langue biblique. La première parole que Dieu adresse aux humains est : «Fructifiez et multipliez» (*Genèse* 1, 28). La formule a souvent été traduite, de manière un peu triste, par : «Croissez et multipliez-vous». Cette traduction en reste justement à la notion de reproduction, alors que l'hébreu déplace l'enjeu par l'usage d'une métaphore. Il s'agit de «porter du fruit», c'est-à-dire de trouver en soi une source de vie qui va rendre fécond de mille manières. Même le verbe «multiplier» qui désigne plus explicitement le fait de se reproduire peut être compris de manière plus complexe : «devenir nombreux» (ce qui ne renvoie pas nécessairement à la reproduction), «devenir grand» (ce qui peut signifier, comme l'ont compris plusieurs commentateurs chrétiens de l'Antiquité, que les humains ont à se déployer, à «grandir»).

La reproduction n'est absolument pas niée comme telle (il n'y a aucun interdit, bien au contraire, concernant la procréation), mais elle est placée dans une perspective plus vaste. Elle est fréquemment critiquée dans les aspects «usiniens» qu'elle peut revêtir. Dans le Nouveau Testament, l'expression «fructifier et multiplier» est reprise dans les premières phrases de la lettre aux Colossiens (un bref écrit mis sous l'autorité de St Paul) : les habitants de Colosses sont appelés par l'apôtre à «fructifier en toute œuvre bonne» et à «multiplier en connaissance de Dieu» (*Colossiens* 1, 10).

Hors norme

En fait, qu'on ait peu ou beaucoup d'enfants, la question est de savoir ce que l'on vit lors de chaque conception et de chaque



naissance: sont-elles des occasions de renouvellement, d'expériences imprévues, ou bien s'accumulent-elles en un tableau de chasse procréatif? La constitution du peuple de Dieu commence par trois générations de femmes stériles, la première étant Sara, épouse d'Abraham. Ces stérilités à répétition ne sont pas le fait d'un destin contraire; elles offrent une autre manière de parler de la maternité – de la «parentalité» dirait-on plus largement

aujourd'hui – sans être immédiatement encombré par l'esbroufe et les banalités qui l'accompagnent habituellement. Sara accouche quand elle a nonante ans et elle a un seul fils. Cette expérience liminaire va à l'encontre de tous les codes et de tous les possibles. Peut-être est-ce là l'annonce initiale valable pour toute la Bible: sachez-vous si bien que cela comment viennent les bébés? ■



Das Ende der Matroschkas

Cherchez l'erreur: Ein Land verzeichnet eine stark rückläufige Demographie und hegt Grossmachtsansprüche. Die Rede ist, natürlich, von Russland. Wie es dazu kam und wer wie kein Zweiter die Kunst des Verdrängens beherrscht. Nicolas Hayoz

Est-ce la folie des grandeurs?

Revendiquer la superpuissance: voilà leur point commun. Mais, contrairement à la Chine ou à l'Inde, on prédit à la Russie un catastrophique fléchissement de la population qui remettra son statut de superpuissance radicalement en question, dans les dix prochaines années. En effet, un recul de la capacité de travail conduit à un recul de la productivité et donc à un affaiblissement du potentiel économique et militaire. Poutine semble décidé à contrecarrer cette tendance. Il cherche ainsi à augmenter le nombre de naissances à grand renfort de «capital maternel», de médailles et de propagande; ce qui semble fonctionner pour le moment. Mais, pour la seule raison que, d'ici une douzaine d'années, le nombre de femmes en âge de procréer aura diminué de moitié, il serait illusoire de croire que l'on peut corriger de manière déterminante un développement démographique multidimensionnel avec de telles incitations financières. Et même si la fertilité augmentait, cet accroissement serait, de loin, annulé par un taux de mortalité tout aussi élevé.

Länder, die auch im 21. Jahrhundert eine Grossmachtrolle beanspruchen, müssten sich eigentlich auf eine entsprechende demographische Entwicklung abstützen können. Nun: Im Gegensatz zu China oder Indien wird Russland jetzt und in den nächsten Jahrzehnten ein katastrophaler Bevölkerungsrückgang vorausgesagt, der den Grossmachtstatus des Landes radikal in Frage stellen wird. Denn die für eine moderne urbanisierte Gesellschaft als präzedenzlos betrachtete demographische Krise Russlands bedeutet aufgrund des Rückganges der aktiven Bevölkerung und der Arbeitsproduktivität zwangsläufig eine Schwächung des wirtschaftlichen und militärischen Potentials. Die demographischen Indikatoren scheinen so alarmierend zu sein, dass die russische Führung schon seit Jahren versucht, mit Subventionen, Anreizen und Propaganda dem demographischen Abwärtstrend entgegenzuwirken. Putin selbst, der den Zusammenhang zwischen Machtpotential und demographischer Entwicklung sehr wohl sieht, scheint mehr denn je entschlossen zu sein, alle Mittel des Staates zu mobilisieren, um, wie er selbst sagt, die grösste Herausforderung Russlands, nämlich die drohende Entvölkerung, zu bekämpfen. Grossartige Modernisierungsprojekte sollten die Arbeitsproduktivität und die Geburtenrate ansteigen und die Sterblichkeitsrate sinken lassen. Und trotz all der Prognosen, die in den nächsten 20 Jahren von einer Abnahme der gegenwärtigen 140-Millionen-Bevölkerung um 15 bis 20 Millionen ausgehen, soll Russland zu den grössten Wirtschaftsmächten aufrücken. Doch auch wenn man davon ausgeht, dass das gegenwärtige Regime daran interessiert sein könnte, in Russland eine moderne Wissensgesellschaft aufzubauen und die grossen gesellschaftlichen Problem-bereiche Wirtschaft, Erziehung, Gesundheit

und Familie grundlegend zu reformieren – selbst dann hätte es weder die Mittel noch die Möglichkeiten, einer katastrophalen Entwicklung entgegenzuwirken, die schon seit der Sowjetzeit ihren Lauf genommen hat.

Zuviel liegt im Argen

Was ist das Katastrophale an Russlands demographischer Entwicklung? Im Unterschied zu westeuropäischen Ländern, deren Bevölkerung ja auch abnimmt, kommt in Russland zur tiefen Geburtenrate eine Mortalitätskrise hinzu: die hohe Sterblichkeit vor allem bei Männern im arbeitsfähigen Alter. Es ist diese Kombination, die zum «russischen Kreuz» (Dimitri Trenin) wird und Russland zu einer «Mortalitätsgesellschaft» (Nicholas Eberstadt) macht. So soll es in den nächsten zwanzig Jahren 9,5 Millionen mehr Tote geben als Geburten. Dieser katastrophale demographische Sonderweg Russlands beruht auf äusserst bedenklichen Entwicklungen in den Bereichen der öffentlichen Gesundheit, der Erziehung und der Familie, die sich gegenseitig negativ beeinflussen. So wird beispielsweise ein direkter Zusammenhang zwischen der Gesundheit (Alkoholismus, schlechte hygienische Bedingungen etc.) und der Unfruchtbarkeit von Millionen von Frauen und Männern beobachtet. Und es gibt offenbar keine Wohlfahrtsprogramme, die es vermöchten, alleinerziehende Mütter vor der Armut zu schützen, den Verfall der Familienstrukturen aufzuhalten – die Scheidungsrate liegt bei 65 Prozent – oder der Verwahrlosung von Kindern entgegenzuwirken.

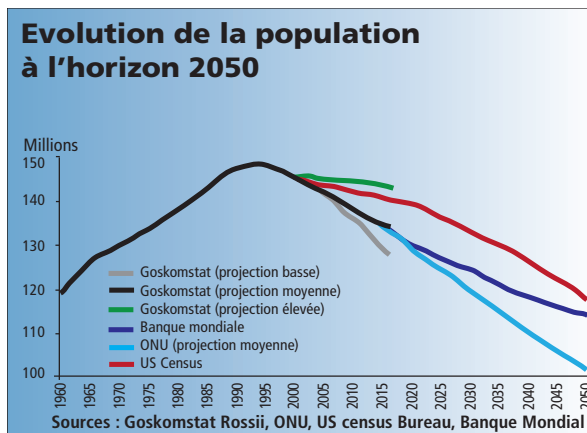
Klassische Symptombekämpfung

Betrachten wir in diesem Zusammenhang Putins «Voluntarismus», der in bester sow-

jetischer Tradition die Zahl der Geburten mit Sonderprämien («Mutterkapital»), Medaillen und Propaganda wieder in die Höhe treiben und Russlands demographischen Niedergang gewissermassen per Dekret im Jahre 2025 stoppen will. Gegenwärtig wird diese Politik vom Regime als Erfolg gefeiert und in der Tat scheint die Fertilitätsrate in den letzten Jahren wieder angestiegen zu sein (von 1,34 auf 1,43). Wie gross dabei der Einfluss der Einführung des Muttergeldes von ca. 9000 Euro pro zweites und drittes Kind zu veranschlagen ist, bleibt eine offene Frage. Aber nur schon auf Grund der Tatsache, dass es in einem Dutzend Jahren nur mehr halb so viele Frauen im gebärfähigen Alter geben wird wie heute, wäre es illusorisch zu glauben, man könne mit solchen finanziellen Anreizen eine multidimensionale demographische Entwicklung massgeblich korrigieren, die ihre Dynamik aus einem ganzen Bündel von gesellschaftlichen Problembereichen und Defiziten bezieht, nicht zuletzt auch von einem ineffizienten bürokratisierten autoritären System.

Rechnung ohne Mütter gemacht

Man möge doch einmal russische Frauen danach fragen, was für sie ein «Mutterkapital» von 9000 Euro bedeutet (vor allem im teuren Moskau), wenn sie die Rechnung mit einem Kind machen, das sie aufziehen sollen. Warum sollten Frauen gebären wollen, wenn die ökonomischen Perspektiven schlecht sind, wenn Kinder mit finanziellen Schwierigkeiten oder Armut assoziiert werden, wenn es keine oder nur schlechte Familienbetreuungsinstitutionen gibt (über 2 Millionen Eltern warten auf eine Kindergartenplatz), keinen günstigen und anständigen Wohnraum und sie zudem die Hauptlast der Kindererziehung in der russischen «vaterlosen Gesellschaft» zu tragen haben? Dazu kommen Gründe, die auch im Westen bekannt sind, wie etwa die Unvereinbarkeit von Karriere und Kindern. Demographen (z.B. Nicholas Eberstadt, Sergey V. Zakharov) und Ökonomen (z.B. Kazuhiro Kumo) weisen darauf hin, dass die Fertilitätsrate von einem ganzen Bündel von Faktoren beeinflusst wird: Wirtschaftswachstum, Einkommen, Lebensperspektiven oder auch soziale Stabilität sind nur ein paar Beispiele dafür. Hinzu kommen demographische Faktoren wie die Zahl der gebärfähigen Frauen zu einem bestimmten Zeitpunkt, aber auch politische Faktoren wie die Tatsache, dass z. B. das sogenannte «Mutterkapital» nur für eine gewisse Zeitspanne (bis 2016 und nur bis das Kind 18 Monate alt ist) zur Verfügung stehen wird. Die Politik mag sich der



Demographische Entwicklung Russlands bis 2050 (Diplomatie, affaires stratégiques et relations internationales, Les grands Dossiers no.5, oct - nov. 2011).

Illusion hingeben, dass sie Fertilitätsraten zu beeinflussen vermag und so Popularitätsgewinne erzielen kann. Die Wirklichkeit sieht allerdings anders aus. Umfragen zur Anzahl gewünschter Kinder stützen die Prognosen der Demographen, denen zufolge die Fertilitätsrate sich auch in nächster Zukunft zwischen 1,5 und 1,7 Geburten pro Frau bewegen wird. Aber selbst wenn die Fertilität steigen würde, so würde dieser Zuwachs bei weitem neutralisiert durch die hohe Mortalität in Russland.

Zeit zum Dialog

Betrachtet man also das gesamte Mosaik der russischen Demographie, so bleiben genügend Gründe für Pessimismus. Arbeitsmigration wäre ein Mittel, das, sollte man meinen, die jährlichen Verluste von Hunderttausenden in der russischen Bevölkerung wettmachen könnte. Wie das Regime aber die sich jetzt schon abzeichnenden Konflikte zwischen einer zunehmend fremdenfeindlichen Bevölkerung und Arbeitsmigranten aus Zentralasien und dem Kaukasus lösen will, bleibt schleierhaft. Den kürzlich erfolgten Massenprotesten gegen das Putin-Regime ging es auch um die Infragestellung der Legitimität eines Politiksystems, das zwar vorgibt, Herr der Lage zu sein, aber offensichtlich aufgrund des Autoritarismus und der Monologkultur der Führung in immer mehr Bereichen immer weniger überzeugende Antworten anzubieten vermag. Das Regime wird nicht darum herumkommen, darüber nachzudenken, wie die Gleichung Macht und Demographie über eine demokratische Dialogkultur neu definiert werden kann. Eine solche wäre mehr denn je nötig, damit die Zukunft der russischen Demographie nicht als blosses Problem der «schrumpfenden Weltmacht», sondern als politische, wirtschaftliche und kulturelle Herausforderung für die gesamte russische Gesellschaft betrachtet werden kann. ■

Nicolas Hayoz ist assoziierter Professor am Bereich Gesellschafts-, Kultur- und Religionswissenschaften und Direktor des interkulturellen Instituts für Ost- und Ostmitteleuropa.
nicolas.hayoz@unifr.ch

Contraception: médias, politique et religion

Pilule à Lausanne, méthode Ogino à Fribourg: pourquoi l'accès à la contraception est-il si différent dans les années 60? Une étude examine l'impact du contexte institutionnel sur cette question. Caroline Rusterholz

Strenges Freiburg der 60er Jahre

Antibaby-Pille in Lausanne, Knaus-Ogino-Methode in Freiburg: Woher rühren diese unterschiedlichen Verhütungsmethoden der 60er Jahre? Die beiden Kantonshauptstädte teilen sich zwar einige nicht unwesentliche Charakteristika (urbanes Milieu, wirtschaftliche Entwicklung, Ausländeranteil), unterscheiden sich aber im Bereich der religiösen Zugehörigkeit (protestantisch und katholisch) sowie auf der institutionellen Ebene. Beide Kontexte waren ausschlaggebend in Bezug auf den Zugang zu Informationen und auch zu Verhütungsmitteln. Dabei konnten drei Mechanismen hervorgehoben werden, die besonders ins Gewicht fielen: Die über die Medien verbreiteten Informationen – zwischen der *Gazette de Lausanne*, die zur Meinungsbildung in der Bevölkerung beitragen wollte und offen informierte, und der Zeitung *La Liberté*, welche die Doktrin der katholischen Kirche widerspiegelte; die politische Ausrichtung und, schliesslich, der Einfluss der Kirche auf die Gynäkologen in Freiburg. So waren die Frauenärzte in Lausanne nicht nur besser im Bild bezüglich Geburtenkontrolle, sie hatten auch einfacher Zugang zu Verhütungsmitteln.

L'accès des couples à la contraception a fait l'objet de plusieurs études en Suisse, mais aucune ne s'intéresse aux années 1960. Notre recherche tente de remédier à cette lacune et s'intéresse à la généralisation du contrôle des naissances des habitants des villes de Lausanne et Fribourg entre 1955 et 1970, période de transition entre les contraceptions traditionnelle et moderne. Ces deux villes partagent un certain nombre de caractéristiques (milieu urbain, développement économique, présence d'immigrés), mais diffèrent au niveau du contexte religieux (protestant/catholique) et institutionnel. Nos sources, qu'elles soient institutionnelles, médiatiques ou tirées de l'histoire orale, suggèrent que ce contexte est déterminant dans l'accès des couples à l'information et aux moyens de contraception. Nous avons pu relever trois mécanismes particulièrement déterminants.

Information sous presse

D'abord, les informations sur le contrôle des naissances transmises par le canal médiatique: Nous avons dépouillé systématiquement *La Liberté*, journal fribourgeois, et la *Gazette de Lausanne* entre 1955 et 1970. Durant cette période, la *Gazette de Lausanne* publie 55 articles touchant au contrôle des naissances. Le problème de la surpopulation, en particulier, est largement traité. En automne 1961, la *Gazette de Lausanne* publie une série d'articles intitulés «Les enfants désirés et les autres» qui abordent le contrôle des naissances. Des renseignements touchant aux contraceptifs sont donnés, au nombre desquels une mise en garde contre la «fausse sécurité» de la méthode Ogino. Le journal lausannois relaie également les débats du Grand Conseil vaudois et du Conseil



communal lausannois sur les motions relatives à la création d'un centre de régulation des naissances. Le quotidien informe ses lecteurs des conférences à venir sur ce sujet, dont il publie également des comptes rendus. Le débat public sur la limitation des naissances est donc bien présent dans la *Gazette de Lausanne*, témoignant d'une volonté d'informer l'opinion publique. *La Liberté*, quant à elle, ne publie aucun article sur le sujet dans ses pages régionales durant la même période. Par contre, elle publie 18 articles sur le contrôle des naissances au sein de la rubrique «Chronique vaudoise», relatant de manière critique les débats politiques vaudois en la matière. Entre 1959 et 1960, 6 articles, parus au sein de la rubrique «Au service de la famille», condamnent l'avortement et réaffirment la doctrine catholique sur le mariage et la limitation des naissances. 22 articles relatant les prises de position papales – en particulier la légitimité de la régulation des naissances par la continence périodique et la condamnation de l'utilisation de la pilule – sont également publiés dans les colonnes internationales. Ce rejet des moyens contraceptifs autres que ceux recommandés par l'Église catholique reflète la position doctrinale du journal fribourgeois, fidèle à la ligne de l'Église. Les informations relatives à la contraception sont relativement rares et toujours orientées religieusement.

Question politique

Un 2^e mécanisme se situe au niveau des débats relatifs au contrôle des naissances menés par les autorités politiques. Alors qu'ils sont absents à Fribourg, ils sont nombreux à Lausanne. Ainsi, en 1961, le chef du Service de la santé publique du Canton de Vaud, René Burnet, écrit dans un rapport que l'opinion publique est «horriblement mal informée» sur la question. Afin de combattre cette situation, il prône une éducation sexuelle à l'école et une information de la population. Plusieurs motions sont également déposées dans ce sens au Grand Conseil et au Conseil communal lausannois entre 1961 et 1968. En 1967, un centre de planning familial ouvre ses portes à Lausanne et des cours d'éducation sexuelle sont instaurés dans les écoles. Le dépouillement systématique des *Bulletin officiel des séances du Grand Conseil fribourgeois 1955-1970*, et des *Compte rendu de l'Administration du Conseil d'Etat du Canton de Fribourg 1955-1970* indique que les autorités fribourgeoises restent muettes quant à la question de l'information à la population. Finalement, un dernier mécanisme s'inscrit

dans l'influence de la religion sur les gynécologues fribourgeois et lausannois. Via la restriction de la prescription de la pilule et la non-information des patientes sur les différentes méthodes disponibles, ceux-ci limitent l'accès à la contraception.

Sous influence religieuse

Certains signes tendent à montrer que cette politique est le résultat de leur obéissance à la doctrine catholique en la matière. En 1955, un gynécologue fribourgeois est invité, dans le cadre d'un cycle de conférences intitulé «En route pour le mariage», à s'exprimer sur le sujet «santé au foyer» par la théologie pastorale de l'Université de Fribourg. En 1961, un autre gynécologue intervient lors d'une soirée de préparation au mariage sur le thème «chair et esprit» et donne une conférence à Berne intitulée «La médecine et la femme chrétienne», face «aux dames et aux demoiselles de la communauté catholique romande». Un autre exemple montre que la Société de Médecine du Canton de Fribourg collabore étroitement avec l'Evêché. Dans une lettre adressée à son secrétariat, le président de la société explique que «tous les médecins fribourgeois avec lesquels il a eu l'occasion de discuter du contrôle des naissances sont unanimement opposés à un enseignement généralisé de cette question». Les gynécologues lausannois semblent plus ouverts à la distribution d'informations, car la religion protestante légitime ce procédé. Dans un rapport publié en 1952, la Fédération des Eglises protestantes déclare que «dans tout mariage, il peut y avoir des époques où les époux ont besoin de réaliser l'union corporelle et spirituelle pour garder l'intégrité de leur communion, sans désirer un nouvel enfant». En 1957, le médecin adjoint du Service universitaire d'obstétrique et de gynécologie de Lausanne publie un article dans la *Revue Médicale de la Suisse romande* portant sur le contrôle des naissances. Il écrit: «Les médecins doivent répandre aussi souvent qu'ils le peuvent en privé et en public la doctrine du contrôle des naissances et en donner les modalités d'application». De plus, des informations sont également disponibles au service du planning familial de la maternité de Lausanne, créé par le Prof. Merz en 1959, qui renseigne les mères sur les méthodes de contraception. Il apparaît donc clairement que les Lausannois disposent de plus d'informations que les Fribourgeois sur le contrôle des naissances et bénéficient en conséquence d'un accès facilité à la contraception. ■

Caroline Rusterholz est doctorante FNS au Domaine histoire des sociétés modernes et contemporaines. caroline.rusterholz@unifr.ch

Wenn Eltern anders sind

Die Elternschaft geistig behinderter Menschen wird als konfliktreiche Thematik wahrgenommen. Entsprechend breit ist die Palette an Reaktionen darauf. Worin besteht das Problem? Dagmar Orthmann Bless

Parents en situation de handicap mental

Chacun a droit au libre épanouissement de sa personnalité – ceci implique également la parentalité. Mais, si cela conduit à une restriction de l'épanouissement d'une autre personne – donc de l'enfant – c'est le bien-être de cette dernière qui prime. Dans le cas d'un handicap mental du parent (potentiel), ce dilemme éthico-moral revêt un poids particulier. Les intérêts de la recherche dans ce domaine se sont d'abord portés sur le développement de l'enfant, puis sur les responsabilités parentales. Les travaux récents se focalisent aussi sur le réseau social des familles concernées. Dans le cadre de la première étape d'un nouveau projet de recherche de l'Institut de pédagogie curative de l'Université de Fribourg, une analyse de l'épidémiologie et des risques durant la grossesse, l'accouchement et la semaine d'hospitalisation, sera menée auprès de femmes présentant un retard mental. Dans un second temps, une étude se concentrera sur le développement physique, cognitif et émotionnel d'enfants nés et élevés par des parents présentant un retard mental. Elle veut examiner les possibilités et les limites du développement des compétences parentales dans les cas d'atteintes intellectuelles.

Für ausnahmslos alle Menschen gilt das Recht auf freie Entfaltung der Persönlichkeit, zu dessen Wahrnehmung auch das Recht auf Sexualität, Partnerschaft und Elternschaft gehören kann. Es stellt sich aber immer die Frage, ob die Entfaltung seiner Selbst – hier speziell die Selbstentfaltung durch Elternschaft – möglicherweise zu einer Einschränkung der Entfaltung eines Anderen – in diesem Fall eines Kindes – führt. Bei notwendigen juristischen Regelungen der elterlichen Sorge gilt die Leitlinie «Kindesrecht (und Kindeswohl) geht vor Elternrecht», d.h. Elternrecht muss zurücktreten, wenn daraus negative Folgen für die Entwicklung des Kindes zu erwarten sind. Dieses ethisch-moralische Dilemma gilt für sämtliche Eltern und Kinder. Im Falle einer intellektuellen Beeinträchtigung von (potentiellen) Eltern wird es jedoch als besonders gravierend erlebt.

Fehlende Alltagskompetenzen

Geistige Behinderung (*Intellectual Disability*) wird aktuell meist mittels eines Doppelkriteriums aus deutlich eingeschränkter intellektueller Leistungsfähigkeit einerseits und starken Problemen in den sogenannten adaptiven Kompetenzen andererseits bestimmt. Mit adaptiven Kompetenzen sind Fähigkeiten zur sozialen Anpassung und alltäglichen Lebensbewältigung, etwa in Bezug auf Kommunikation, eigenständige Versorgung, häusliches Leben, zwischenmenschliche Beziehungen, Gesundheit und Sicherheit gemeint. Diese adaptiven Kompetenzen betreffen damit Fähigkeiten, die für eine Elternschaft zentral sind. Somit ergibt sich bereits aus der Definition von geistiger Behinderung die Vermutung von Einschränkungen der Erziehungsfähigkeit und damit des Kindeswohls, zumindest aber eine hohe Wahrscheinlichkeit

Au zoo: la nais



von erheblichem Unterstützungsbedarf bei der Ausübung elterlicher Rechte und Pflichten für diese Personengruppe. Aus diesen Vermutungen eine generelle, quasi prophylaktische Beschränkung der persönlichen Entfaltung geistig behinderter Menschen im Bereich der Elternschaft ableiten zu wollen, ist jedoch nicht möglich.

Zahlen und Fakten

Das empirische Wissen zu Elternschaft unter den Bedingungen von geistiger Behinderung wurde und wird überwiegend in Kanada,

Australien, USA, Grossbritannien, Dänemark und Schweden gewonnen und ist insgesamt noch überschaubar. Erste Forschungsarbeiten entstanden in den 1940er- und 1950er-Jahren. Das Forschungsinteresse galt zunächst der Entwicklung der Kinder; dabei vornehmlich der Frage einer möglichen Vererbung der geistigen Behinderung. Später verlagerte sich der Schwerpunkt auf die elterlichen Verantwortlichkeiten. Dabei stand anfänglich das gezielte Training erziehungsrelevanter Kompetenzen im Mittelpunkt, z.B. im Zusammenhang mit der Gesundheit, ▶

naissance hebdomadaire du bébé-éléphant.



Sicherheit und Förderung der Kinder. Neuere Arbeiten fokussieren auch soziale Netzwerke betroffener Familien und die von diesen ausgehenden Entlastungsmöglichkeiten. In der Schweiz wurde Elternschaft bei geistiger Behinderung bisher nicht systematisch untersucht.

Wie häufig sind Elternschaften bei Menschen mit geistiger Behinderung? Die internationalen Angaben dazu schwanken stark. In älteren Untersuchungen werden Prävalenzraten für Elternschaft von ca. 1,5 – 3 Prozent bezogen auf die Population der geistig Behinderten angegeben, einige neuere Studien verweisen auf deutlich höhere Vorkommenshäufigkeiten. Innerhalb der Gruppe der geistig behinderten Menschen werden überwiegend jene mit leichteren Beeinträchtigungen Eltern, während Elternschaften bei schwerer geistig Behinderten sehr selten vorkommen. Insgesamt wird international von einer steigenden Inzidenz von Schwangerschaften und Geburten bei Frauen mit geistiger Behinderung ausgegangen. Gründe dafür liegen sowohl in gesellschaftspolitischen Entwicklungen, die zu einer Normalisierung der Lebensumstände behinderter Menschen führen, als auch in soziodemografischen Entwicklungen, wie etwa dem verbesserten Gesundheitszustand von Menschen mit geistiger Behinderung.

Grosse Kinder, grosse Hürden

Kinder von geistig behinderten Eltern sind nicht zwangsläufig selbst behindert. Allerdings wird für sie ein erhöhtes Risiko von Behinderungen und Entwicklungsbeeinträchtigungen im Vergleich zur Gesamtbevölkerung berichtet, wobei keine sicheren Erkenntnisse zur exakten Häufigkeit und zur Genese möglicher Behinderungen vorliegen. Für die Entwicklungsmöglichkeiten der Kinder geistig behinderter Eltern spielen neben familiär-hereditären Faktoren auch prä-, peri- oder postnatale Risiken sowie soziale Lebensumstände im weiteren Entwicklungsverlauf eine Rolle. Bisherige Forschungen betrachten vornehmlich Kinder bis zum Vorschulalter, zur Entwicklung von älteren Kindern und Jugendlichen ist nur wenig bekannt. Hinsichtlich der Erziehungskompetenzen von geistig behinderten Eltern werden deutliche Defizite berichtet. Diese wurden häufig als Vernachlässigung beschrieben. In zahlreichen Trainingsstudien zeigte sich aber, dass Eltern mit geistiger Behinderung erziehungsrelevante Kompetenzen erwerben können. Allerdings treten oft Probleme der Stabilität erlernter Verhaltensweisen sowie der Generalisierung und des Transfers erlangter Kompetenzen auf. Kinder wachsen längerfristig eher selten

mit ihren Eltern auf, die häufigste Form der Fremdplatzierung sind derzeit Pflegefamilialverhältnisse. Internationale Studien berichten Fremdplatzierungsraten von ca. 30 bis 50 Prozent, bezogen auf Kinder im Vorschulalter. Da aber besonders mit dem Eintritt der Kinder in das Schulsystem eine Hürde gesehen wird, die Eltern mit geistiger Behinderung kaum eigenständig meistern können, ist bei älteren Kindern von einer noch höheren Fremdbetreuungsquote auszugehen.

Wissenschaftlich begleitete Mutterschaft

Jede Elternschaft beginnt mit einer Schwangerschaft. Im Rahmen eines neuen Forschungsprojekts am Heilpädagogischen Institut der Universität Freiburg wird deshalb in einer ersten Etappe eine Analyse von Epidemiologie und Risiken der Gestation (Schwangerschaft, Geburt und Wochenbett) bei Frauen mit geistiger Behinderung durchgeführt. Seit 1997/98 erhebt das Bundesamt für Statistik Daten zur Medizinischen Statistik der Krankenhäuser. In dieser Pflichtstatistik sind seither sämtliche Behandlungsfälle in Schweizer Spitälern dokumentiert. Damit liegt neu eine einzigartige, bisher nicht ausgeschöpfte Datenquelle vor, welche epidemiologische Angaben zur Gestation bei geistiger Behinderung mit hoher Validität und Reliabilität erlaubt. Diese Befunde bilden auch eine wichtige Voraussetzung für die geplante Längsschnittstudie des Instituts. Diese konzentriert sich auf die physische, kognitive, soziale und emotionale Entwicklung von Kindern geistig behinderter Eltern und will die Möglichkeiten und Grenzen der Entwicklung elterlicher Kompetenzen unter den Bedingungen von intellektuellen Beeinträchtigungen ausloten. Die wissenschaftlichen Erkenntnisse sollen helfen, Mythen von Realitäten zu unterscheiden und dem Hilfebedarf von Kindern und Eltern gerecht zu werden. ■

Avoir un enfant: un désir mais pas un droit

Qu'est-ce qu'un parent? A-t-on droit à un enfant? Droit européen et suisse réglementent les cas de figure qui entourent le désir d'être parent. Points communs, différences et réflexions sur une société en évolution. Isabelle Lammerant

Kein Recht auf ein Kind

Im traditionellen europäischen Recht, welches nicht unwesentlich die Rechtsordnung der Schweiz beeinflusst, basieren Elternschaft und Abstammung auf dem Eheverhältnis. Diese Konzeption entspricht nicht jener anderer Rechtsordnungen, man nehme Frankreich oder Belgien, die die Gleichheit aller Kinder betonen: Ungeachtet der Bande, welche die Eltern verbinden, teilen sich Vater und Mutter die elterliche Verantwortung. Das zweitgenannte System, in dessen Richtung sich eine aktuell laufende Reform des Schweizer Rechts bewegt, ermutigt die Eltern zur Kooperation. Die Reform wird auch angetrieben durch die technischen Fortschritte zur Anerkennung der Vaterschaft, die neuen Formen der Elternschaft oder auch durch die Evolution in der Reproduktionsmedizin. Auf der anderen Seite – konfrontiert mit dem Anspruch, ein Kind trage zur Entfaltung der Persönlichkeit bei – erinnert der Europäische Gerichtshof für Menschenrechte daran, das kein Recht auf ein Kind existiert. Die aktuelle Herausforderung liegt nun darin, die Elternschaft mit Respekt vor dem Mysterium des Lebens zu reglementieren und dies ohne dabei die Kinder zu instrumentalisieren.

Le droit ne se réfère pas à la notion de reproduction. Il traite, par contre, de la procréation, de la filiation et de la parenté. Lorsqu'un humain devient parent, se reproduit-il, c'est-à-dire crée-t-il par quelque «copier-coller» quelqu'un de semblable à lui, ou procréé-t-il, dans le mystère de la co-création, une personne irréductiblement autre?

Parenté et mariage

En droit européen traditionnel, la parenté et la filiation pleines et entières sont fondées sur le mariage. Seul l'enfant qui y est né bénéficie de plein droit d'un lien de filiation avec ses deux parents et, depuis quelques décennies, vit sous leur autorité parentale conjointe.

Le droit suisse actuel reste influencé par cette représentation. Comme dans les autres pays européens, l'enfant né de parents non mariés doit être reconnu par son géniteur pour avoir un père légal. Mais même dans ce cas, en Suisse, il reste actuellement sous l'autorité parentale exclusive de sa mère, sauf exception supposant notamment l'accord de celle-ci.

Le droit suisse peine donc à croire en la possibilité, pour les parents non mariés comme pour les parents divorcés, de collaborer dans l'intérêt de leurs enfants. Cette conception s'oppose à la position d'autres systèmes juridiques (France, Belgique...), qui prônent l'égalité de tous les enfants : quels que soient les liens qui les unissent ou non, les parents partagent l'autorité parentale, sauf contrariété avec l'intérêt de l'enfant. Ce second système, vers lequel tend une réforme en cours en Suisse, encourage donc les parents à la coopération.

Un parent, est-ce un géniteur?

L'application des règles de la filiation est actuellement fortement influencée par la

facilité, offerte par les techniques médicales (test ADN), de connaître avec certitude les géniteurs d'un enfant, quelles que soient les personnes désignées comme parents légaux. Cette possibilité ne peut que renforcer la tendance du droit suisse, à fonder en dernière analyse la filiation sur le lien génétique. Si le mari est présumé être le père, c'est bien parce qu'en raison du devoir de fidélité des époux, il est censé être le géniteur. Mais si le contraire vient à être démontré, sa paternité peut être désavouée, dans les limites légales de délais et de procédure.

Il convient de souligner le caractère culturel de cette approche. En droit français par exemple, il existe un autre fondement de la filiation, la possession d'état, qui reconnaît l'investissement socio-affectif d'un adulte envers un enfant. Le mari qui décide d'élever l'enfant mis au monde par sa femme, qu'il soit ou non certain d'en être le géniteur, en devient irrévocablement le père légal si son engagement dure un certain temps.

La Constitution fédérale suisse garantit en outre à toute personne le droit de connaître ses origines, interprété comme le droit de connaître ses géniteurs. A quoi certains psychanalystes français répliquent que les origines d'une personne ont un contenu plus complexe que ses seuls gènes, et qu'elles s'enracinent dans l'histoire et le désir de ceux qui exercent la fonction de parents.

Parenté ou parentalité?

En Suisse comme ailleurs, un nombre croissant d'adultes «élèvent» des enfants sans en être les parents légaux: beaux-parents dans les familles recomposées, partenaires d'un parent homosexuel, parents d'accueil... Les juristes nomment parfois cette situation «parentalité», même ►

si le mot connaît d'autres acceptions dans d'autres disciplines.

Ces personnes se voient fréquemment comme co-parents, mais elles sont considérées par le droit suisse comme étrangères à l'enfant, sous réserve qu'elles « assistent », dans certaines conditions, les parents dans leur autorité parentale. En cas de séparation d'avec l'enfant, elles ne se voient souvent pas reconnaître beaucoup plus de droits qu'un « tiers ». Dans d'autres systèmes juridiques (Pays-Bas, Royaume-Uni...), elles peuvent obtenir une autorité parentale conjointe avec le(s) parent(s).

Et l'adoption ?

Depuis longtemps, les autorités responsables des enfants privés de famille peuvent rendre certaines personnes parents en leur confiant un enfant en adoption. En droit suisse, celle-ci n'est ouverte qu'aux couples (hétérosexuels) mariés, ainsi qu'aux personnes seules mais à des conditions restrictives, notamment de disponibilité et d'entourage familial et social.

Procréation médicalement assistée

Les avancées médicales permettent, depuis plus récemment, de pallier certaines difficultés de procréer, par une intervention utilisant les gamètes du couple demandeur (techniques homologues) ou suite au « don » de tiers (techniques hétérologues : don de sperme, d'ovule, d'embryon – voire gestation pour autrui, encore nommée maternité de substitution).

Ces dernières techniques, en particulier, posent des questions éthiques fondamentales, relatives notamment au statut de l'embryon et au risque d'instrumentalisation des personnes et des corps. Pour ces raisons, et au nom de « l'unité de la maternité » (il ne peut y avoir qu'une mère : celle qui porte l'enfant et accouche doit être la mère génétique et légale), le droit suisse, contrairement à d'autres législations européennes, ne permet, parmi les techniques hétérologues, que le don de sperme. Il interdit donc tout remède médical hétérologue à l'infertilité féminine, en particulier le don d'ovule. La pluralité de « pères » qu'induit le don de sperme semble moins le questionner. Le don d'embryon et la gestation pour autrui sont quant à eux prohibés par la Constitution fédérale.

Par ailleurs, les techniques homologues sont réservées aux couples hétérosexuels, et le don de sperme aux couples (hétérosexuels) mariés.

Contrairement à d'autres systèmes juridiques européens, le droit suisse ne garantit donc pas aux couples hétérosexuels concubins ni aux

personnes seules, le même accès à l'adoption et à la procréation médicalement assistée qu'aux couples (hétérosexuels) mariés. Sans parler des couples de même sexe, interdits de tout projet parental commun.

Désir d'enfant, droit à l'enfant ?

Parallèlement à l'insistance contemporaine sur le – légitime – désir d'enfant et les souffrances qu'il entraîne, monte une revendication de l'enfant comme condition d'épanouissement des adultes, y compris hors de tout couple susceptible de procréer naturellement. La Cour européenne des droits de l'homme a cependant rappelé à plusieurs reprises qu'il n'existe pas de droit à l'enfant.

Un défi actuel consiste donc à réglementer la filiation dans le respect du mystère de la vie, en instrumentalisant le moins possible les enfants : « Vos enfants ne sont pas vos enfants. Ils sont les fils et les filles de l'appel de la Vie à elle-même. Ils viennent à travers vous mais non de vous. Et bien qu'ils soient avec vous, ils ne vous appartiennent pas... » (Khalil Gibran). Une existence ne peut-elle être féconde, aussi, sans enfant « à soi » ? ■



Unerfüllter Kinderwunsch: stilles Leiden

Ausbildung abgeschlossen, Karriere angegangen, Partner gefunden: Das Nest für den Nachwuchs ist bereit. Doch was, wenn dieser ausbleibt? Ein unerfüllter Kinderwunsch kann schnell zum Albtraum werden. Katja Hämmerli Keller

Face à l'absence de l'enfant

On estime qu'un couple sur dix souffre d'une forme ou une autre d'infertilité. Il n'est donc pas étonnant que la procréation médicalement assistée attire toujours plus de candidats. Ces techniques passent pour être les plus stressantes de tous les traitements contre l'infertilité. En plus de la charge temporelle, financière et émotionnelle de tout traitement médical, l'impossibilité de prévoir le résultat et l'éventualité de débouchés négatifs représentent un poids très lourd pour le couple. Un large consensus s'est établi autour de la nécessité d'un soutien psychologique, mais l'offre ne semble pas toujours en adéquation avec les besoins des couples. C'est en se basant sur ce constat qu'a été développé le Kinderwunsch Online Coaching, proposé par le Département de psychologie de l'Université de Fribourg. Ce programme Internet de soutien psychologique destiné aux patients souffrant d'infertilité a pour but d'améliorer leur appréhension de la situation et non pas de conduire à une augmentation du taux de grossesse.

Schätzungsweise jedes zehnte Paar leidet unter Infertilität, wobei jede dritte Frau länger als ein Jahr auf eine Schwangerschaft wartet. Die Zahl ungewollt kinderloser Paare hat in den westlichen Ländern in den letzten Jahren zugenommen, was insbesondere auf das steigende Durchschnittsalter der Erstgebärenden zurückzuführen ist. Während 1970 in der Schweiz 68,9 Prozent aller gebärenden Frauen unter 30 Jahre alt waren, sind 2004 fast ebenso viele (62,5 Prozent) 30-jährig oder älter. Somit sind die Frauen 2004 bei der Erstgeburt durchschnittlich 2,6 Jahre älter als 1970 (Bundesamt für Statistik, 2005). Das Alter gilt als wichtigster prognostischer Faktor für eine Schwangerschaft. So ist die Fruchtbarkeit bei Frauen zwischen 35 bis 39 Jahren nur noch halb so hoch wie bei Frauen zwischen 19 bis 26 Jahren. Infertilität wird von der Weltgesundheitsorganisation (WHO) klar als Krankheit definiert und beschreibt damit die Unfähigkeit eines Paares innerhalb eines Jahres nach regelmässig ungeschütztem Sexualverkehr schwanger zu werden oder eine Schwangerschaft zu beenden.

Grosser Schritt für die Menschheit

Ein Meilenstein der Reproduktionsmedizin war 1978 die Geburt des ersten im Labor per In-Vitro-Fertilisation (IVF) gezeugten Menschen. Dadurch wurden betroffenen Paaren ganz neue Möglichkeiten geboten; die Fortpflanzung war nicht mehr länger vom Geschlechtsverkehr abhängig. In den letzten Jahren nahmen denn auch immer mehr Paare reproduktionsmedizinische Behandlungen in Anspruch. Ungefähr die Hälfte aller Paare weltweit suchen mittlerweile medizinische Hilfe. In der Schweiz nahmen 2009 rund 6300 Paare die Leistungen der

Fortpflanzungsmedizin in Anspruch (Bundesamt für Statistik, 2011).

Zwischen Hoffen und Bangen

Infertilität wird von den meisten Paaren als eine der schlimmsten Krisen ihres Lebens beschrieben. Durch die steigende Inanspruchnahme medizinischer Unterstützung hat sich auch die psychische Belastung infertiler Paare verändert. Dennoch ist der Anteil psychopathologisch auffälliger Personen mit 15 bis 20 Prozent nicht höher als in der Allgemeinbevölkerung. Die reproduktionsmedizinischen Behandlungen gelten als die stressreichsten Techniken in der Behandlung der Infertilität. Empirisch wurde bestätigt, dass insbesondere während diesen medizinischen Behandlungen Betroffene kurzfristig erhöhte Werte in Angst, Depression und psychischem Stress aufweisen. Neben der zeitlichen, finanziellen und emotionalen Belastung einer medizinischen Behandlung stellen meist das nicht vorhersagbare Ergebnis sowie ein negativer Behandlungsausgang zusätzlich starke Belastungen für die Paare dar. Die psychische Belastung steigt vielfach mit der Anzahl erfolgloser Behandlungszyklen, weshalb die Abbruchrate medizinischer Behandlungen bei ungefähr 50 Prozent liegt.

Mit dem medizinischen Fortschritt wurde die Aufmerksamkeit lange Zeit ausschliesslich auf die medizinischen Aspekte der Infertilität gelegt, wobei die psychologische Seite kaum beachtet wurde. Die Wichtigkeit psychischer Aspekte in der Behandlung von Infertilität wurde in den letzten Jahren jedoch zunehmend erkannt und nimmt immer mehr an Bedeutung zu. Obschon heute ein breiter Konsens über die Notwendigkeit psychologischer Unterstützung besteht und ein grösseres Angebot gefordert wird, nahmen gemäss ▶

Kinderwunsch Online Coaching

> Ziel: Verbesserung des psychischen Befindens und des Umgangs mit dem Kinderwunsch

> Inhalt: Kinderwunschspezifische Sitzungen, Austausch mit Betroffenen sowie Feedbacks und Kontakt mit einer Psychologin

> Dauer: 10 Wochen

> Kosten: 182 Franken

Nebst dem Kinderwunsch Online Coaching werden auch Gruppenkurse sowie Einzeltherapien angeboten. Das Online Coaching ist ein Angebot des Zentrums für Psychotherapie des Lehrstuhls für Klinische Psychologie unter der Leitung von Professorin Simone Munsch. Weitere Schwerpunkte des Zentrums umfassen Schlafstörungen, Essstörungen und frühe Regulationsstörungen (Schrei-, Schlaf- und Fütterungsstörungen).

www.kinderwunsch.online-therapy.ch

Katja Hämmerli Keller ist Oberassistentin am Departement für Psychologie und wissenschaftliche Leiterin des Zentrums für Psychotherapie.
katja.haemmerli@unifr.ch

verschiedenen Studien nur ein geringer Anteil infertiler Paare eine psychologische Unterstützung in Anspruch oder äusserten den Wunsch eine solche zu erhalten. Diese geringe Nachfrage ist vor allem auf die Angst vor Stigmatisierung durch eine psychologische Unterstützung, auf Zweifel an deren Wirksamkeit und auf die Befürchtung vor emotionaler Destabilisierung zurückzuführen. Eine massive Zunahme verzeichnete hingegen die Suche nach Informationen und Unterstützung im Internet, insbesondere bei Paaren mit unerfülltem Kinderwunsch. Bezüglich der psychologischen Unterstützung gibt es im Bereich des unerfüllten Kinderwunsches heute verschiedenste Angebote: Broschüren, Multimedia-Produkte (z.B. DVD), Selbsthilfegruppen, Telefonberatung, psychologische Beratung oder auch Psychotherapien. Meist werden diese Unterstützungsangebote Paaren während der reproduktionsmedizinischen Behandlung angeboten. Für Betroffene hingegen, die sich nicht in reproduktionsmedizinischer Behandlung befinden, gibt es eine vergleichsweise kleine Angebotspalette.

Massgeschneiderte Hilfe

Basierend auf der vorherrschenden Situation wurde das «Kinderwunsch Online Coaching» entwickelt und wird nun am Lehrstuhl für Klinische Psychologie und Psychotherapie der Universität Freiburg angeboten. Das On-

line Coaching ist ein internetbasiertes Programm zur psychologischen Unterstützung infertiler Patienten, unabhängig davon, ob sich diese in medizinischer Behandlung befinden oder nicht. Das Ziel des Online Coachings ist ein langfristig besserer Umgang mit der Infertilität und den daraus resultierenden Belastungen und nicht primär die Steigerung der Schwangerschaftsrate. Empirische Studien zeigten jedoch, dass durch psychologische Interventionen nachweislich das psychische Befinden von infertilen Paaren verbessert wird und teilweise sogar die Schwangerschaftschancen erhöht werden.

Das Coaching umfasst kinderwunschspezifische Sitzungen, ein Austausch mit Betroffenen in einem Forum sowie den regelmässigen Kontakt mit einer Psychologin. Themen der Sitzungen sind beispielsweise der Einfluss des Kinderwunsches auf die aktuelle Lebenssituation, der Umgang mit Stress durch die Reaktionen anderer, die Stärkung der eigenen Ressourcen, der Umgang mit medizinischen Behandlungen oder auch die Auswirkungen auf die Partnerschaft. Bisher nahmen bereits über 150 Frauen und Männer am Online Coaching teil. In einer empirischen Untersuchung des Coachings zeigten sich insbesondere bei stark belasteten Teilnehmern eine deutliche Verbesserung des psychischen Befindens sowie eine hohe Zufriedenheit der Teilnehmenden mit dem Programm. ■



Les débuts de la vie en Égypte pharaonique

La vie embryonnaire et la naissance constituent des thèmes centraux de la pensée religieuse égyptienne. La permanence de l'humanité, mais parfois aussi celle des dieux, est conditionnée par un passage à cet état. Cathie Spieser

Der Embryo im Alten Ägypten

Im Alten Ägypten kannte man keinen ontologischen Unterschied zwischen dem Menschen und den Göttern, abgesehen davon, dass letztere dem Imaginären entspringen. So kommt es, dass sich die Ägypter auf eine anthropomorphe Interpretation des kosmischen Prozesses stützen. Jedes Lebewesen, aber auch die ganze Welt, das heißt sowohl das Erd- wie auch das Himmelreich, kennen eine Inkubationszeit. Die Thematik des als Ei dargestellten Embryos findet sich in den Pyramidentexten (2500 v. Chr.) zur Wiedergeburt der verstorbenen Pharaonen: Um ein Leben im Jenseits zu erreichen, mussten diese eine Erneuerung erfahren in Form einer Schwangerschaft im Körper der Himmelsgöttin Nuth. In der Kosmogonie des wichtigen Kulturzentrums Hermopolis ging gar die gesamte Menschheit aus dem Weltenei hervor.

Il n'existe pas de véritable différence ontologique entre les hommes et les dieux, si ce n'est que ces derniers relèvent de l'imaginaire égyptien. C'est pourquoi les Égyptiens se livrent aussi à une interprétation anthropomorphique des processus cosmiques. Ainsi, tout être vivant, mais également le monde entier lui-même, c'est-à-dire l'espace terrestre et céleste, connaissent un temps d'incubation.

Un œuf et une bonne graine

Le mythe est le lieu idéal pour le développement des théories égyptiennes concernant la formation de la vie humaine. Le thème de l'embryon conçu comme un œuf apparaît dans les *Textes des pyramides* (2500 av. J.-C.) où il est axé sur la renaissance du pharaon défunt: pour connaître une vie dans l'au-delà, celui-ci doit subir une régénération qui se produit lors d'une nouvelle gestation dans le corps de la déesse céleste Nout. L'embryon du roi est désigné par le terme *souhet*, œuf. Son corps connaît une transformation, puis le roi doit «briser son œuf» sur ordre des dieux qui déterminent la durée de gestation, ce qui permet au roi de renaître dans le monde des dieux. Dans la cosmogonie d'Hermopolis, importante ville religieuse de l'Égypte antique, c'est l'humanité entière qui connaît une gestation et une naissance à partir d'un œuf primordial composé d'air, de terre, d'eau et additionné de chaleur; une théorie qui préfigure celle des quatre éléments que nous retrouverons chez les Grecs. La thématique de l'œuf embryonnaire demeure très présente jusqu'à la fin de l'époque pharaonique. Dans les temples gréco-romains d'Égypte, Khnoum, le dieu potier, façonne un œuf de terre sur son tour, afin de le fixer «à l'intérieur du

ventre des femmes». Au Nouvel Empire (1539 – 1292 av. J.C.) apparaît un autre thème proche de celui de l'œuf: la graine, qui renvoie à la notion de germination et de descendance. On invente des surnoms formés sur le mot «graine», *peret*, par exemple, «graine efficace», «graine divine». Ces appellations renvoient aux nouvelles théories sur la génération qui accordent désormais une place plus précise au rôle du liquide séminal masculin.

Du petit enfant au roi enfant

Différents termes égyptiens désignent l'embryon et l'enfant de manière indistincte. Les fouilles de nécropoles ont montré que les fœtus, comme les jeunes enfants, peuvent bénéficier de sépultures, y compris dans les couches modestes de la population: des inhumations dans des paniers en osier et dans des poteries en terre cuite sont une habitude attestée à toutes les périodes de l'histoire égyptienne. Une sépulture est un acte social qui laisse penser que les fœtus, comme les enfants, font partie de la communauté; à ce titre, ils ont droit à des hommages funéraires. Dès l'Ancien Empire (2500 av. J.-C.), la filiation divine des pharaons forme un aspect très important de la conception de la royauté égyptienne. Ce thème demeure omniprésent jusqu'à la fin de l'ère pharaonique. Le pharaon révolutionnaire Akhénaton, qui tente d'instaurer un culte officiel centré sur un dieu unique, le disque solaire appelé «Aton», n'hésite pas à se faire appeler *sheri* d'Aton, un terme que l'on traduit par «le petit» pouvant être utilisé pour désigner un fœtus ou un enfant très vulnérable, venant à peine de naître. Le roi se fait aussi appeler «le bel enfant né des rayons d'Aton», qui manifestent la puissance créatrice du dieu. ▶

Le grand hymne à Aton attribue au dieu la maturation embryonnaire: «Voici que dans les femmes, l'embryon est formé. Voici que dans les hommes est créée la semence. Et l'enfant animé dans le sein de sa mère». Cet hymne est précédé de peu d'un grand hymne qui attribue déjà un tel pouvoir au dieu Amon, lié à la monarchie pharaonique traditionnelle: «Il donne le souffle à ce qui est dans l'œuf». Ces textes montrent combien le thème de la vie embryonnaire est ancré dans les spéculations religieuses. De manière générale, les pharaons du Nouvel Empire multiplient les épithètes qui les assimilent à des «enfants» nés de différents dieux et déesses du panthéon égyptien, au point d'aboutir, à l'époque gréco-romaine, à une confusion des pouvoirs politiques et religieux. De la théologie des dieux enfants dont l'Égypte est si féconde, l'Égypte ptolémaïque passe à celle des rois-enfants qui s'assimilent aux dieux-enfants. Ce subterfuge doit servir de protection à un pouvoir royal faiblissant. C'est ainsi que les fameuses *Isis lactans* sont une forme d'expression de la propagande des souverains régnants, identifiés au jeune dieu Horus allaité par la déesse.

Allaitement : régénération et renaissance

Dans les *Textes des pyramides*, l'allaitement est déjà considéré comme un moyen de divinisation du roi mort. Ce liquide, généreusement donné par différentes déesses au souverain défunt, a le pouvoir de régénérer son corps vieilli et de lui faire connaître une nouvelle naissance dans l'au-delà. Ainsi Pyr. 321: «O, mon fils, dit-elle (la déesse), prend mon sein et tête, pour que tu vives, et que tu sois de nouveau petit». L'allaitement est un rite de passage permettant au roi d'accéder à un nouvel état «divinisé». Après la démocratisation des croyances funéraires qui a lieu à la fin de l'Ancien Empire, ce rite s'adresse aussi à tout Égyptien souhaitant accéder à l'au-delà. Ainsi, dans les *Textes des sarcophages*, peut-on lire: «Prends le lait afin qu'il pourvoie de lait tes membres et qu'il te rende grand, ainsi tes membres seront plus grands que ceux des dieux». Les vertus du lait sont régénératrices (redevenir petit) et créatrices (devenir grand). Le lait est conçu, dans les théories égyptiennes sur la génération, comme provenant d'une dissolution des chairs maternelles susceptibles de se retransformer en chair.

Théories de la génération

Les sources théologiques sont les plus nombreuses à nous renseigner sur la formation embryonnaire. Le papyrus *Jumilhac*, datant de

la fin de l'époque ptolémaïque (1^{er} s. av. J.-C.), mais dont le contenu est de pure tradition pharaonique, ainsi que les inscriptions de certains temples, indiquent que l'embryon se forme à partir de la semence masculine provenant des os, et ne reçoit de la femme que les parties molles: la chair, la peau et les liquides vitaux. D'autres sources précisent que le cœur est l'organe «qui vient de la

© Flonk&Replonk



mère». Quant au sang, il n'est ni masculin, ni féminin. Cependant, les Egyptiens ont parfaitement conscience du rôle du sang menstruel durant la grossesse. Des recettes magico-médicales doivent empêcher le sang de s'échapper du corps de la femme et sceller la matrice pour empêcher la perte du fœtus. Le sang menstruel est généralement considéré comme une impureté, mais dans

les sources médicales, le tabou est levé, puisqu'on l'utilise pour guérir un certain nombre de maux. Quant aux recettes destinées à guérir les maux des femmes enceintes et à favoriser l'accouchement, celles-ci sont simplement innombrables et démontrent, elles aussi, toute l'importance accordée à la conception et à la naissance en Egypte ancienne. ■

amiliale à la manufacture.

L'industrialisation des campagnes à la fin du XIX^e siècle.



Vergessene Kinder

Im Dezember 1720 wurde die Kindsmörderin Christina Casteller aus Marly (FR) auf dem Guintzet-Hügel hingerichtet. Sie hatte sich eines Verbrechens schuldig gemacht, das damals wie heute keine Entschuldigung kennt. Pascale Schaller

Exilé dans les limbes

Elle aurait coupé le cordon ombilical du nouveau-né à la naissance, mais ne l'aurait pas noué, dans l'intention de le laisser mourir. Voici ce qui ressort des aveux de Christina Casteller, de Marly (FR), exécutée en décembre 1720. Ce n'est pas le meurtre de n'importe quel enfant qui lui a valu la peine capitale sur la colline du Guintzet, mais celui d'un bâtard, sans nom et sans baptême. Le nouveau-né ne peut donc être accueilli dans la communauté chrétienne, ni bénéficier d'une retraite paisible dans le royaume des morts. En effet, le nom et le baptême, en tant que rites sacrés, représentaient une garantie de cohésion religieuse et sociale importante au 18^e siècle. Le meurtre d'un enfant non-baptisé l'exilait pour l'éternité dans le *limbus infantium*, où aucune grâce de Dieu ne pouvait lui être dispensée. Durant des siècles, la croyance dans l'existence des limbes a représenté le fondement pour un châtement particulièrement dur des infanticides. Il y a seulement quelques années qu'une commission de consultation du Vatican est arrivée à la conclusion qu'il existe un juste espoir de salut pour les enfants morts sans baptême. Le pape Benoît XVI a approuvé le renoncement à la notion de limbes.

Christina Casteller hatte noch am Tag ihrer Festnahme Anfang Oktober 1720 gestanden, zwei Kinder unehelich geboren zu haben, das erste bereits vor längerer Zeit, das zweite kurz vor ihrer Inhaftierung. Eines sei nach der Geburt von ihrem Vater verbrannt worden, das andere liege begraben in ihrem Keller. Beteuerte sie anfangs, sie habe von der eigenen Schwangerschaft nichts gewusst und das letzte Kind sei tot geboren worden, wick sie im Verlauf der Verhöre davon ab und lieferte schliesslich ein umfassendes Geständnis: Sie habe von der bevorstehenden Niederkunft gewusst und die Nabelschnur des Neugeborenen bei der Geburt durchtrennt, aber nicht abgebunden, in der Absicht, es sterben zu lassen. Um zweifelsfrei nachzuweisen, dass das Kind lebend geboren und von der Beschuldigten willentlich zu Tode gebracht worden war, beschloss der Kleine Rat, die Angeklagte in der Mauvaise Tour, dem Folterturm am unteren Ende des Vâris, foltern zu lassen. «[A]n das lähr Folter seil geschlagen und [...] grichtlichen streng examinieret» ergänzte Christina Casteller am 4. Dezember ihre Aussage zur Zufriedenheit der Obrigkeiten.

Ausgrenzung aus der Geschichte

Geahndet wurde mit der Hinrichtung Christina Castellars nicht das Verbrechen an irgendeinem Kind, sondern an einem unehelich geborenen, namenlosen und ungetauften, dem dadurch die Aufnahme in die christliche Gemeinschaft und ebenso ein behütetes und friedvolles Eingehen in das Reich der Toten verwehrt geblieben war. Diesem Aspekt kam in den fünf Verhören denn auch die grösste Aufmerksamkeit zu. Namensgebung und Taufe garantierten im 18. Jahrhundert als sakraler Ritus den

religiösen und sozialen Zusammenhalt der Gesellschaft. Wer namenlos und ungetauft starb, fand keinen Eingang in das tradierte kulturelle Gedächtnis einer Gesellschaft. Das Fehlen eines Namens ist «die einfachste und sicherste Form der Ausgrenzung aus der Geschichte» (Prosperi). Zur Lebzeit Christina Castellars starb rund ein Drittel der Neugeborenen bei der Geburt, dennoch wurden sie – oftmals auch wenn sie unehelich geboren worden waren – in die Familienbücher aufgenommen und ordnungsgemäss bestattet. Voraussetzung dafür war der Akt der Taufe. «Ohne sie konnte man nicht einmal sterben oder vielmehr: Ohne sie konnte man nicht in die Welt der Toten eintreten und dort den diesen Toten zugebilligten Frieden finden.» (Prosperi) Das Töten ungetaufter Kinder verbannte diese für die Ewigkeit in den *limbus infantium*, in dem ihnen keine Gnade Gottes zuteilwerden konnte.

Hatte gerade dieser Glaube an die Vorhölle während Jahrhunderten die Grundlage für eine besonders harte und gnadenlose Abstrafung von Kindsmörderinnen dargestellt, kam vor wenigen Jahren ein Beratungsgremium des Vatikans zum Schluss, es gebe begründete Hoffnung auf Erlösung auch für ungetauft verstorbene Kinder. Papst Benedikt XVI. beteuerte, der Limbus sei nie eine definierte Glaubenswahrheit gewesen, und stimmte dem Verzicht auf die Vorhölle zu.

Verlassen und verloren

Fallen einzelne Themen in den Verhören durch einen besonderen Fokus auf, tun es andere dadurch, dass sie von den Obrigkeiten nicht zur Sprache gebracht wurden. Wer der Kindsvater war – Christina Casteller bezeichnete ihn immer nur als «compagnon» – bleibt unbekannt. Auch wenn er ihr gemäss



eigener Aussage 100 Mal versprochen habe, sie zu heiraten, danach aber verschwunden sei, zeigten die Obrigkeiten kein Interesse an seiner Person. Für die Schwangerschaft und deren Folgen hatte er sich in keiner Art zu verantworten. Unehelicher Geschlechtsverkehr war, wenngleich er von den Kirchenvertretern als unehrenhaft denunziert wurde, nichts Unübliches, wenn das Paar beabsichtigte zu heiraten; laut Schätzungen traten im Kanton Freiburg im 18. und 19. Jahrhundert rund die Hälfte aller Bräute schwanger vor den Traualtar. Wurde das Heiratsversprechen allerdings nicht eingelöst und das Kind unehelich geboren, konnte das für die Frau, seltener für den Kindsvater, weitreichende Konsequenzen haben.

Kindsmord aus Ehre

Christina Casteller, davon kann ausgegangen werden, wusste um die Strafe, die Kindsmörderinnen erwartete. Dennoch hatte sie Hand an ihre Säuglinge gelegt. Sie wollte das Kind «bien cacher au monde pour sauver son honneur et celui de ses parent, mais ne la pût cacher à Dieu». Tatsächlich erscheint das von ihr geäußerte Motiv plausibel; der drohende Ausschluss aus der Familie, die Sorge um den Status in der dörflichen Lebenswelt und die Angst vor dem Ehrverlust waren nicht nur ein in der aufklärerischen, von bürgerlichen Interessen geprägten Literatur häufig aufgegriffenes, sondern ein tatsächlich relevantes Motiv für einen Kindsmord. Die Hintergründe der Tat und die Lebensumstände Christina Castellers aber gehören mit zu den Themen, die zu keinem Zeitpunkt Gegenstand des Interesses der Obrigkeiten waren. Das mag aus Sicht der aufgeklärten europäischen Gesellschaft mit einem Strafsystem, in dem die Täter-Psychologie zentral ist,

besonders auffallen. Es sollte nach Christina Castellers Lebzeit noch mehrere Jahrzehnte dauern, bis sich Ende des 18. Jahrhunderts im Zuge der Aufklärung und durch das zunehmende Interesse an der Täterin und an den Gründen für ihre Tat der Umgang mit Kindsmörderinnen allmählich wandelte.

«Pour servir d'exemple a un chacun»

Die Freiburger Räte hatten nach fünf Verhören angeordnet, die Verurteilte möge dem Henker vorgeführt werden «pour y avoir la tête tranchée suivant et à forme du droit imperiale pour servir d'exemple a un chacun». Ihre Hinrichtung sollte dem anwesenden Volk ein Exempel sein und es mit Nachdruck daran erinnern, dass keine Gnade findet, wer sich des Kindsmords schuldig machte.

Die Kindsmörderin wurde am «nächstkhünffigen Samstag vor Gericht gestelt» – am Markttag, an dem das Volk der Hinrichtung beiwohnen konnte und die öffentliche Inszenierung grösstmögliche Aufmerksamkeit erfuhr. Nach der Urteilsverkündung unter der Murtenlinde, wo der Schultheiss über der Verurteilten einen Stab brach, begann der Gang zur Richtstätte hinauf durch die Stadt. Vor der Kapelle bei der heutigen Universität Miséricorde hielt der Zug an, damit die Verurteilte ein letztes Mal niederknien und beten konnte. Reue und Vergebung waren mehr als individuelle Gefühle, sie sollten zusammen mit der öffentlichen Tilgung der Schuld zum kollektiven Ritual werden. Zur Kapelle der Barmherzigkeit wurde der Leichnam der Hingerichteten später zurückgebracht, ohne christliches Zeremoniell verscharrt und damit der Begräbnisverweigerung ausgesetzt. ■

Pascale Schaller ist Doktorandin SNF am Bereich Germanistische Linguistik.
 pascale.schaller@unifr.ch

Blessing Way – ritualiser la procréation

Grossesse, naissance, maternage : d'anciens rites de transition sont remis au goût du jour, en dehors des mouvements religieux institutionnels. Le Blessing Way marque le passage où une femme devient mère. Florence Pasche Guignard

Der Bauch im Mittelpunkt

Schwangerschaft und Geburt werden heute, in der westlichen Gesellschaft, als Momente und Zeitperioden eingestuft, die potentiell gefährlich und von Unsicherheit geprägt sind. Das Vertrauen in den eigenen Körper hat einem Gefühl der Angst Platz gemacht, das die Frau jeden Moment fürchten lässt, von der Zeugung über die Schwangerschaft und Geburt bis hin zur Stillzeit. Entsprechend wird die schwangere Frau auch nicht speziell gefeiert. Vor diesem Hintergrund entstand in Nordamerika unter Einfluss feministischer und ökologischer Strömungen und inspiriert von neo-paganistischen Bewegungen das Ritual des *Blessing Way*. In der Idee einer Alternative zur sogenannten *Baby Shower*, die als zu kommerziell beurteilt wurde, findet auch das Ritual des *Blessing Way* am Ende der Schwangerschaft statt – stellt aber vor allem die werdende Mutter in den Mittelpunkt. Zu einem Zeitpunkt, da immer mehr Menschen mit den Liturgien der Kirche Mühe bekunden, könnte eine private Zeremonie dieser Art auf ein grosses Echo stossen, gerade bei Familien, die aus diesen wichtigen «biologischen Momenten» ein Ritual machen möchten.

Actuellement, en Europe, la femme enceinte ne fait pas l'objet de célébrations particulières, tandis que d'autres passages importants donnent lieu à des adaptations rituelles contemporaines (comme la célébration ludique de «l'enterrement de vie de jeune fille») et que le statut des mères est honoré collectivement et commercialement une fois par an lors de la «fête de mères».

Au 21^e siècle, la grossesse et l'accouchement restent encore des périodes perçues comme dangereuses et marquées par l'incertitude. Dans la société occidentale, la notion de «risque» l'emporte sur celle de confiance – en l'occurrence la confiance dans le corps féminin pour procréer, mener à terme la grossesse, accoucher et allaiter. L'annonce de la grossesse est souvent retardée à la fin du premier trimestre, au moment où elle devient visible et après plusieurs tests «réglementaires» qui confirment la «tentative de grossesse». Cette vision de la grossesse comme période à risque éveille évidemment des craintes à l'idée de fêter prématurément l'arrivée du bébé. C'est dans ce contexte qu'un rite comme le *Blessing Way* célèbre la femme enceinte en portant une grande attention à la personne dans son ensemble, à la différence du suivi médical qui répond à une vision technologiste tendant à se focaliser sur «l'appareil reproducteur» féminin.

Du Baby Shower au Blessing Way

La tradition du *Baby Shower*, fête prénatale au cours de laquelle famille et amis offrent des cadeaux au futur enfant, ne connaît pas en Europe le même succès qu'en Amérique du Nord. S'élevant contre le caractère commercial du *Baby Shower* et l'accent qu'il met sur le bébé à naître plutôt que sur la

femme qui le porte, un autre rite, le *Blessing Way*, a également vu le jour, sous l'influence de mouvements féministes et écologistes, souvent d'inspiration néo-païenne. Aussi appelé *Mother Raising*, ce rite prend place en fin de grossesse et se centre sur la femme enceinte, même si le fœtus en fait aussi partie. Le père y est parfois convié, de même que le ou les enfants du couple, si le rite est répété à chaque grossesse. La fête est cependant le plus souvent célébrée entre femmes, amies et proches de la femme enceinte, qui prennent en charge l'organisation du rite au domicile de celle-ci, dans une atmosphère privée et intime.

Alors qu'il est présenté comme une alternative au *Baby Shower* en Amérique du Nord, le *Blessing Way* fait figure de nouveauté en Europe. Il se diffuse notamment parmi les mères pratiquant le «parentage naturel», un ensemble mouvant de pratiques, de discours et de croyances sur des sujets relatifs à la contraception, la grossesse, l'accouchement, l'allaitement, le maternage proximal et l'éducation. Au sein de ces mouvements, le *Blessing Way* est souvent présenté comme un héritage des cultures amérindiennes. Cet ancrage dans une «altérité lointaine» autorise son emprunt et une grande flexibilité dans sa réinterprétation contemporaine. Cherchant à gommer ses racines «païennes», plusieurs groupes chrétiens se sont d'ailleurs aussi saisi de cette occasion rituelle pour réinterpréter la célébration de la grossesse selon une lecture biblique.

Un rite sur mesure

En l'absence d'une codification de référence faisant autorité, la pratique actuelle du *Blessing Way* consiste en une

réappropriation personnelle. Les paroles et les gestes sont réinventés à chaque fois en fonction des besoins et des envies de la femme enceinte et de son entourage. On observe toutefois certaines tendances dans la mise en œuvre personnalisée du rite, notamment la mobilisation d'objets pour signifier la solidarité des femmes présentes avec la future mère : des perles, amenées par les participantes, sont montées en un « collier d'accouchement » qui sera porté lors de la naissance. Ainsi la femme sera symboliquement entourée de ses proches qui n'ont pas accès au lieu de l'accouchement, à l'hôpital ou à la maison. Des mots d'encouragement peuvent aussi être écrits sur des bouts de tissus, ensuite cousus ensemble. En partant, chaque participante emporte avec elle une fleur d'un bouquet et la garde chez elle jusqu'à l'annonce de la naissance du bébé. Ou encore, chacune commente une image ou une citation qui représente la maternité à ses yeux. Partage de nourriture, chants, contes et poésies trouvent aussi leur place. Très souvent, le corps de la femme est au centre de toutes les attentions : ses pieds sont lavés, ses cheveux coiffés, son ventre rond peint ou moulé pour garder un souvenir du corps gravide. L'atmosphère détendue et bienveillante de ce moment rituel contraste avec l'ambiance de certains cours collectifs de préparation à la naissance, souvent ressentie comme angoissante par les futures mères qui aspirent à une conception moins médicalisée de la grossesse et de l'accouchement.

Quelle diffusion de la ritualisation ?

Partagées sur Internet, les photos et les vidéos immortalisant ces moments rituels constituent une documentation originale de première main. Le caractère très privé de ce rite et le fait qu'il est encore peu répandu rendent difficile l'observation anthropologique sur le terrain. En revanche, il est possible de recueillir des témoignages riches et détaillés de femmes qui ont vécu, organisé ou assisté à un Blessing Way. Que se passe-t-il quand les familles, et en particulier les femmes, ressentent le besoin de ritualiser leurs « moments biologiques » importants (ménarche, grossesse, ménopause), dans une société qui tend à passer ces processus sous silence ? Quels autres événements sont concernés par cette tendance ? Menstruations, rites de fertilité, accouchement ou accueil du nouveau-né sont autant d'occasions de ritualisation élaborées avec créativité au sein de la famille. En interrogeant directement les mères et les

sages-femmes, on découvre par exemple de nouveaux usages du placenta (qu'on imprime, enterre, mange ou récupère pour un usage thérapeutique).

Bien qu'elles continuent à « fournir du rite » (baptême, mariage, enterrement), les Églises traditionnelles ne proposent généralement pas un tel type d'accompagnement rituel spécifique. En revanche, dans des cadres qu'on ne qualifierait pas d'emblée de « religieux », des cérémonies impliquant des gestes significatifs (par exemple, un lâcher de ballons) sont organisées pour aider les parents à faire face au deuil périnatal, alors que ce sujet est longtemps resté tabou. Un nombre croissant de mères revendique et promeut la pratique du parentage naturel, notamment par le biais de blogs, de forums ou de sites web. Dans ce milieu, l'invention de nouveaux rites autour de la procréation, de la grossesse, de l'accouchement et de l'accueil du nouveau-né semble assez fréquente, sans lien spécifique à une appartenance religieuse institutionnelle, même si celle-ci n'est pas exclue. On peut dès lors se demander si ce type de ritualisation sur mesure va être amené à se répandre dans une société qui ne se reconnaît plus que partiellement dans les rites proposés par les Églises traditionnelles. ■

Pour aller plus loin

Cette réflexion sur le rite du Blessing Way fait partie de la préparation du projet de recherche postdoctorale de l'auteure, intitulé *'Natural Parenting' in the Digital Age. At the Confluence of Mothering, Environmentalism, Religion and Technology* et soutenu par une bourse de chercheuse débutante du FNS.

Florence Pasche Guignard est assistante diplômée au Département des sciences de la foi et des religions, philosophie. florence.pascheguignard@unifr.ch



Reproduktive Autonomie: Fragen über Fragen

Nicht länger die «natürlichste» Sache der Welt: Dem Fortschritt sei Dank, stellen sich immer weniger hindernde Umstände dem Wunsch nach Nachwuchs in den Weg. Eine Gratwanderung zwischen Medizin und Moral. Adrian Holderegger

Tout ce qui est possible n'est pas toujours permis

5 personnes, 1 enfant: les développements des techniques de reproduction médicalement assistée ont conduit à un élargissement des modèles parentaux possibles; la parentalité sociale n'est plus forcément en lien direct avec l'origine génétique de l'enfant. Les cycles biologiques et les limites d'âge ne déterminent plus le moment de la naissance et le diagnostic prénatal permet l'exclusion précoce de certaines anomalies ou différences. En Suisse, la procréation médicalement assistée est soumise à la loi, qui n'autorise pas tout dans ce domaine. Début 2012, une révision visant à assouplir cette loi sera soumise au vote. Que faut-il en penser? Plus le développement de l'enfant manque de base constructive, moins il semble vraisemblable que les parents adoptent une attitude attentionnée, voire responsable à l'égard de leur enfant. Face à ce constat, il convient de soumettre le processus de reproduction à une évaluation morale et culturelle, ne se basant pas uniquement sur la faisabilité médicale et le désir individuel.

Die moderne Medizin hat eine tiefgreifende Veränderung der menschlichen Fortpflanzung bewirkt. Ein wichtiger Aspekt betrifft dabei die Ausweitung der Elternfunktionen, das heisst die faktische Möglichkeit einer Aufspaltung der Elternrolle durch eine Ei- oder Samenspende oder auch durch eine Leihmutter. Im Extremfall können fünf Personen an einer Elternschaft beteiligt sein: Eizellen- und Samenspender, Leihmutter und schliesslich das Paar, welches das Kind grosszieht. Zudem kann jede der beteiligten Personen hinsichtlich ihrer sozialen Bindung und sexuellen Orientierung erheblich vom herkömmlichen Elternbild abweichen. Nicht nur Unverheiratete und Alleinstehende, sondern auch Homosexuelle können die Elternrolle übernehmen. Die soziale Elternschaft deckt sich also nicht mehr – *quasi naturaliter* – unbedingt mit der genetischen Elternschaft. Auch die zeitliche Erstreckung des biologischen Vorgangs der Fruchtbarkeit hat die soziale Rolle der Elternschaft nicht unerheblich verändert. Zwischen Befruchtung, Schwangerschaft und Geburt können – etwa durch die Konservierung befruchteter Eizellen – Zäsuren eingelegt werden, die die Geburt als familiäres Ereignis zeitlich unabhängig von biologischen Zyklen und Alterstappen einplanen können.

Wer sagt stop?

Ein weiterer Aspekt betrifft das vorgeburtliche Screening: Mittels Chromosomenuntersuchungen und molekulargenetischen Tests lassen sich immer mehr Eigenschaften des künftigen Kindes bereits in einem sehr frühen Embryonalstadium diagnostizieren. Im Prinzip können sich die Eltern durch die pränatale Diagnostik oder auch durch die Präimplantationsdiagnostik vergewissern, dass

bestimmte Anomalien bzw. Abweichungen nicht vorliegen. Mit gutem Grund hat man hier schon von einer fortschreitenden Denaturierung menschlicher Fortpflanzung gesprochen, die dem Phantasma Vorschub leistet, dass es – allerdings nicht im Normalfall – zur eigentlichen Fruchtbarkeit distanzierte Parteien sein werden, die mittels Verträgen über die Nachkommenschaft entscheiden.

Im Auge des Gesetzes

Das Schweizer Fortpflanzungsmedizingesetz unterwirft die Fortpflanzungsentscheidungen einer weitgehenden, allerdings nicht unumstrittenen Restriktion – was im internationalen Vergleich wohl eher einmalig ist. So sind die Eizellspende, wie auch die Leihmutterchaft verboten. Von medizinischer Seite umstritten, aber in Geltung ist die sogenannte Dreierregel, wonach nur maximal drei Eizellen bis ins embryonale Stadium weiterentwickelt werden dürfen; eine Kryokonservierung ist nicht gestattet, was unweigerlich in vielen Fällen zu Mehrlingsschwangerschaften führt, da meistens wegen der unsicheren Entwicklungsaussicht mehrere befruchtete Eizellen implantiert werden. Aufgrund der Erfahrung des Fortpflanzungsmedizingesetzes, aufgrund der Innovation neuer Techniken und wohl auch aufgrund des Wandels gesellschaftlicher Einstellungen bezüglich der Fruchtbarkeit hat der Bundesrat eine Gesetzesrevision in Aussicht gestellt, über die frühestens im Jahr 2013 abgestimmt wird.

Reglementierungen, wie sie in der Schweiz gelten, werfen eine Vielzahl von Fragen auf, denn das medizintechnisch Mögliche wird durch kulturelle, moralische und weltanschaulich-religiöse Argumente und Überzeugungen mit guten Gründen eingeschränkt. ▶

Enfants sages servant le goûter aux petits enfants,
qui le partagent tendrement avec les tout petits enfants.



Dass die neuen Optionen – nüchtern betrachtet – die reproduktive Autonomie augenscheinlich fördern, steht ausser Frage. Auf der andern Seite setzen sie biologische Barrieren ausser Kraft, die bis in unsere jüngere Geschichte geachtet waren, aber auch bis anhin geltende soziale Übereinkünfte, die sich kultur- und religionsgeschichtlich herausgebildet haben. Die zweigeschlechtliche Ehe als Leitbild der überkommenen Lebensform, welche in der Natur der menschlichen Fortpflanzung gleichsam ihre plausible Legitimation zu haben schien, wird durch die entsprechenden Innovationen und Möglichkeiten einem weiteren Geltungsschwund ausgesetzt. Technische Innovation, die Kunst des «Herstellens» (M. Heidegger) hat das Projekt «Mensch» – sei es philosophisch, spirituell oder theologisch bestimmt – immer herausgefordert. Dieser Herausforderung gilt es sich nüchtern zu stellen.

Formen der Selbstbestimmung

Die neuen Möglichkeiten der medizintechnisch kontrollierten Elternschaft können idealtypisch und grundsätzlich unter zwei ganz verschiedenen Vorstellungen von autonomer Selbstbestimmung einer Rechtfertigung unterzogen werden. In der ersten Form geht es ausschliesslich um Identitätsansprüche von Personen, die in den Genuss der Elternschaft kommen wollen. Die «Ermöglichung» eines Kindes, die «Ausstattung» des Kindes wie auch die Festlegung des Zeitpunkts der Geburt stehen ganz im Dienste der individuellen Wunscherfüllung und des Konzepts der eigenen Selbstverwirklichung.

Das zweite Konzept misst zwar dem Kinderwunsch auch eine Bedeutung zu, verbindet es aber mit der Vorstellung der Fürsorge, die einem Lebewesen zu gelten hat, das ein Wesen mit eigenen Ansprüchen und spezifischen Bedürfnissen ist. Das heisst zunächst einmal, sich der nicht-eigenen Wirklichkeit zu stellen, sie als eigenständige Existenz wahrzunehmen, der gegenüber sich Erwachsene mit einem Kinderwunsch responsiv verhalten. Responsive Einstellung und responsives Verhalten (Hille Haker) sind zunächst einmal die angemessene Verhaltensweise gegenüber werdendem Leben. Je ausgeprägter die Antizipation künftiger Eigenschaften, je ausgeprägter das Konstruktive im Werdeprozess

des Kindes ausfällt, desto unwahrscheinlicher wird es, dass Eltern jene fürsorgliche bzw. responsive Haltung einnehmen können. Das Wahrnehmen von Bedürfnissen und Interessen anderer ist die Voraussetzung für Fürsorge. Hier eröffnen sich notwendigerweise gewichtige Fragen, selbst wenn man das Konzept der antizipativen Fortpflanzung am Wohl des Kindes orientiert: Dürfen Behinderungen und Beeinträchtigungen verhindert werden? Wie weit sollen Tests reichen? Welchen Status nehmen Embryonen ein, denen die Fürsorgepflicht gilt?

Keine Lizenz zur Reproduktion

Die Frage, ob und in welcher Form neue Fortpflanzungstechnologien vorangetrieben und institutionalisiert werden sollen, muss ein politisches Gemeinwesen gerade und besonders unter dem Gesichtspunkt der umfassenden Fürsorge behutsam prüfen. Das bedeutet, dass ein Gemeinwesen Elternschaft nicht generell «lizenzieren» kann und die Fortpflanzung nicht nur der elterlichen Selbstbestimmung und den technischen Arrangements überlassen darf. Es macht einen Unterschied, ob man im Paradigma des medizinisch Machbaren und des individuell Wünschbaren Zonen der reproduktiven Autonomie freigibt oder ob man Fortpflanzungsverfahren einer moralischen und kulturellen Evaluation unterwirft. In diesem Sinne ist eine gesellschaftliche Normierung und Gesetzgebung aus meiner Sicht nur zu begrüssen, wenn diese sich die Zeit nimmt, sorgfältig abwägt und in diesem Fall die Beweislast jenen überträgt, die für reproduktive Innovationen (z.B. Präimplantationsdiagnostik) plädieren. Nur so kann darüber befunden werden, ob eine Ausweitung der bereits praktizierten Optionen überhaupt erstrebenswert ist. ■

Wann ist ein Mensch ein Mensch?

Der Grundrechtsschutz kommt allen Menschen zu – setzt aber das «Menschsein» voraus. So banal dies klingt, so unklar ist, ab wann ein Mensch im Rechtssinne existiert und Schutz genießt. Analyse einer grundlegenden Frage. Eva Molinari

Questions élémentaires

Chaque «être humain» dispose de la protection de ses droits fondamentaux. Mais quand commence la vie d'un homme? Les technologies récentes dans le domaine de la reproduction médicalement assistée apportent de nouveaux éléments à cette question, déjà pas évidente, plaçant les droits constitutionnels fondamentaux face à de nouveaux défis. Le système juridique suisse ne reconnaît pas de définition précise au début de la vie; le Tribunal fédéral n'a pas réussi jusqu'ici à s'accorder sur le sujet, tandis que la Cour européenne pour les droits de l'homme laisse cette question ouverte, au motif qu'il n'y existe aucun consensus juridique ou scientifique. Les textes juridiques présentent différents avis: de l'aboutissement de la fécondation, la nidation ou le début de l'activité cérébrale, en passant par la capacité d'autonomie du fœtus, jusqu'à la naissance. Mais il n'est clairement défini, ni quand commence la vie humaine, ni à partir de quand s'appliquent les droits fondamentaux. Reste pourtant que la vie d'un fœtus, aux différents stades de son développement, est au bénéfice de la protection de normes de la Constitution et de la loi.

Angehts des medizinisch-wissenschaftlichen Fortschritts hat die althergebrachte Vorstellung einer klaren Grenze zwischen Sein und Nichtsein einem Bild Platz gemacht, welches das Werden des Menschen in Entwicklungsstufen und Übergängen versteht. Neue Technologien (z.B. im Bereich der Gentechnologie, der Fortpflanzungsmedizin und der Forschung an Embryonen) bergen wohl neue Möglichkeiten, aber auch neue Gefahren für den Menschen. Die verfassungsrechtlichen Grundrechte stehen somit vor neuen Herausforderungen, der Verletzlichkeit des menschlichen Lebens und Seins Sorge zu tragen und die Würde und Autonomie des Menschen zu achten und zu schützen.

Die Frage nach dem Anfang

Die Schweizerische Rechtsordnung, insbesondere die Bundesverfassung und das für die Schweiz verbindliche Völkerrecht, kennen trotz der Wichtigkeit der Materie keine genaue Definition des Lebensbeginns. Auch das Schweizerische Bundesgericht hat sich bisher nicht eindeutig zum Beginn des Lebens geäußert. Es hat aber festgehalten, «dass mit der Befruchtung einer Eizelle in Bezug auf das Erbgut eine menschliche Individualität determiniert ist» (BGE 119 Ia 460 E. 7a). Der Europäische Gerichtshof für Menschenrechte lässt seinerseits die Frage nach dem Lebensbeginn mit der Begründung offen, es sei weder ein rechtlicher noch ein wissenschaftlicher «Europäischer Konsens» ersichtlich. Deshalb könne nicht abstrakt festgestellt werden, ob ein ungeborenes Kind unter den Schutz des Rechts auf Leben falle und es liege in der Kompetenz der Vertragsstaaten, den genauen Beginn des Lebens zu bestimmen (EGMR, Urteil i.S.

Vo c. Frankreich vom 08.7.2004, Nr. 53924/00, Ziff. 81 ff.; vgl. auch EGMR, Urteil i.S. Evans c. Vereinigtes Königreich vom 10.4.2007, Nr. 6339/05, Ziff. 54 ff.).

In der juristischen Lehre sind verschiedene Meinungen bezüglich des genauen Zeitpunkts der «Existenz» von Leben zu finden: Einige Autoren halten die abgeschlossene Befruchtung (Kernverschmelzung) für den entscheidenden Moment, da ab diesem Zeitpunkt die genetische Identität definiert sei, auch wenn der Mensch noch nicht in jeder Hinsicht festgelegt ist. Zudem sei jeder Versuch, den rechtlich relevanten Lebensbeginn auf einen Zeitpunkt nach der Kernverschmelzung zu verlegen willkürlich, da ▶



die Entwicklung des *Nasciturus* (ungeborenes Kind) einen graduellen Vorgang ohne scharfe Zäsuren darstelle. Andere Autoren sehen demgegenüber die Nidation (Einnistung in die Gebärmutter) als ausschlaggebenden Zeitpunkt an, da etwa die Hälfte aller befruchteten Eizellen vor diesem Zeitpunkt abstirbt. Diese natürliche Selektion solle vom Recht aufgenommen werden. Zudem verliere die befruchtete Eizelle fast zeitgleich mit der Nidation ihre Fähigkeit zur Mehrlingsbildung und sei demnach erst ab diesem Zeitpunkt wirklich «individuell». Weitere Anknüpfungspunkte für den Lebensbeginn sind der Beginn des «Hirnlebens» (ca. ab dem 70. Tag nach der Konzeption) oder die eigenständige Lebensfähigkeit des Ungeborenen (ca. ab der 24. Schwangerschaftswoche). Im Weiteren wird auch darauf abgestellt, ob ein Lebenswunsch resp. ein Interesse am Leben vorhanden ist. Dafür sei Empfindungs- und Wahrnehmungsfähigkeit notwendig, welche eine minimale neuronale Entwicklung voraussetze (ca. ab der 24. Schwangerschaftswoche). Wer eine solche nicht habe, könne durch eine Tötung oder einen sonstigen Eingriff in die Integrität auch nicht verletzt werden. Schliesslich wird auch die Geburt als Beginn des grundrechtlich relevanten Lebens angesehen, da das Kind erst durch die Abtrennung vom mütterlichen Körper als eigenständige Entität zu verstehen sei.

Grundrechtsträgerschaft des Nasciturus

Auch wenn die Frage nach dem Beginn des Lebens aus juristischer Sicht nicht klar zu beantworten ist, kann «das Schicksal des Embryos *in vitro* für die Rechtsgemeinschaft [...] nicht gleichgültig sein» (BGE 119 Ia 460 E. 7a). Dies gilt auch für den Embryo im Mutterleib. Das ungeborene Kind ist denn auch nicht schutzlos. So ist es z.B. durch Art. 118 ff. StGB vor einem rechtswidrigen Schwangerschaftsabbruch geschützt, Art. 119 Abs. 2 lit. a-e BV gewähren ihm einen gewissen Lebens- und Gesundheitsschutz bezüglich der Fortpflanzungsmedizin und der Gentechnologie und auch das Stammzellenforschungs- (SR 810.31), das Fortpflanzungsmedizin- (SR 810.1) und das voraussichtlich im Sommer 2013 in Kraft tretende Humanforschungsgesetz (BBl 2011 7415) drücken den Gedanken des Schutzes ungeborenen Lebens aus.



Umstritten ist hingegen, ob dieser Schutz daraus resultiert, dass der *Nasciturus* selber Träger der Grundrechte ist oder ob er sich vielmehr aus der objektiv-rechtlichen Dimension der Grundrechte ergibt. Um dieser Frage nachzugehen, muss auf einige Elemente der allgemeinen Grundrechtslehre eingegangen werden: Grundrechte weisen sowohl eine sog. individual-rechtliche als auch eine objektiv-rechtliche Dimension auf. Erstere beinhaltet individuelle Grundrechtsansprüche des Einzelnen. Käme dem *Nasciturus* Grundrechtsträgerschaft zu, dann könnte er den Schutz seiner Grundrechte durch einen Vertreter oder eine Vertreterin direkt vor Gericht geltend machen und durchsetzen. Die objektiv-rechtliche Dimension beinhaltet demgegenüber die Funktion der Grundrechte als fundamentale Grundsätze und Wertungsmaßstäbe des Rechts. Ist der *Nasciturus* nicht Träger von Grundrechten, dann bestehen demnach zwar ebenfalls grundrechtliche Schranken für den Umgang mit ungeborenem Leben, sie könnten hingegen nicht gerichtlich durchgesetzt werden. Die betreffenden Grundrechte kämen in diesem Fall nicht dem *Nasciturus* selber zu, sondern der Schutz des Ungeborenen wäre Ausdruck allgemeiner Prinzipien.

Das Bundesgericht hat zur Frage des Grundrechtsschutzes Ungeborener bisher nicht explizit Stellung bezogen. Im Entscheid 119 Ia 460 E. 12e hielt es aber im Zusammenhang mit der Forschung an Embryonen fest, dass entwicklungsfördernde Massnahmen «mit der Würde des Menschen, welche schon dem Embryo *in vitro* zukommt, durchaus vereinbar [...]» seien. Aus diesem nicht weiter begründeten Nebensatz kann jedoch kaum eine derart weitgehende Konsequenz wie die Ausweitung der Grundrechtsträgerschaft auf Ungeborene abgeleitet werden. Eine solche Neuerung wurde denn auch bislang durch die Rechtsprechung nicht bestätigt. Auch der Europäische Gerichtshof für Menschenrechte hat den Beginn des Grundrechtsschutzes bisher offen gelassen (vgl. die oben angeführten Entscheide).

Kein Konsens in der Lehre

In der Lehre sind im Wesentlichen zwei Meinungen zu unterscheiden: Ein Teil der Autoren bestreitet, dass der *Nasciturus* Träger von

Grundrechten, insb. eines grundrechtlichen Lebensrechts, ist. Grundrechtsträgerschaft komme dem Menschen erst ab der Geburt zu. Dies steht im Einklang mit dem zivilrechtlichen Konzept der Person: Gemäss Zivilrecht beginnt die Rechtspersönlichkeit mit dem Leben nach vollendeter Geburt (Art. 31 Abs. 1 ZGB). Ab diesem Moment ist der Mensch rechtsfähig, d.h. ihm kommen individuelle Rechte und Pflichten zu (Art. 11 ZGB). Vorher ist der *Nasciturus* nur unter der Voraussetzung der Lebendgeburt rechtsfähig (Art. 31 Abs. 2 ZGB). Diese Regelung verbiete es, einen anderen Zeitpunkt für den Beginn des grundrechtlichen Schutzes festzulegen. Jeder andere Zeitpunkt berge ausserdem die Gefahr, dass bestimmte ethische oder religiöse Überzeugungen Einzelner für alle verbindlich erklärt würden. Dies liefe aber der Idee der Grundrechte entgegen, denn diese sollen gerade nicht von einem partikularen Konzept oder Bild des Menschen abhängig gemacht werden. Ein weiteres Argument, um dem *Nasciturus* Grundrechtsträgerschaft abzusprechen, ist, dass die Grundrechtsgehalte, die normalerweise absolut gelten und keine Einschränkung zulassen, in der pränatalen Phase einer Abwägung zugänglich sein müssten. Als Beispiel kann hier der Schwangerschaftsabbruch angeführt werden. Die im Kern auf Absolutheit angelegte Würde und das Recht auf Leben des *Nasciturus* müssen mit dem Selbstbestimmungsrecht, der körperlichen und geistigen Unversehrtheit und dem Lebensrecht der Mutter abgewogen werden können.

Nach der zweiten Lehrmeinung ist ein ungeborenes Kind bereits Träger von Grundrechten; und zwar nicht nur des Rechts auf Leben, sondern auch der Menschenwürde, der körperlichen Unversehrtheit, der Rechtsgleichheit und der Eigentumsgarantie. Dies wird insb. damit begründet, dass dem *Nasciturus* bereits alle Voraussetzungen eigen sind, die ihn zu einer Person werden lassen (Potentialitätsargument) oder dass sich der Beginn des Lebensschutzes an den biologischen Gegebenheiten zu orientieren hat. Zudem wird argumentiert, dass der Schutz, der aus den verfassungsrechtlichen Regeln zum Fortpflanzungsmedizin und Gentechnologie (Art. 119 BV) fliesst, auf die Grundrechtsträgerschaft des Embryos schliessen lasse. ▶

Die beiden geschilderten Lehrmeinungen liegen indes weniger weit auseinander, als es zunächst den Anschein macht. Denn auch die Position, wonach dem *Nasciturus* Trägerschaft zukommt, geht davon aus, dass die Grundrechte des Ungeborenen mit den Grundrechten anderer Personen oder mit öffentlichen Interessen abzuwägen sind. Die Extremposition, wonach dem Embryo als Grundrechtsträger ein absolutes Lebensrecht zukommt und damit ein Schwangerschaftsabbruch (ausser bei Lebensgefahr der Mutter) nicht in Betracht kommt, wird heute in der schweizerischen Lehre kaum noch vertreten.

Auch die umgekehrte Extremposition, nach der die Grundrechtsträgerschaft erst (und nur) bei vorhandenem Selbstbewusstsein und der Fähigkeit zur Selbstbestimmung gegeben ist und darum (wenn überhaupt) erst einige Zeit nach der Geburt einsetzt, ist in der juristischen Debatte kaum präsent. Das Leben ist Grundlage für die Ausübung der Freiheitsrechte (z.B. Selbstbestimmung) und nicht umgekehrt. Stellte man auf die Vernunft und Autonomie des Menschen ab, würde nicht nur Ungeborenen, sondern auch Kleinkindern, Komapatienten und anderen besonders schutzwürdigen Menschen die Grundrechtsträgerschaft versagt.

Menschenverstand vor Rechtsdogmatik

Zusammenfassend ist weder endgültig geklärt, wann menschliches Leben beginnt, noch ab wann Grundrechtsträgerschaft gegeben ist. Sicher ist hingegen, dass das ungeborene Leben in verschiedenen Stadien seiner Entwicklung durch vielfältige Verfassungs- und Gesetzesnormen Schutz erfährt. Diese punktuellen Schutzgehalte sind Ausdruck einer aktuellen Entscheidung der Rechtsgemeinschaft über den Umgang mit ungeborenem Leben und in ihrer Konkretheit schliesslich wesentlicher als eine lücken- und widerspruchslöse Grundrechtsdogmatik. ■

Eva Molinari ist Diplomassistentin am Departement für öffentliches Recht.
eva.molinari@unifr.ch



Vieille famille française de souche



Du technologisme aux questions bioéthiques

Aujourd'hui, faire un bébé est un parcours du combattant éthique et psychologique. Les technologies de diagnostics prénataux confèrent en effet aux médecins et à la société le pouvoir de décider qui doit vivre ou mourir. Myriam Squillaci

Null Risiko gibt es nicht

Jedes Paar hat heutzutage mehr oder weniger die Freiheit, sich zur Fortpflanzung zu entscheiden, auf die pränatale Diagnostik zurückzugreifen oder auch eine bestehende Schwangerschaft zu unterbrechen – natürlich immer im Rahmen der geltenden Gesetze. Wie soll in einer solchen Zeit die Frage des Nachwuchses angegangen werden, in dieser Ära der Bio-Macht und Genom-Entschlüsselung? Welchen Platz hat ein Embryo, ein Fötus, ein Baby oder schliesslich eine Person, die behindert ist, in einem gesellschaftlichen Kontext, der eine Ästhetisierung der Werte favorisiert? Es ist offensichtlich, dass die gynäkologische Begleitung einer Schwangerschaft weniger darin besteht, die schwangere Frau zu betreuen, als vielmehr im illusorischen Bestreben, das Heranwachsen eines gesunden und normalen Kindes zu garantieren. Gleich einem Jäger nach auffälligen Föten, verfolgt die pränatale Diagnostik das Ziel, die Geburt abweichender Kinder zu verhindern. Und trotzdem: 20 Prozent aller Behinderungen entgehen dem Auge der pränatalen Diagnostik und räumen auf mit der Illusion des Null-Risikos.

La technocratisation de la reproduction a favorisé l'émergence du sentiment selon lequel l'être humain se résume à un ensemble de matériaux biologiques que l'on peut produire, manipuler, corriger, transférer, commercialiser ou éliminer. Chaque couple décide – en principe – en toute liberté de se reproduire, de bénéficier d'un diagnostic prénatal ou de recourir à une interruption de grossesse. Cette liberté a une limite, puisque le diagnostic prénatal est régi par des textes de loi. D'un univers clos et protégé, la reproduction est devenue légiférable, explorable, voire exploitable. Un couple, jadis diagnostiqué comme stérile, a aujourd'hui des possibilités de fécondation in vitro (FIV) et le diagnostic prénatal (DP) se mue peu à peu en diagnostic préimplantatoire (DPI). Au départ synonyme de richesse et de diversité bienvenues, la différence est devenue source de discrimination. Comment aborder la reproduction à l'ère du biopouvoir et du decryptage du génome? Dans un contexte sociétal privilégiant une esthétisation des valeurs, quelle place réserve-t-on à l'embryon, au fœtus, au bébé et à la personne en situation de handicap?

A l'ère du biopouvoir

L'amélioration des techniques de DP a incontestablement révolutionné l'approche de la reproduction humaine. Force est de reconnaître que le suivi d'une grossesse consiste moins en la surveillance d'une femme enceinte qu'en la quête illusoire d'une garantie que l'enfant à naître soit bien portant et normal. Véritable traque du fœtus malformé, le DP poursuit le but de prévenir la naissance d'enfants différents. Acte lourd de conséquences par les nombreux problèmes éthiques qu'il soulève, le DP ne saurait garantir

l'absence de malformation ou d'anoxie fœtale entraînant des conséquences importantes pour le développement ultérieur de l'enfant. Pour preuve, 20% des malformations graves échappent au DP, balayant définitivement l'illusion du risque zéro.

A l'ère de la médecine fœtale

Si la médecine fœtale est devenue une spécialité à part entière de la reproduction humaine, qu'a-t-elle développé au cours de ces 30 dernières années? Pas grand-chose, si ce n'est la multiplication et l'extrême facilité des euthanasies fœtales. Comme le relève Jacques Milliez, chef du service de gynécologie obstétrique et membre du Conseil d'Éthique de la FIGO (Fédération Internationale de Gynécologie Obstétrique), les solutions curatives ne sont pas à la hauteur des anomalies décelées, sauf si l'on considère l'euthanasie comme un remède satisfaisant. Ce glissement éthique consiste à rendre notre action plus sélective que curative. La médecine fœtale est restée, seule parmi les disciplines médicales, une médecine thanatophore. En effet, l'annonce anténatale d'un handicap est indissociable de la notion de décision d'interruption, dite thérapeutique, de grossesse. Relevons les stratégies hautement efficaces de dépistage de la trisomie 21 qui posent le problème épineux de la place des personnes handicapées dans la société. En effet, 97% voire 98% des grossesses sont interrompues lors d'un diagnostic de trisomie 21. Les valeurs humaines tendent-elles à disparaître au profit de la technologie et du biopouvoir?

Reproduction maîtrisée

Aussi longtemps que le diagnostic ne s'est réalisé qu'in utero, les problèmes qu'il a

posés ont peu émergé sur la place publique. Si le diagnostic prénatal suscitait bien des cas de conscience, ceux-ci s'exprimaient dans l'intimité de chaque couple et de chaque médecin. «Annoncer» ou «décider» relevait de processus hautement privés. Le débat de société, s'il avait lieu, concernait prioritairement l'avortement, opposant partisans et adversaires de l'interruption de grossesse. Il a fallu attendre l'arrivée du diagnostic préimplantatoire – qui ne touche finalement que la toute petite fraction des couples ayant accès à la fécondation in vitro – pour que la question du diagnostic prénatal soit enfin débattue sur la place publique. Le DPI ne soigne pas, il ne guérit personne, il trie les embryons afin de réimplanter le plus sain, le plus normé, le plus normal, tout en supprimant ceux malades. Jamais la naissance d'un enfant n'est à ce point soumise à supputations et à évaluations que s'il est porteur d'une déficience. Plus le handicap est important et plus la valse des hésitations s'amplifie. Selon quelles références estimer la valeur d'une existence? Comment décider et assumer les conséquences d'un choix de vie ou de mort? La médecine peut-elle s'autoriser à édicter les normes du viable, de l'acceptable ou de l'intolérable pour un enfant encore à naître? Peut-on croire que le diagnostic préimplantatoire, objet d'un important investissement aussi bien médical que financier, restera réservé à des pathologies rares? Comment différencier les atteintes particulièrement graves, de celles moins graves? Quels sont les critères éthiques qui font qu'une vie vaut la peine d'être vécue? Dans un contexte de traque génétique, comment se positionner face à des pathologies survenues après la naissance? Autant de questions essentielles au sujet du

devenir des «ratés de la science», au sujet du droit à l'altérité, du droit à la différence et à la déficience. Actuellement, on propose d'éviter le handicap, source de «mal et de souffrance» par la sélection et par la suppression, faisant ainsi écho aux théories utilitaristes dont la figure de proue est Peter Singer, bioéthicien mondialement connu et largement controversé, qui s'est notamment rendu célèbre par sa définition du concept de «personne», sa position utilitariste, sa remise en question de la sacralité de toute vie, et ses théories eugéniques à l'égard de la population handicapée.

Au nom de la dignité

Les fulgurants progrès scientifiques et technologiques de ces dernières années dans le domaine de la reproduction ont permis l'essor du DP et l'accroissement du recours à cet outil miracle. Si ses bienfaits semblent légitimer son usage dans le cadre privé, il soulève toutefois un ensemble d'interrogations éthiques qu'il serait naïf d'occulter sur un plan sociétal. Marie-Louise Briard, professeure de génétique à l'hôpital Necker-Enfants malades de Paris, relève avec justesse que l'eugénisme est à portée de pipette des scientifiques. Existe-t-il des humanités qui n'ont pas de sens? De telles questions gravitent autour du concept de «personne» et ne peuvent trouver de réponses satisfaisantes au travers de pratiques médicales qui encourent le risque de dérives scientifiques ou eugéniques. Le débat d'une société démocratique s'incarne dans chaque geste diagnostique. Au-delà d'une actualité trop souvent consacrée aux préjugés du handicap, notre société doit défendre les valeurs attachées à la vie, en conférant à chaque personne une dignité qui ne saurait lui être contestée. ■

Pour aller plus loin

- > Briard, M.-L., «Les spécificités de l'annonce anténatale d'un handicap», in P. Denormandie et E. Hirsch, *L'Annonce anténatale et postnatale du handicap. Un engagement partagé*, Assistance Publique des Hôpitaux de Paris, Doin, Editions Lamarre, 2001
- > Mattei, J.-F., *Le diagnostic prénatal*, France, Ed. Flammarion, 2000
- > Milliez, J., *L'euthanasie du fœtus, médecine ou eugénisme?* Paris, Ed. Odile Jacob, 1999
- > Squillaci, M., *Polyhandicap, le défi pédagogique*, Lucerne, SPC, 2005
- > Testard, J., «Du bluff génétique à la police moléculaire», in J. Bindé (sous la direction de), *Où vont les valeurs?*, UNESCO, Albin Michel, 2004

Myriam Squillaci est maîtresse d'enseignement et de recherche à l'Institut de pédagogie curative. myriam.squillaci@unifr.ch

Der Stoff, aus dem die Träume sind

Kinder der Liebe sind das wohl erstrebenswerteste Resultat der menschlichen Fortpflanzung. Ein Ideal, das in der Realität eine grosse Herausforderung darstellt – und für Hollywood & Co. den Stoff unzähliger Filme liefert. Louis Bosshart

Pretty Women, Casablanca & Co.

Amour, réussite et sécurité sont en lien direct avec les objectifs de l'évolution humaine, c'est-à-dire avec les processus évolutifs de la reproduction et de la survie. Prenons l'amour: cette qualité relationnelle est marquée par l'attraction, l'affection, l'harmonie et l'accomplissement. En raison d'une carence humaine et sociale, les conditions d'un amour accompli sont difficiles à atteindre; égoïsme, rivalité ou encore jalousie peuvent même lui tordre le cou. Mais, parallèlement, l'amour est la condition préalable à la reproduction et au soin de sa petite «cuvée». Rien d'étonnant donc qu'aucun autre thème ne préoccupe autant l'homme. Dans les studios de cinéma d'Hollywood et d'ailleurs, on s'intéresse moins à l'amour harmonieux qu'aux histoires d'amour compliquées au premier abord. C'est pourquoi on peut affirmer que le cinéma imite le tournant social plutôt qu'il ne l'initie.

Liebe, Erfolg und Sicherheit sind herausragende Motive, Ziele und Ideale der Helden und Heldinnen in den dramatischen Unterhaltungsgenres. Soziale Zugehörigkeit sowie der Wunsch, vorwärts zu kommen und die Umwelt in den Griff zu bekommen sind zentrale menschliche Bestrebungen. Wir möchten unsere Situation verbessern, die Ungewissheit unserer Existenz vermindern und als soziale Wesen auf tragfähige und möglichst harmonische Beziehungen mit unseren Mitmenschen zählen können. Das Ziel dieses Beitrages ist es aufzuzeigen, wie Liebe, Erfolg und Sicherheit direkt in Beziehung stehen mit den Zielen der menschlichen Evolution, das heisst mit den evolutionären Prozessen der Reproduktion und des Überlebens.

Wie gewonnen, so zerronnen

Liebe ist eine von Anziehung, Zuneigung, Harmonie und Erfüllung geprägte Beziehungsqualität zwischen den Menschen. In der Realität erlebte Liebe kann romantische Gefühle, erotische Reize – als geistige und körperliche Erscheinungen der Liebe – sowie geistig-seelische Bindungen beinhalten. Aufgrund menschlicher und gesellschaftlicher Unzulänglichkeiten ist der Zustand erfüllter Liebe – nicht einfach Verliebtheit – schwierig zu erreichen und aufrecht zu erhalten. Geistige, seelische, gesellschaftliche oder lebensgeschichtliche Unterschiede können das Zueinanderfinden erschweren. Egoismus, Nebenbuhler, Rivalitäten, Eifersucht oder unterschiedliche persönliche Entwicklungen können Liebe zum Scheitern bringen. Schicksalsschläge können das Ende liebevoller Beziehungen bedeuten. Kein Wunder also, dass sich Menschen dauernd mit der Zerbrechlichkeit harmonischer Liebe beschäftigt haben. Sie ist schlicht die Voraus-

setzung für die Reproduktion und für eine dauerhaft gewährte Brutpflege.

Realität à la Hollywood

Partnersuche, Partnerwahl und Partnertreue spielen eine zentrale Rolle im menschlichen Reproduktionsprozess, ist doch die Partnerschaft eine Aufgabe, die gelöst werden muss, wenn Reproduktion erfolgreich sein soll. Die Liebe ist in diesem Kontext ein Mehrwert im Prozess der rein biologischen Fortpflanzung, Medienunterhaltung aber lebt von Konflikten, denn Konflikte schaffen Spannung. Wenn Liebe ein harmonischer Zustand ist, dann gibt sie keinen Stoff für Unterhaltung ab. Die Lösung dieses Problem besteht darin, dass Unterhaltung sich in hohem Masse mit Anpassungs-, also Lernprozessen beschäftigt. Das zeigt sich etwa bei Filmen zu den Bereichen Partnersuche, Partnerwahl und Partnertreue.

Die in Tabelle 1 aufgeführten Beispiele sind teilweise schon etwas in die Jahre gekommen. Sie belegen aber deutlich die enge Beziehung zwischen Anpassungsproblemen der Reproduktion und ihrer Darstellung in Unterhaltungsgenres. Hollywood, die Filmindustrie, welche die Sehnsüchte der Menschen verwaltet und vermarktet, hinkt der gesellschaftlichen Entwicklung immer etwas hinten nach. Filme imitieren eher gesellschaftlichen Wandel, als dass sie ihn initiieren. Es ist hoch interessant, diese Entwicklung live zu verfolgen.

Dankbares Terrain in Medien und Politik

Wir stehen mitten in einem gesellschaftlichen Umbruch. Es finden Rollentausche statt. Ende der 1950er Jahre begannen die Frauen Heim und Herd zu verlassen. Sie suchten und fanden ihren Platz in der Aussensphäre

Tabelle 1

Partnersuche	Partnerwahl	Partnertreue
Hässlicher Mann findet schöne Frau: ● The Beauty and the Beast ● Roxanne	Zur richtigen Zeit am richtigen Ort: ● Sleepless in Seattle ● When Harry met Sally	Zerstörte Liebe: ● Shakespeare in Love
Reicher Mann liebt arme Frau (und umgekehrt): ● Aschenputtel ● Pretty Woman ● Notting Hill	Beschützer liebt Beschützte: ● Robin Hood ● Body Guard ● Manhattan Love Story	Verzicht auf Liebe: ● Casablanca ● Roman Holiday ● The Bridges of Madison County
Gute Person findet und bessert schlechte Person: ● Dirty Dancing	Vorgetäuschte Liebe wird richtige Liebe: ● Overboard	Verliebt – enttäuscht – verliebt: ● Karate Kid
		Kurzzeitromanze: ● Driving Miss Daisy ● Harold and Maud
Mann bildet Frau nach seinen Vorstellungen: ● My Fair Lady	Jemand ist anderweitig verplant: ● My Big Fat Greek Wedding	Dreiecksbeziehung: ● Fatal Attraction
		Versuchung: ● Indecent Proposal
Frau findet passenden statt nur reichen Mann: ● How to Marry a Millionaire ● Breakfast at Tiffany's		
		Unmögliche Liebe : ● The Thornbirds ● Dr. Schiwago
Mann spielt etwas vor : ● Some Like It Hot ● You've Got Mail		
		Eindringlinge : ● The Grass is Greener ● Ghost

Tabelle 2

Anpassungen: Evolutionspsychologie	Reproduktion	Sicherheit	Überleben
Fiktionale Unterhaltung	● Liebe ● Soziale Beziehungen	Sicherheit / Absicherung Erreichte Fortschritte	● Erfolg positiv ● Gegen kriminelle Erfolgsversuche: Crime does not pay!
Boulevardmedien	● Sex ● Affären	● Totaler Kontrollverlust ● Katastrophen, Unfälle	● Verbrechen (Erfolg contra legem, Zugang zu Ressourcen auf illegale Art) ● Hervorragender Erfolg als Nachrichtenwert
Politik (Wahlpropaganda)	● Familie ● Familienwerte	● Soziale Sicherheit: AHV, Pensionskassen, Krankenversicherung	● Gesicherte Arbeitsplätze ● Bildung als Garant für den Zugang zu guten Ressourcen ● Gegen Kriminalität

16.4.2012 (bos)

des Arbeitsplatzes und wurden zu direkten Konkurrentinnen der Männer. So gesehen erleben wir einen absolut neuen Abschnitt der Evolution. Die Grundprobleme der Reproduktion und des Überlebens aber sind die gleichen geblieben. Nur stehen wir jetzt vor der Lösung neuer Anpassungsprobleme. Die Unterhaltung befasst sich mit diesen Herausforderungen im Sinne von Versuch und Irrtum, im Sinne eines spielerischen Umgangs mit unterschiedlichen Strategien. Heirat ist nicht mehr die legale Sicherstellung einer möglichst optimalen Partnerreue. Partnerschaft und partnerschaftliche Gebilde sollen die gegenseitige Achtung und Fürsorge als Garant einer längerfristigen Brutpflege, also Reproduktion sicherstellen. Reproduktion beinhaltet also Romantik, Erotik, Sexualität und Fortpflanzung. Das Überleben steht dabei für die erfolgreiche Beschaffung von Nahrung, den Kampf um Erwerbsmöglichkeiten, den Wettbewerb, den Zugang zu Ressourcen, Bildung und Macht sowie für den Schutz des Kollektivs. Gerechtigkeit erhöht die Chance kollektiven Überlebens.

Omnipräsente Thematik

Reproduktion und Überleben erforderten in der Geschichte der Menschheit enorme

Anpassungsleistungen. Ihre zentrale Bedeutung kommt aber nicht nur in der fiktionalen Medienunterhaltung zum zeit- und raumüberdauernden Ausdruck. Tabelle 2 zeigt auf, dass Aspekte der Reproduktion und des Überlebens auch in realitätsnahen Inhalten der Boulevardmedien und in der Politik, vorab in den Aussagen politischer Akteure, sprich in deren Versprechen und Wahlkämpfen, ihren Platz finden. Reproduktion und Überleben in Sicherheit hängen also eng zusammen. Sie entsprechen letztlich dem einfachen Wunsch von einem guten Leben und die Medienunterhaltung liefert dazu vielfältige Modelle. ■

Louis Bosshart ist ordentlicher Professor am Departement für Medien- und Kommunikationswissenschaft. louis.bosshart@unifr.ch

Sexualité versus grossesse dans la Grèce antique

Malgré des recommandations médicales contradictoires, sexualité et grossesse faisaient plutôt bon ménage dans l'Antiquité. Tour d'horizon des textes, des tabous et des pratiques autour d'une relation longtemps négligée. Céline Dubois

Sexualleben vor Schwangerschaft

Abgesehen von medizinischen und biologischen Abhandlungen sind in der griechischen Gesellschaft nur wenige Zeugnisse zum Platz der schwangeren Frau und, allgemeiner, zur Schwangerschaft vorhanden. Die Sexualität hingegen ist als Thema äusserst präsent in den schriftlichen und ikonografischen Quellen. In der Tat wurde die Sexualität von der griechischen Gesellschaft der Antike nicht als Tabuthema behandelt, sondern galt vielmehr als ein wichtiges Element zur guten Gesundheit der Frauen, vorausgesetzt sie wurde mit Mass praktiziert – wenn nicht, wurde die Geburt als Mittel gegen den Ekzess angesehen. So gestand die Medizin der Alten Griechen beispielsweise dem sexuellen Akt und später der daraus entstandenen Schwangerschaft den Wert eines Heilmittels gegen Hysterie bei jungen Mädchen zu und beschreibt ihn als Bestandteil der guten Gesundheit einer Frau. In Bezug auf das Sexualleben werdender Mütter finden sich nur wenige und erst noch sich widersprechende Hinweise: Gewisse empfahlen aber den Akt am Ende der Schwangerschaft gar als Mittel zu einer einfacheren Geburt.

Sujet d'actualité, la sexualité pendant la grossesse n'est plus un tabou aujourd'hui. Pourtant si les progrès de la préparation à l'accouchement prennent en compte la santé morale de la future mère, incluant sa vie sexuelle, la documentation sur ce thème est encore limitée dans la littérature tant médicale qu'historique.

Sujets tabous ?

Peu de témoignages nous sont parvenus sur la place de la femme enceinte et plus globalement sur la grossesse dans la société grecque. Les seuls textes relatifs à cet état sont les traités médicaux et biologiques. La conception et l'embryologie y constituent les thématiques les plus fréquentes, mais peu de prescriptions concernent particulièrement la femme enceinte. Dans le livre VII des *Lois*, (4^e s. av. J.-C.), Platon préconise la promenade à la future parturiente afin de permettre le bon développement de l'enfant à naître, ce qui semble indiquer que la femme enceinte n'était pas confinée à la maison. Aristote le confirme dans sa description de la cité idéale où il recommande aux femmes enceintes de ne pas rester inactives et de «faire chaque jour une visite au temple pour implorer l'appui des dieux qui président aux naissances» (*Politique*, 1335b; toutes les traductions sont issues de la collection Budé aux éditions Les Belles Lettres, sauf mention contraire). Les règlements de pureté rituelle des sanctuaires n'interdisaient effectivement pas aux futures parturientes l'entrée dans les espaces sacrés. Bien au contraire, de nombreuses inscriptions témoignent de la présence de femmes enceintes dans certains sanctuaires, comme à Épidaure où l'aide d'Asclépios est mentionnée pour des grossesses extraordinaires d'une durée de trois à cinq ans.

Pourtant, ces témoignages contrastent avec la quasi-absence de représentation de femmes enceintes dans l'iconographie des vases et dans la statuaire. Pourquoi cette grossesse, qui ne paraît pas être une souillure, ni un état honteux, n'est-elle jamais figurée par les artistes grecs? Cette omission pourrait exprimer une forme de tabou: l'image de la femme enceinte renvoyait-elle trop directement à l'acte sexuel? Le riche corpus iconographique de l'érotisme ne semble pas corroborer cette hypothèse. Il est probable que cette non-figuration soit donc plutôt à mettre en relation avec un idéal artistique impliquant un rejet du corps «déformé» et/ou une volonté de protéger l'enfant à naître en évitant d'attirer le «mauvais œil». De rares statuettes de femmes enceintes ont été retrouvées dans des contextes religieux; elles furent probablement offertes à des divinités à l'occasion d'un vœu ou en remerciement pour un accouchement heureux.

Remèdes

Contrairement à la grossesse, la sexualité est un thème très présent dans les sources iconographiques et littéraires. Le corpus hippocratique octroie à l'acte sexuel, puis à la grossesse qui en découle, la valeur de remède contre l'hystérie des jeunes filles et le décrit plus généralement comme un facteur de bonne santé pour la femme: «Si elles ont des rapports avec les hommes, elles sont mieux portantes; sinon moins bien» (Hippocrate, *De la Génération*, IV). Dans le traité *Des femmes stériles*, il est néanmoins précisé qu'un excès de rapports sexuels peut être néfaste pour la femme en étant cause de stérilité, voire d'avortement. Pour remédier à la sexualité excessive des femmes, Aristote propose d'ailleurs comme expédient la grossesse,

et particulièrement son aboutissement, l'accouchement: «Les femmes qui ont un penchant excessif pour les relations sexuelles se calment et s'assagissent quand elles ont eu de nombreux accouchements» (Aristote, *Histoire des Animaux*, VII). La sexualité n'est donc pas considérée par les Grecs de l'Antiquité comme un sujet tabou, mais plutôt comme un élément nécessaire à la bonne santé des femmes si elle reste modérée, la parturition pouvant être alors un remède contre ses excès.

Interaction débattue

Si la grossesse et surtout l'accouchement sont perçus, chez Aristote, comme des freins à une libido excessive des femmes, les prescriptions concernant la vie sexuelle des futures parturientes sont rares. Les auteurs hippocratiques interdisent ainsi les rapports entre mari et femme dans les premiers temps de la grossesse: «Si elle connaît qu'elle a reçu la semence, elle n'ira pas dans les premiers moments auprès de son mari, mais elle se tiendra tranquille» (Hippocrate, *De la superfétation*, 26, trad. E. Littré). Ce passage paraît indiquer que les rapports sexuels, s'ils sont à éviter après la conception, ne sont pas exclus par la suite. Pourtant, dans le même ouvrage, l'auteur revient sur ce thème et conseille aux femmes de s'abstenir: «Une femme enceinte, si elle n'use pas du coït, accouchera plus facilement» (Ibid., 13, trad. E. Littré). L'auteur n'apporte pas de précision susceptible de comprendre les raisons d'une complication spécifique. Si la sexualité pendant la grossesse est donc clairement contre-indiquée afin de faciliter la conservation du produit de la conception, elle ne paraît ensuite que faiblement déconseillée par les hippocratiques.

Aristote, qui s'est intéressé autant à la philosophie qu'aux sciences naturelles, mentionne clairement l'existence d'une activité sexuelle pendant la grossesse mais, contrairement au *Corpus hippocratique*, il ne la proscrit pas. Pour cet auteur, «les seules femelles qui continuent à accepter le coït quand elles sont grosses sont la femme et la jument», car les risques de superfétation sont rares (Aristote, *De la génération*, IV). Mais c'est surtout dans son ouvrage *Histoire des Animaux* qu'Aristote se positionne, expliquant que les rapports entre mari et femme pendant la grossesse sont bénéfiques pour une délivrance aisée: «Les femmes qui ont des rapports avec leur mari avant l'accouchement sont délivrées plus vite» (Ibid., VII). Dans la suite de l'ouvrage, l'auteur évoque la présence «d'une couche



gluante et visqueuse» qui couvre l'enfant qui vient de naître si la mère a eu des relations sexuelles après le huitième mois de grossesse. S'il est aujourd'hui évident que l'auteur décrit le *vernix caseosa*, et non le sperme du mari, cette association a perduré jusqu'au 17^e siècle où, à l'approche du terme, il était conseillé au mari de retourner auprès de sa femme afin de faciliter l'accouchement à venir.

Les interactions entre grossesse et sexualité apparaissent donc chez les auteurs grecs de manière confuse et contradictoire. S'il est difficile de discerner quelles étaient les pratiques de l'époque, la vie sexuelle de la femme enceinte grecque ne semble pas avoir été, du moins dans les textes, l'objet de règles ou de conseils d'hygiène stricts. ■

Pour aller plus loin

- > Ducaté-Paarmann, S., «Images de la grossesse en Grèce ancienne: réflexions sur les modes de pensées et de comportements à l'égard du corps enceint», *Opuscula Atheniensi* 30, 2005
- > Gourevitch, D., «Grossesse et accouchement dans l'iconographie antique», *Dossiers de l'Archéologie* 123, 1988
- > Tardieu, N., *Grossesse et sexualité à travers l'histoire*, Paris, Edition Connaissances et Savoirs, 2004

Céline Dubois est doctorante en archéologie classique et membre du Groupe de recherches Callisto.
<http://lettres.unifr.ch/fr/hist/histoire-de-l-art-et-archeologie/recherche-en-archeologie/callisto.html>

Willentliches Fortpflanzen: Ein Privileg des Menschen

Weizen bringt Weizen hervor, Hunde werfen Hunde – und Menschen gebären Menschen. Sie alle pflanzen sich fort. Dennoch erzeugt der Begriff der Fortpflanzung beim Menschen ein Unwohlsein. Wo ist der Unterschied? Dieter Hattrup

Une question de liberté

Contrairement au règne animal et végétal, l'être humain a la possibilité de ne pas se reproduire. C'est-à-dire qu'il peut décider d'avoir ou pas des descendants. Dans la transmission de la vie humaine apparaît un élément qui revêt une grande valeur pour la théologie: seul un cadre de liberté permet de considérer l'homme comme la créature libre d'un créateur libre et de lui attribuer dignité et personnalité. Ainsi que le souligne Benoît XVI : «La vie n'est pas un simple produit des lois et des causalités de la matière, mais, en tout, et en même temps au-dessus de tout, il y a une volonté personnelle, il y a un Esprit qui, en Jésus, s'est révélé comme Amour» (*Spe salvi*, 2007; N°5). Toutefois, ni le concile, ni le catéchisme, ni le pape ne précisent comment la dignité est conciliable avec le monde matériel, comment l'amour est possible dans un monde de lois et de causalités. C'est pourquoi nombre de nos contemporains pensent le contraire et ne tiennent pas en grande estime l'essence divine de l'homme. Selon eux, la liberté est impossible dans la nature, c'est pourquoi l'homme ne peut être le joyau de la création et ne peut avoir été créé par Dieu.

Frauen und Männer können es auch unterlassen, sie müssen sich nicht fortpflanzen. Aus einer Freiheit heraus, die keine Pflanze und kein Tier besitzt, können sie sagen: Ich verzichte auf Nachkommen. Oder eben auch: Wir wollen Kinder. Die Motive sind von aussen nicht eindeutig ersichtlich. Es kann sehr edel sein, das eine oder das andere zu wollen, wie beides auch sehr unedel sein kann.

Der freie Mensch

Auf jeden Fall tut sich in der Weitergabe des menschlichen Lebens ein Element kund, auf das die Theologie grossen Wert legt. Nur wenn es Freiheit gibt, können wir den Menschen als freies Geschöpf eines freien Schöpfers anreden und ihm Würde und Personalität zusprechen. So sagt etwa das Zweite Vatikanische Konzil: «Gleichzeitig wächst auch das Bewusstsein der erhabenen Würde, die der menschlichen Person zukommt, da sie die ganze Dingwelt überragt.» (*Gaudium et Spes* 26) Oder der Katechismus der Katholischen Kirche sagt: «Die Kirche lehrt, dass jede Geistseele unmittelbar von Gott geschaffen ist.» (Nr. 366) Ähnlich betont es der jetzige Papst: «Das Leben ist nicht blosses Produkt der Gesetze und des Zufalls der Materie, sondern in allem und zugleich über allem steht ein persönlicher Wille, steht Geist, der sich in Jesus als Liebe gezeigt hat.» (*Spe salvi*, 2007; Nr. 5) Allerdings, weder Konzil, noch Katechismus, noch der Papst sagen, wie die Würde mit der Dingwelt zu vereinbaren sei, wie die Liebe in einer Welt der Gesetze und des Zufalls möglich sein soll. Deshalb denken zahlreiche Zeitgenossen umgekehrt und halten nicht viel vom Sonderwesen Mensch, sie empfinden seine Rechte oft als unpraktisch. Sie behaupten, Freiheit sei in der Natur unmöglich, also sei

der Mensch nicht die Krone der Schöpfung und also nicht von Gott geschaffen.

Illusion und Wirklichkeit

«In Deutschland hat in den letzten Jahren eine leidenschaftlich geführte öffentliche Debatte über das Problem der Willensfreiheit stattgefunden. Das erste der beiden dümmsten Argumente für die Freiheit des Willens lautet: Ich weiss doch, dass ich frei bin, weil ich mich selbst als frei erlebe! Nun, wir erleben auch die Welt so, als sei sie voller farbiger Gegenstände und dabei wissen wir, dass da draussen, vor unseren Augen, in Wirklichkeit nur Wellenlängenmischungen der verschiedenen Art sind.» (T. Metzinger: *Der Ego-Tunnel. Von der Hirnforschung zur Bewusstseinsethik*. Berlin, 2009; 191) Das Argument für die Freiheit ist wirklich dumm, da subjektives Erleben keine objektiven Gründe erzeugt. Nur ist das Argument gegen die Freiheit genau so dumm, da Licht eben nicht nur Wellen-, sondern auch Teilchencharakter besitzt. Objektiv wissen wir deshalb nicht, was Licht ist, wir müssen das Erleben deuten, deshalb können wir unser subjektives Erleben der Farben für echt halten – wie vielleicht auch das Erleben der Freiheit, wenn wir gute Gründe haben.

Albert Einsteins Wünsche gingen in die gleiche Richtung, auch er hielt von Freiheit und Personalität nicht viel. So schrieb er am 5. August 1927: «Ich kann mir keinen persönlichen Gott denken, der die Handlungen der einzelnen Geschöpfe direkt beeinflusste oder über seine Kreaturen direkt zu Gericht sässe. Ich kann es nicht, trotzdem die mechanistische Kausalität von der modernen Wissenschaft bis zu einem gewissen Grade in Zweifel gestellt wird.» Oder um das Jahr 1950: «Ich bin fasziniert von Ihrem Vergil und wehre mich beständig gegen ihn. Es zeigt mir das Buch

deutlich, vor was ich geflohen bin, als ich mich mit Haut und Haar der Wissenschaft verschrieb: Flucht vom Ich und vom Wir in das Es.» (B. Hoffmann: *Albert Einstein*. Zürich, 1976; 298) Gerade um die Personalität loszuwerden, gerade um sie zu einem Ding zu machen, hatte sich Einstein dem Ideal der Mechanik verschrieben, was gut verständlich ist und den Menschen tatsächlich zu einer Maschine gemacht hätte, wenn die Mechanik leisten könnte, was sie so viele Jahrhunderte zu leisten schien. Nur ist Einstein kein Ideologe, er verwechselt nicht Wunsch und Wirklichkeit, er ahnt sein eigenes Scheitern. Und seit dem Ende des 20. Jahrhunderts ist sein Scheitern endgültig. «Aus Einsteins Gedankenexperiment sind jedenfalls inzwischen eine Reihe wirklicher Experimente geworden, deren Ergebnisse bestätigt haben, dass Bohr eindeutig recht hatte und Einstein bedauerlicherweise unrecht.» (P. Davies: *Die Unsterblichkeit der Zeit*. Bern, 1995; 208)

Grenzen der Wissenschaft

Wir sollten weder den dualistischen Weg des Papstes noch den monistischen Weg der Wissenschaft gehen. Einen Fingerzeig können wir uns von Einstein geben lassen. Sein Programm lautete: Keine personale Freiheit in der Natur wegen der Wissenschaft! Da er aber seinen Kampf gegen den würfelnden Gott verloren hat, sollten wir gerade in der neuen Wissenschaft nach der Möglichkeit der Freiheit suchen. Das Schwert, das die Wunde schlug, sollte sie auch heilen können. Unbestritten gilt wohl: «Wenn die Menschheit sich gemäss der Darwinschen natürlichen Auslese entwickelte, dann wurde die Spezies durch genetischen Zufall und umweltbedingte Notwendigkeit ... geschaffen.» (E.O. Wilson: *Biologie als Schicksal*. Frankfurt, 1980; 9) Wenn Wilson aber fortfährt: «... nicht aber von Gott geschaffen», so verfällt er einem Irrtum. Der grosse Wandel der Physik überträgt sich in die Biologie, denn aus Zufall und Notwendigkeit werden biologisch Mutation und Selektion. Zwar erklären Mutation und Selektion allen Wandel des Lebens, sie sind aber keine Allerklärung, weil nur die Notwendigkeit ein Wissensprinzip ist, der Zufall aber nicht. Damit aber kann nicht mehr alle Wirklichkeit nur Natur sein.

Rezept zur Freiheit

Die beiden Prinzipien Zufall und Notwendigkeit lassen sich nicht zu einem einzigen neuen Prinzip vereinen. Sie verweisen vielmehr auf diejenige Freiheit, die früher mit Hilfe der Wissenschaft vertrieben werden sollte. Damit es aber Freiheit geben und ich



meinen Willen betätigen kann, zum Beispiel von A nach B zu gehen, muss viel Gesetzmässigkeit in der Natur existieren. Zum einen müssen alle Gesetze der Physik und Biologie funktionieren, zum anderen darf die Gesetzmässigkeit nicht vollständig, sie darf nicht deterministisch sein! Sonst wäre mein Wunsch, von A nach B zu reisen, gar nicht mein Wunsch, sondern das blinde Ergebnis feuernder Neuronen in mir. Nun existieren aber in der Natur gerade Zufall und Notwendigkeit beide in echter Form, genau was wir benötigen, um Freiheit in der Natur für möglich halten zu können. Damit haben wir zwar keinen Beweis für die Freiheit in der Hand, aber immerhin haben wir einen Beweis für die Möglichkeit der Freiheit, und zugleich einen für die Unmöglichkeit, die Freiheit mit Hilfe der Wissenschaft zu vertreiben. Das Schwert, die Wissenschaft, sie hat ihr Werk getan. Es scheint, als hätten wir ein Wort des grossen Dominikaner-Theologen Thomas von Aquin auf eine neue Basis gestellt (De Veritate I, 2): «Res naturalis inter duos intellectus constituta est.» Also etwa: Die Natur ist zwischen zwei Freiheiten aufgestellt – zwischen Gott und den Menschen. ■

Dieter Hattrup ist Gastprofessor am Departement für Glaubens- und Religionswissenschaft, Philosophie. dieter.hattrup@t-online.de

Kinderhaben ist normal – oder?

Es gibt ihn nicht: Den richtigen Zeitpunkt für Nachwuchs im Rahmen einer akademischen Karriere. Professorin Sarah Progin-Theuerkauf und die Gleichstellungsbeauftragte Helen Füger sprechen über die Krux mit dem Kind. Claudia Brühlhart

Mission impossible: Bis 2012 sollten 25 Prozent der Professuren an Schweizer Universitäten von Frauen besetzt sein, so das übergeordnete Ziel des Bundesprogrammes für die Gleichstellung von Mann und Frau an den Universitäten. Die Evaluation der dritten Phase dieses Bundesprogramms (2008-2011) macht deutlich, dass das Ziel nicht erreicht wurde. Wenn auch eher politischer, denn realistischer Natur, macht die Vorgabe doch deutlich, dass in Sachen Vereinbarkeit von Kind und Karriere auf akademischem Niveau noch ein grosses Stück Arbeit ansteht.

Helen Füger, ist die Vereinbarkeit von Familie und akademischer Karriere für die Frau die Quadratur des Kreises gleichzusetzen?

HF: Der Ausdruck kommt der Realität in der Tat ziemlich nahe. Es ist letztlich eine Frage der Verantwortung: Lange Zeit wurde diese

einfach den Frauen überlassen. Frei nach dem Motto: Ihr dürft Karriere machen, aber schaut zu, wie ihr dies bewerkstelligen könnt. Gewisse haben es geschafft, viele aber haben entweder die Karriere oder den Kinderwunsch aufgegeben – oder es gar nicht erst versucht. Um tragbare Lösungen zu finden, müssen sich die Institutionen dem Thema annehmen. Das Bundesprogramm hat insofern dazu beigetragen, dass mittlerweile etwas mehr gemacht wird und vor allem auch das Bewusstsein gesteigert, dass Handlungsbedarf besteht.

Sarah Progin-Theuerkauf, Sie wurden im Juli letzten Jahres erstmals Mutter. Haben auch Sie das Gefühl, bisweilen vor unlösbaren Aufgaben zu stehen?

SP: Oh ja. Ich bin seit Ende November wieder zurück aus dem Mutterschaftsurlaub und habe besonders in der ersten Zeit



Die Gleichstellungsbeauftragte Helen Füger (links) diskutiert mit Professorin Sarah Progin-Theuerkauf die schwierige Vereinbarkeit von Kind und Karriere.

unablässig Betreuungsmöglichkeiten organisiert, da wir noch keinen Krippenplatz hatten. Mittlerweile bringe ich meinen Sohn in eine private Krippe, dazu kommt ein Tag bei der Tagesmutter und ein Tag mit meinem Mann. Ich kriege den Kleinen an manchen Tagen gar nicht zu Gesicht, da ich häufig auch abends noch Sitzungen habe und an Wochenenden ab und zu auf Tagungen gehe. Gerade weil ich noch jung bin, kann ich auch schlecht Publikationen ablehnen. Hinzu kommt, dass ich diesen Sommer auf der Grundlage meiner Arbeit evaluiert werde, da ich im Tenure Track angestellt bin. Wenig Spielraum also, um irgendwo zu reduzieren.

Wieviele Arbeitsstunden zählt Ihre Woche?

SP: Zwischen 50 und 60 Stunden. Häufig arbeite ich auch am Wochenende.

Helen Füger, wenn Sie diese Schilderung hören, fragen Sie sich nicht, was falsch läuft in Sachen Gleichstellung?

HF: Die Postdoc-Phase ist für viele Frauen sehr schwierig. Bis zum Doktorat stehen das Studium und die Karriere an erster Stelle, sowohl der zeitliche Einsatz wie auch die Mobilität sind hoch. Nach der Dissertation sind die Frauen zwischen dreissig und vierzig, die Frage nach der Familie stellt sich. Doch die nun beginnende Postdoc-Phase wird nicht umsonst auch Rushhour genannt. Auf dem Programm stehen Forschungsaufenthalte im Ausland, Publikationen, Lehraufträge, Anträge um Drittmittel: All dies ist schwierig mit einer Familie vereinbar, nicht zuletzt weil auch der Partner häufig nicht bereit ist, mehrmals den Arbeitsort zu wechseln. Im Falle von Sarah Progin-Theuerkauf kommt noch der zusätzliche Druck durch den Tenure Track hinzu. Diese befristete Art der Anstellung mit abschliessender Evaluation vor der definitiven Anstellung ist keine einfache Sache und bei uns noch relativ wenig gebraucht. Trotzdem: Die Akzeptanz, wenn sich jemand dazu entscheidet, in dieser Rushhour ein Kind zu haben, muss steigen. Es ist normal, Kinder zu haben.

SP: Es sollte «normal» sein, ja – mit allen Konsequenzen, die daraus entstehen. Tatsache aber ist, dass ich im Juli geboren habe und mich im Juni und August noch um die Prüfungssessionen kümmern musste. Ich habe bis zum letzten Tag vor der Geburt weitergearbeitet und auch danach gleich wieder. Es konnte ja schlecht jemand an

meiner Stelle die Prüfungen abnehmen, da ich die Kurse gegeben habe. Auch während des Mutterschaftsurlaubs gab es ständig etwas «Dringendes» zu tun.

HF: Eine Schwangerschaft dauert neun Monate, das heisst, die Geburt ist planbar – es handelt sich ja nicht um einen überraschenden Ausfall wie beispielsweise bei Hexenschuss. Von diesem Umstand sollte man profitieren. Einen Plan B ausarbeiten, die Stellvertretung organisieren. Natürlich können nicht alle Aufgaben abgegeben werden, aber doch einiges.

SP: Es gab in den letzten zehn Jahren nur wenige Professorinnen an der Uni Freiburg, die ein Kind bekamen. Daher wusste schlicht niemand, was zu tun ist und ich musste selber aktiv werden. Angefangen damit, dass ich schriftlich rechtfertigen musste, weshalb ich eine Stellvertretung für meine Kurse brauche. Auch die Lehrbeauftragten hatte ich selber zu suchen. Und schliesslich, als ich dachte, ich hätte alles geregelt, erfuhr ich, dass es auch an mir ist, die Anstellungsverträge zu machen.

HF: Mit der vor einem Jahr erschienenen Broschüre zur Mutterschaft an der Universität haben wir versucht, die Rechte und Anliegen der Frauen zusammenzufassen, von der Studentin bis hin zur Professorin. Es war ein Anfang, mir ist bewusst, dass wir noch mehr in die Tiefe gehen müssen, einen Leitfaden beispielsweise auch für die Vorgesetzten verfassen.

Wie schwierig war die Organisation eines Betreuungsplatzes?

SP: Die Uni-Krippe hat mir postwendend eine Absage gegeben. Wartefrist mindestens zwei Jahre.

Die zweijährige Wartefrist scheint an der universitären Krippe zum Normalzustand geworden zu sein...

HF: Dadurch, dass die Uni-Krippe von der Stadt Subventionen erhält, gehört sie zu den städtischen Krippen. Von den 40 Plätzen sind rund zwei Drittel von Kindern Uni-Angehöriger besetzt. Diese behalten aber die Plätze auch, wenn kein Elternteil mehr an der Uni tätig ist. Damit sind wir schlechter gestellt als beispielsweise das Kantonsspital oder die FH, die Betriebskrippen haben. Meine Hoffnung ruht auf dem neuen Krippengesetz; der Kanton will das Angebot ausbauen. Nicht zuletzt wegen des zweiten Kindergartnjahres. ▶

Zur Person

Sarah Progin-Theuerkauf stammt aus Deutschland. Die 33-jährige ist verheiratet und hat einen bald einjährigen Sohn. Seit bald drei Jahren ist sie im Tenure Track als assoziierte Professorin für Europarecht und europäisches Migrationsrecht an der Rechtswissenschaftlichen Fakultät tätig. Sarah Progin-Theuerkauf arbeitet zu 100 Prozent, ihr Mann, ebenfalls studierter Jurist, hat nach der Geburt des Sohnes sein Pensum auf 80 Prozent reduziert und arbeitet mittlerweile wieder zu 90 Prozent. Ihr Kind wird dreimal die Woche in die Krippe gebracht, geht einmal zur Tagesmutter und verbringt einen Tag mit dem Vater oder den Grosseltern.

Die Evaluation der 3. Phase des Bundesprogramms hat weiter ergeben, dass 44 Prozent aller Frauen die schwierige Vereinbarkeit als Grundangaben, keine Kinder zu haben. Haben Sie die Familiengründung auch in Frage gestellt?

SP: In Frage gestellt nicht, aber angepasst. Der Zeitpunkt für Familienzuwachs war ganz klar abhängig von der Karriere. Ich hab mit 19 Jahren studiert, danach doktort, das Anwaltspatent gemacht und anschliessend zwei Jahre gearbeitet. Als ich dann die Stelle an der Universität Freiburg angetreten habe, war ich 31 Jahre alt und wollte die Kinderfrage nicht mehr länger aufschieben – trotz der Anstellung im Tenure Track.

Haben Sie sich die Vereinbarkeit von Kind und Arbeit einfacher vorgestellt?

SP: Ich hab mir, ehrlich gesagt, gar nicht so viel vorgestellt und liess die Situation auf mich zukommen. Etwas irritiert haben mich die vielen Fragen noch während der Schwangerschaft bezüglich meines Beschäftigungsgrades, wie ich das denn bloss hinkriegen würde mit einer Vollzeitstellung. Als wär ich alleinerziehend – meinen Mann hat nämlich niemand danach gefragt. Das hat mich schockiert. Ich kriege auch jetzt noch zu spüren, dass man als Mutter eigentlich nicht 100 Prozent zu arbeiten hat.

Die Evaluations-Teilnehmenden wurden nach Wunsch-Massnahmen gefragt zur besseren Vereinbarkeit. Unter den Antworten: Keine Sitzungen zu Randzeiten, Sabbatical-Möglichkeit, weniger Administration. Was sagen Sie zu dieser Palette?

SP: Dies sind meine Antworten! Gerade die Sitzungen, die in einer Mehrheit der Fälle abends stattfinden. Häufig bin ich danach erst um Mitternacht zu Hause. Dazu kommen Vorlesungen an zwei Abenden der Woche und die Sitzungen des Fakultätsrats. An Zeit für mich ist nicht zu denken. Schlimm ist aber vor allem das Dilemma, dass ich immer entweder für das Kind oder die Arbeit zu wenig Zeit habe.

Helen Fügler, wie umsetzbar erscheint Ihnen als Gleichstellungsbeauftragte diese Wunschliste?

HF: Nehmen wir mal die Sitzungen zu Randzeiten: Wenn es auch nicht einfach ist: Es ist nötig, manchmal nein sagen zu können und die vielleicht empfundenen Vorwürfe an sich abprallen zu lassen. Von heute auf morgen lässt sich die Wunschliste sicher nicht

vollständig umsetzen – mit vereinten Kräften sollte aber einiges möglich sein.

Müssten also auch die Frauen selber ihre Doppelrolle noch selbstverständlicher leben?

SP: Gut möglich. Mir wurde klar, dass es als Professorin, noch dazu im Tenure Track, nicht einfach ist, ein Kind zu kriegen. Ich habe ständig das Gefühl, mich rechtfertigen zu müssen. Als ich aus dem Mutterschaftsurlaub zurückkam hiess es: Was, du arbeitest schon wieder? Vollzeit? Und das Kind? Viele sagten mir, ich solle doch jetzt besser die Zeit daheim geniessen. Den Vätern sagt dies keiner!

HF: Es fehlen die nötigen Signale, die den Frauen zeigen, dass die Mutterschaft keine Anmassung ist – um es etwas drastisch auszudrücken. Schliesslich brauchen wir Kinder. Die Vereinbarkeit müsste also vielmehr ein Problem der Gesellschaft sein, als ein Problem der arbeitenden Frauen.

Wo liegt an der Uni Freiburg der grösste Handlungsbedarf in Sachen Vereinbarkeit?

HF: Die Verbesserung der Betreuungsstrukturen ist wichtig. Ebenso besteht Handlungsbedarf auf der Ebene der Human Resources, es müssen Abläufe im Falle einer Mutterschaft definiert werden.

SP: Viel mehr kann die Universität wohl nicht machen, schliesslich kann sie nicht die Gesellschaft verändern. Ich denke, man muss auch den Studentinnen vermitteln, dass es möglich ist, ein Kind zu kriegen und trotzdem Karriere zu machen.

Ein schwieriges Unterfangen – da es ja tatsächlich schwierig ist!?

SP: Das stimmt. Aber ohne «Vorbild» wäre es noch schwieriger. Ich hatte Glück, Frau Epiney in meinem Umfeld zu haben. Astrid Epiney war nicht nur die erste Professorin an der Rechtsfakultät, sie ist auch zweifache Mutter. Wenn sie es vor 18 Jahren geschafft hat, sollte ich ja heute auch dazu in der Lage sein. In diesem Sinne können Vorbilder auch motivieren. ■

Weiterführende Infos

Evaluation Bundesprogramm
Chancengleichheit von Frau
und Mann an den Universitäten
3. Phase 2008-2011
Schlussbericht, SBF 2012

Download unter:
www.sbf.admin.ch



Famille de cosmonautes en 1892

Le web 3.0 au service de la recherche scientifique

Le Prof. Philippe Cudré-Mauroux, du Département d'informatique, a mis au point le système ScienceWISE. Basé sur le web sémantique, il rend les recherches plus fiables, précises et exhaustives. Jean-Christophe Emmenegger et Farida Khali

Le Prof. Philippe Cudré-Mauroux et son équipe ont collaboré avec des physiciens de l'EPFL et du CERN à la réalisation d'un système de recherche qui se réfère non plus à des mots-clés, mais au contenu des articles publiés sur le web. Le système se base sur des ontologies, à savoir des modèles de descriptions de données conçus pour être automatiquement traités et mieux compris par les machines que le web actuel, qui se réfère au langage «naturel» des humains.

Comblent les lacunes

Les systèmes par mots-clés utilisés par les portails de recherche classiques montrent leurs limites. Il suffit qu'un article, bien que pertinent, ne contienne pas exactement le mot recherché, soit rédigé dans une autre langue ou utilise des synonymes pour qu'il ne soit pas recensé dans les résultats. Ainsi, un grand nombre de références risquent de passer aux oubliettes. A l'heure actuelle, il est d'ailleurs impossible ou difficile de trouver des articles dans une sous-discipline scientifique qui nous est inconnue, car elle utilise une terminologie spécifique. Avec le web sémantique, ce sera possible. «L'impulsion de ce projet est venue de Alexey Boyarksy et Oleg Ruchayskiy, tous deux physiciens, respectivement au CERN et à l'EPFL. Au cours de leurs recherches, ils ont pu constater l'inefficacité du système de recherche par mots-clés pour obtenir des résultats pertinents et exhaustifs. Nos compétences en informatique devaient donc résoudre un problème tout à fait concret», explique le Prof. Cudré-Mauroux. En partenariat avec le site <http://arXiv.org>, le plus grand portail de physique mondial, le professeur et son équipe ont mis au point une ontologie ayant trait à la physique. Leur système permet non seulement d'importer

automatiquement tous les papiers concernant le sujet depuis l'ensemble du web, mais aussi d'établir un *ranking*, afin d'offrir les papiers les plus pertinents en premier.

Organiser le web scientifique

Ce que d'aucuns qualifient déjà de Web 3.0 ouvre un nouveau champ de possibilités où les données et les services peuvent être mis à disposition, utilisés et combinés, aussi bien par des agents humains que par des logiciels automatisés. Sur la base de données brutes en format RDF (le langage de base du Web sémantique), des algorithmes effectuent le travail de codification de manière automatique et peuvent même élaborer de nouveaux concepts et les mettre en réseaux. Les experts et les utilisateurs peuvent ensuite affiner cette classification en taguant les papiers qu'ils consultent et en ajoutant des concepts manquants. «ScienceWISE fonctionne déjà très bien et rencontre un grand succès auprès des physiciens, explique Philippe Cudré-Mauroux. Nous aimerions maintenant proposer un système similaire pour classifier les papiers en informatique. Notre ambition est de concevoir un des systèmes les plus importants pour l'organisation de papiers scientifiques.»

Le projet est réalisé en collaboration avec le laboratoire de systèmes d'information répartis du Prof. Karl Aberer à l'EPFL et avec le CERN. Soutenu par le Pool de recherche de l'Université de Fribourg, le projet ScienceWISE a obtenu le prix de la meilleure démo et de l'Outrageous Idea à la 10^e International Semantic Web Conference (ISWC) de Bonn, le plus grand forum international de web sémantique. ■

Plus d'infos

<http://sciencewise.info>
<http://diuf.unifr.ch/xi/>
 Prof. Philippe Cudré-Mauroux
 Département d'informatique
philippe.cudre-mauroux@unifr.ch



Avec le web sémantique, effectuer une recherche sur Internet devrait devenir plus fiable et plus précis.

Le Web de demain ?

Le web sémantique représente une base pour le web 3.0. Mais quand et comment s'imposera ce système? Rencontre avec le Prof. Philippe Cudré-Mauroux.

Peut-on dire que le web 3.0, ce sera le web sémantique ?

Le web 3.0 est encore un concept très flou. Le web 2.0 est considéré comme communautaire et a pour modèle le langage humain: songez à You Tube, Flickr, Facebook, etc. Le web 3.0 sera un web beaucoup plus orienté «machines». Et comme le web sémantique permettra d'automatiser tout ce qui est recherche, publication et intégration de données, il sera la pierre angulaire de ce nouveau web 3.0.

Quand le web 3.0 va-t-il s'imposer ?

C'est impossible à prédire. Mais il est certain que les géants du web s'intéressent de près à ce développement. Yahoo, Facebook, Google travaillent déjà en interne avec le web sémantique. Google a acheté une start-up qui développe une base de données devant servir à définir le contenu entier de son portail. En externe, on peut déjà constater qu'il y a de plus en plus de données basées sur le modèle RDF: des médias comme le *New York Times* ou la BBC publient des données dans ce format. On peut suivre cette évolution sur le site <http://linkeddata.org>.

En quoi votre système de classification ScienceWISE se distingue-t-il dans ce concert de recherches ?

ScienceWISE est un projet nouveau en ce sens qu'il se focalise sur un contenu scientifique et va très loin dans le développement du web sémantique. On utilise, par exemple, le vocabulaire OWL (Web Ontology Language) définissant des classes,

des propriétés et des instances, pour décrire des savoirs très poussés. C'est techniquement difficile et cela prend beaucoup de temps. Je pense qu'il y en a encore pour une bonne dizaine d'années à explorer cette problématique. Pour le moment, notre ontologie fonctionne pour le seul domaine de la physique sur le site <http://arXiv.org>, parce que son contenu relève des compétences des deux physiciens qui ont lancé le projet et que cela nous facilite les contacts avec les dizaines de physiciens de par le monde qui nous fournissent des concepts servant à élaborer notre ontologie. Ensuite, nous aimerions mettre ce travail à disposition sur le web; nous souhaiterions que ScienceWISE figure bientôt sur le site <http://linkeddata.org>. On va même plus loin que le travail effectué sur Linked Data, car avec ScienceWISE nous pouvons déjà faire des recherches sémantiques, intégrer semi-automatiquement les données...

Le système de recherche que vous proposez effectue un ranking des résultats par pertinence. Quels sont les critères de classement ?

Parmi différents critères, on déterminera, par exemple, combien de fois un concept ou l'auteur d'un papier scientifique est référencé. C'est la phase de conceptualisation qui importe: elle doit être suffisamment efficace pour permettre de traiter un domaine de manière évolutive et automatisée. Il faut savoir que même Google, malgré les apparences de liberté totale, effectue un *ranking* selon de nombreuses petites règles d'ajustements. JCE

Oser la confrontation paradigmatique

Depuis un bon demi-siècle, la modélisation asphyxie le souci de réalisme en économie et en finance. Il est temps de donner un nouveau souffle à ces domaines et de former une élite économique ouverte au pluralisme. Paul Dembinski

Les événements qui secouent la planète depuis bientôt 5 ans interpellent non seulement les politiques économiques, mais aussi, par ricochet, les bases épistémologiques des théories qui les sous-tendent. L'ensemble des savoirs en matière économique (économie, finance et de larges parties du management) est confronté à des interrogations paradigmatiques inattendues. Pourtant, alors que certains évoquent la crise, d'autres entonnent, avec une feinte sérénité : « tout va très bien Madame la Marquise... ».

Ne vois-tu rien venir ?

Le débat paradigmatique est, pour le moment, peu lisible pour le grand public. Il reste confiné aux cercles des enseignants, des chercheurs et des instances qui veillent à ce que les ressources publiques, dépensées dans le domaine universitaire, servent leur mission. C'est ainsi que, fin 2008, lors d'une visite à la London School of Economics, la reine Elisabeth II a interrogé la fleur de la pensée économique londonienne : « Comment se fait-il que vous n'avez rien vu venir ? ». Il a fallu plus de 6 mois pour que la réponse lui parvienne : « par manque d'imagination, parce que nous nous sommes égarés dans les détails et avons oublié d'examiner l'interconnexion entre les problèmes ».

Prééminence des modèles sur la réalité

En effet, dans l'économie telle qu'elle est, pour l'essentiel, pratiquée aujourd'hui, les modèles occultent la réalité dans l'esprit des chercheurs. C'est sur la base des modélisations théoriques et de leur validation économétrique que se font les carrières académiques, pas sur la pertinence et la capacité des travaux à expliquer la réalité. On doit à Thomas Kuhn, le philosophe

et historien des sciences, d'avoir mis en évidence l'importance des changements paradigmatiques pour l'avancement des connaissances.

Extinction des vieux paradigmes

Il paraît que, quand on l'interrogeait sur la survie de paradigmes désuets, Kuhn répondait – sous forme de boutade – que ces derniers s'éteignent naturellement avec la disparition physique de leurs derniers représentants. Transposé au cas du paradigme actuellement dominant dans les sciences économiques, cela signifierait que celles-ci devraient attendre au moins 30 ans pour que se fasse la part des choses et que les leçons de la crise qui germe soient tirées. L'avis de Kuhn ne doit pas être pris à la légère. Il fait preuve d'optimisme quant à la capacité du milieu académique à procéder à un auto-assainissement sur la base des seuls critères de solidité scientifique et de réalisme quant à la lenteur des processus institutionnels – particulièrement dans le monde académique.

Questionner la naissance des élites

Thomas Kuhn a aussi beaucoup insisté sur la dimension sociologique des confrontations paradigmatiques et sur la résistance institutionnelle, parfois plus difficile à surmonter que les oppositions intellectuelles. En effet, la question qui se pose aujourd'hui est celle de savoir si les délais d'attente annoncés plus haut sont acceptables et, dans le cas d'une réponse négative, pourraient représenter le moyen d'encourager et d'accélérer le processus de remise en question. En effet, s'agissant de la reproduction des élites, le problème doit être posé non seulement

en termes épistémologiques, mais aussi en termes sociologiques.

Science nobélisable

Depuis le milieu des années 60, plus précisément depuis la création du prix Nobel d'économie en 1969, la discipline a relégué la question paradigmatique au rang des discussions secondaires. L'essentiel de la profession considère que les réponses ont été définitivement données. Dans le rapport qui posait les jalons du futur prix, la commission affirme que, dorénavant, l'économie est devenue une science au même titre que les sciences «dures» telles que la physique ou la chimie, parce que l'économie dispose désormais de bases formelles et mathématiques solides, qui lui permettent de mettre à nu des lois générales et universelles. Forte de ce credo épistémologique, l'économie (avec dans ses bagages la finance) est donc entrée au Panthéon des sciences. Cette consécration marque, au sein de la profession, la victoire profonde du courant «scientiste» et a eu pour conséquence la marginalisation progressive des autres courants de pensée, dont certains sont entrés quasiment en clandestinité. Ainsi, certaines voix discordantes ou alternatives ont été repoussées vers d'autres disciplines – l'anthropologie, l'histoire, la sociologie, l'éthique – tandis que d'autres ont été condamnées au silence avant même d'avoir pu vraiment exister.

Courants marginalisés

L'adoption générale de critères d'excellence scientifique, véhiculés par le courant dominant, a permis de taxer de «non-scientifique», ou de peu sérieux, un vaste ensemble de travaux hétérogènes allant de Polanyi, Perroux ou Veblen à Galbraith et Minsky. De cette manière, des traditions ont été brisées, faute de successeurs, de fonds de recherche, de débouchés professionnels, de directeurs et de jurys de thèses, etc... Ceci rappelle que la reproduction des élites, dans le monde universitaire comme ailleurs, n'est pas seulement fonction des débats de fond, mais aussi de sociologie et de rapports de force. Aujourd'hui, la pensée dominante maîtrise l'immense majorité des forteresses institutionnelles: les revues dites A, dans

lesquelles il faut publier pour survivre professionnellement, les commissions de nomination, ainsi que celles d'octroi de fonds de recherche, en Suisse comme dans une grande partie du monde.

Appel public et politique

La crise économique éclaire de manière contrastée les mécanismes sociologiques et institutionnels qui ont assuré pendant des décennies une reproduction des élites de la profession, à l'abri des interférences, portée par les envolées boursières. Progressivement pourtant, la question posée il y a 4 ans par la reine d'Angleterre devient une interrogation publique. Initiatives et signaux d'alerte se multiplient, comme le montrent la création de l'Institut for New Economic Thinking, de la World Economic Association, ainsi que l'appel à «renouveler la recherche et l'enseignement en finance, économie et gestion pour mieux servir le bien commun», lancé en Suisse il y a un an, publié aujourd'hui en 5 langues et signé par plus de 400 enseignants et chercheurs. En dépit des différences et des faiblesses institutionnelles, ces initiatives ont en commun d'attirer l'attention des opinions publiques informées et des responsables des politiques académiques sur les dangers liés à la monopolisation de l'ensemble des leviers institutionnels et financiers par un seul courant de pensée, qui lui assure les conditions optimales d'une reproduction en vase clos.

Face aux défis de la crise, le besoin est urgent de (ré)introduire le pluralisme dans la maison de l'économie, de la finance et de la gestion. Puisque les mécanismes défensifs des élites en place restent puissants, il faut une dose de volontarisme politique pour rompre la dynamique d'homogénéisation en cours. Il s'agit de donner les moyens aux voix, jadis dissidentes, pour qu'elles innovent et entrent «à armes égales» dans la confrontation paradigmatique, indispensable aujourd'hui. C'est seulement en prenant certains risques financiers que l'on pourra raccourcir les délais d'attente annoncés par Kuhn. Pour la Suisse, une telle mesure pourrait passer par la création d'un Programme National de Recherche (PNR) ad hoc. Le Conseil fédéral dispose d'une capacité de proposition en la matière. Le degré d'urgence est suffisant pour qu'il s'en saisisse. ■



Bio express

Né à Cracovie en 1955, Paul H. Dembinski étudie la science politique à Genève et y obtient un doctorat en économie politique (1982). Depuis 1979, il est assistant et maître assistant à l'Université de Genève, puis devient professeur associé (en 1991) à l'Université de Fribourg où il occupe aujourd'hui à mi-temps la Chaire de stratégie et de concurrence internationales. En 1989, il fonde avec un associé, Alain Schoenenberger, Eco/Diagnostic, un institut entièrement indépendant de recherche économique à vocation interdisciplinaire. Expert auprès d'organisations internationales (OCDE, CNUCES, etc.) Paul H. Dembinski réalise aussi des études sur le tissu économique suisse, aussi bien pour les cantons que pour la Confédération. Dès 1999, il co-dirige la revue *Finance & Bien Commun*. Il est également directeur de l'Observatoire de la finance, à Genève et copréside actuellement, avec Carol Cosgrove-Sachs et Domingo Sugranyes les deux jurys de l'«Éthique en Finance – Prix Robin Cosgrove».

Die Ruhe nach dem Sturm

33 Jahre lang galt Pierre Nideggers Leidenschaft der Polizeiarbeit. Die mit der Pension neu gewonnene Zeit verbringt der ehemalige Kommandant aber nicht mit dem Lesen von Krimis. Er hat eine ganz andere Welt entdeckt. Claudia Brühlhart

Pierre Nidegger, Sie haben 1976 Ihr Studium der Rechtswissenschaften an der Universität Freiburg abgeschlossen. Sind Sie ein regelmässiger Gast dieses Universitätsgebäude geblieben?

Verschiedene Gründe haben mich immer wieder in die Gebäude der Universität geführt, darunter die Konzertebesuche in der Aula Magna und natürlich meine Arbeit. An Anlässen und Empfängen kümmert sich die Kantonspolizei ja jeweils um die Sicherheit.

Nach dem Studium haben Sie schon bald einmal bei der Polizei angefangen. Ging damit ein Wunsch in Erfüllung?

Ich wusste bereits im Collège, dass ich Polizist werden wollte. Also musste ich ein dazu passendes Studium finden – auch wenn es hiess, ich solle doch eher Sportlehrer, Physiotherapeut oder Lehrer werden, das würde besser zu meinem Charakter passen. Den Entschluss, Recht zu studieren, habe ich aber nie bereut. Gerade die Vorlesungen in Strafrecht bei Prof. François Clerc haben mich geprägt – Clerc war ein ausgezeichnete Dozent. Ein richtiger Maître.

Nach Studienabschluss folgten zwei Jahre am Saanegericht...

Am Gericht hatte ich als Gerichtsschreiber meine erste Arbeitsstelle. Ich habe dort viel gelernt, wartete aber eigentlich nur auf eine freie Stelle bei der Polizei. In der Tat wurde dann nur zweieinhalb Jahre nach meinem Studienabschluss die Stelle des stellvertretenden Chefs der Kriminalpolizei frei – und ich hab Sie erhalten.

Braucht es einen Uniabschluss, um bei der Polizei Karriere zu machen?

Ich kenne tatsächlich keinen Kommandanten, der keinen Hochschulabschluss hat. Nehmen wir beispielsweise die Schulung der

Polizeiaspirantinnen und -aspiranten: Da ist es schon von Vorteil, wenn man auf eine gewisse Bildung zurückgreifen kann. Noch wichtiger aber ist, dass man Gefallen daran findet. Für mich war es immer eine Freude, die Entwicklung der Jungen zu sehen, von ihrem ersten bis zum letzten Ausbildungstag.

Woher rührt der Mangel an Nachwuchs bei der Polizei?

Ich denke, man muss den Mangel relativieren. Wir haben eher ein Qualitätsproblem, als einen wahren Nachwuchsmangel. Dies mag auch mit den veränderten Anforderungen zu tun haben. Früher lautete das Profil: Männlich, Berufsabschluss, drei Jahre Berufserfahrung. Heute gibt es unter den Aspiranten viele Maturanden, die doch um ein paar Jahre jünger und unerfahrener sind.

Dafür gibt es heute, dank Ihnen, auch Frauen bei der Kantonspolizei Freiburg.

Mein Vorgänger wollte keine Polizistinnen, oder anders gesagt, er wollte keine Probleme mit den Polizisten. 1999 hab ich darauf gepocht, dass auch Frauen zugelassen werden – kein einfaches Unterfangen! Einerseits wollten die Polizisten nicht mit Frauen auf Patrouille gehen, da diese zu wenig Kraft hätten. Noch viel erstaunlicher aber war: Die Frauen der Polizisten stellten sich quer. Eine weibliche Polizistin mit meinem Mann auf Patrouille? Noch dazu in der Nacht? Nom de bleu, les réactions!

Das Bild der Polizei hat sich sehr verändert, seit Sie ihren Dienst 1978 angetreten hatten. Wo sehen Sie die markantesten Entwicklungen?

Nicht nur das Bild der Polizei, sondern die Polizei selber hat sich stark verändert. Heute sind Polizisten in Psychologie geschult, machen

viel mehr zwischenmenschliche Arbeit. Der Respekt vor der Autorität des Polizisten hat abgenommen – dies gilt im Übrigen für alle Autoritätsfunktionen.

Sie haben die psychologische Schulung angesprochen. Wie geht man als Polizist mit schwierigen Situationen um?

Ganz wichtig ist es, nach einem schlimmen Vorfall Druck abzulassen, die Emotionen nach aussen zu tragen. Als ich anfang, gab es dafür noch keine spezielle Schulung. Trotzdem mussten auch wir Eltern über den Tod eines Kindes benachrichtigen, sahen schlimme Unfälle. Danach gingen wir zurück ins Büro und tranken einen Kaffee. Heute ist bereits vor Ort ein Team zur psychologischen Unterstützung der Polizisten vorhanden, Debriefings sind an der Tagesordnung.

Haben Sie die fehlende psychologische Unterstützung früher vermisst?

Ich bin meist gut klar gekommen. Geholfen hat mir beispielsweise ein lauter Schrei im Auto während der Rückfahrt nach einem schlimmen Vorfall – dafür hab ich auch keine Schulung gebraucht. Aber: Es gibt schon Ereignisse, die ich gerne besser verarbeitet hätte, wie beispielsweise den Fall der Sonnentempel in Cheiry vom 5. Oktober 1994. Hätten wir damals die Methoden von heute gehabt, hätte ich jetzt, in diesem Moment, vielleicht keine Hühnerhaut mehr beim Gedanken daran.

Sie sind seit Anfang Jahr pensioniert. Wie schwer ist Ihnen dieser Wechsel in einen neuen Lebensabschnitt gefallen?

Die Polizei war mein Leben, ich habe meine Aufgabe geliebt. Natürlich fehlt mir diese Arbeit, auch wenn sie vielfach sehr intensiv war, gerade während der 16 Jahre als Kommandant. Aber ich hatte nie ein Bett in meinem Büro, habe immer aufgepasst, dass mein Beruf nicht das Familienleben auffrisst. Daheim war das Thema Polizei Tabu.

War das immer möglich? Es gab Zeiten, da waren Sie sehr präsent in den Medien...

Natürlich gab es Momente, in denen ich meiner Familie erklären musste, was abgeht. Aber vieles durfte ich ja nicht sagen in meiner Funktion. Als Kommandant ist man exponiert, dies hat mich auch nie gestört. Wenn aber die Familie unter den Konsequenzen zu leiden beginnt, hört der Spass auf. Meine Kinder wurden bisweilen in der Schule gehänselt. Damit hatte ich grosse Mühe.

Haben Sie im Ruhestand eine neue Leidenschaft gefunden?



Ex-Polizeikommandant Pierre Nidegger: «Es gibt Ereignisse, die ich gerne besser verarbeitet hätte.»

An Leidenschaften fehlt es mir nicht – vom Pflegen der Obstbäume über das Wandern in den Bergen bis hin zur Musik. Tatsächlich aber habe ich ein neues Steckenpferd gefunden: Ich bin Vorstandsmitglied der «Amis de l'Abbaye d'Hauterive». Es geht darum, Geld zu finden für das Kloster, sei dies durch das Organisieren von Konzerten und Klosterbesuchen oder auch durch den Verkauf von Produkten im Klosterladen. Ich kümmere mich um die freiwilligen Helfer, die es braucht, um diese Projekte zu realisieren.

Wie ist es dazu gekommen?

Ich hatte als Kommandant ein mir wichtiges Ritual: Die neuen Polizistinnen und Polizisten erhielten ihre Dienstwaffe von mir jeweils in Hauterive überreicht. In der absoluten Stille, im Frieden. Mit der Zeit hab ich dabei auch die Brüder des Klosters kennen und schätzen gelernt. Und eines Tages haben sie mich angefragt, ob ich nicht eine Aufgabe übernehmen möchte.

Ein Ort, um die für den Ruhestand nötige Ruhe zu finden?

Der Ort tut mir gut. Die Menschen dort besitzen eine unglaubliche Ruhe und Gelassenheit. Aber ich muss noch lernen, mit meiner freien Zeit umzugehen, was nicht heisst, dass ich diese neue Freiheit nicht genieße – im Gegenteil. Ich wünsche mir, meiner Familie jetzt etwas an Zeit zurückgeben zu können. ■

Zur Person

Pierre Nidegger hat 1978 in der Funktion des stellvertretenden Chefs der Kriminalpolizei den Polizeidienst angetreten. 1996 wurde er zum Kommandanten der Kantonspolizei Freiburg gewählt, ein Amt, das er bis zu seiner Pension Ende 2011 ausübte. Die letzten zwei Jahre vor seiner Pension war Pierre Nidegger ausserdem «höchster» Polizist des Landes: Er wurde 2009 zum Präsidenten der Konferenz der kantonalen Polizeikommandanten der Schweiz gewählt, wo er unter anderem verantwortlich war für die Koordinierung der interkantonalen Polizeieinsätze wie z. Bsp. im Rahmen des World Economic Forum in Davos. Pierre Nidegger wurde in Marly (FR) geboren, wo er noch heute wohnhaft ist. Der 60-jährige ist verheiratet und Vater von zwei Töchtern und einem Sohn.



L'enfant, témoin et sujet

C'est par une même action qu'il convient de placer enfance et culture au principe du politique. Les enfants ne sont pas seulement des êtres faibles, justifiant l'adoption de mesures spéciales de protection. Ce qui est vulnérable en eux est aussi une force : celle de nouveaux commencements. Ils sont les témoins et les enjeux des violations les plus graves des droits de l'homme, comme des réalisations et des espoirs les plus étonnants. Ils montrent l'importance des filiations culturelles en même temps que celle des regards neufs. Lorsqu'ils sont privés d'accès aux ressources culturelles – langue, écriture, connaissance de leur environnement, des territoires et de leurs mémoires, valeurs familiales et liens sociaux – ils ne peuvent accéder à aucun de leurs droits fondamentaux. Témoins de l'intime universalité et indivisibilité des droits de l'homme, comme de l'interdépendance de leur mise en œuvre, les enfants montrent, à qui veut les considérer comme sujets, la force des droits culturels, leur « effet de levier » sur l'ensemble de leurs droits, de leurs libertés et de leurs responsabilités.

Scandaleuse négligence

La communauté internationale prétend placer les enfants au sommet de ses priorités, mais en réalité elle les néglige de façon scandaleuse. En violant leurs droits, on humilie les parents d'aujourd'hui et on maintient dans l'exclusion les générations pauvres de demain. Ces violations ont un effet triple. Porter l'éclairage sur les droits culturels des enfants, compris comme les droits pour chacun de vivre pleinement son identité et d'accéder aux ressources culturelles indispensables, revient à chercher le point le plus sensible, là où se joue la gravité des violations des droits : dans les situations de pauvreté et de violence durables.

Témoins de l'intime universalité et indivisibilité des droits de l'homme, comme de l'interdépendance de leur mise en œuvre, les enfants montrent, à qui veut les considérer comme sujets, la force des droits culturels, leur « effet de levier » sur les autres droits de l'homme. Tout au long de cette recherche, nous procédons à une « observation contrastée » de la gravité des violations, du large éventail de pratiques néfastes, et de la force profonde libérée par le respect des droits culturels des enfants.

Droits culturels et droits des enfants souffrent d'une méconnaissance interreliée : ce mépris est au cœur de nos maux. Enfance et culture sont de même nature, et éclairent conjointement une approche plus exigeante du développement personnel et social basé sur les droits de l'homme.

Savoir et développement

Si on estime qu'une société vivante veut porter ses enfants plus haut qu'elle, si on croit que le progrès n'est pas une notion dépassée, alors la première valeur d'une communauté humaine est, indissociablement, le développement de ses enfants et de ses savoirs.

Il s'agit d'assurer une continuité culturelle dans la transmission des ressources, notamment de leur appropriation par les jeunes, leur donnant accès aux libertés d'action, de critique et de création. Travailler sur la culture de l'enfance, c'est aussi respecter et revisiter mémoires et patrimoines. Cette méconnaissance, aggravée par celle des capacités de l'enfant, peut alors être considérée comme une des raisons principales de la permanence des facteurs d'appauvrissement et de violences. Œuvrer pour la reconnaissance, c'est libérer des capacités majeures qui sont au principe de tout développement. Patrice Meyer-Bisch

Patrice Meyer-Bisch

L'enfant témoin et sujet. Les droits culturels de l'enfant

Edition: Schulthess

ISBN 978-3-7255-6521-4



Auszug Dans la post-modernité, « le rite est grand de ne plus percevoir le rite comme institution du croire (selon l'adage *lex orandi, lex credendi*) et comme instance anthropologique..., mais comme l'expression de sensibilités et le moyen d'affirmer les identités. Le rite se trouve alors souvent pris en étau entre deux excès : une approche juridique qui donne à la liturgie une figure où le respect des règles absorbe toute l'attention au détriment parfois de l'expérience spirituelle, et une approche 'humaniste' qui réduit le rite à l'expression des valeurs du groupe. Face à cela, il faut retrouver un sens de la ritualité dans son rapport à l'Église comme communion dans la foi. Car en régime chrétien, le rite est porteur du Mystère : Dieu a choisi de se donner à travers les rites qui font l'homme ». (Patrick Prétot)

Inhalt Der Band enthält die Beiträge einer Tagung anlässlich des 50-jährigen Bestehens des Lehrstuhls für Liturgiewissenschaft. Die Geschichte des Faches wird aufgearbeitet; Fachkollegen und -kolleginnen stellen ihre Sicht von Profil und Aufgaben der Liturgiewissenschaft mit ihrer historischen, systematischen, pastoralliturgischen und – für Freiburg typisch – ökumenischen Dimension dar. Die internationale Vernetzung in der deutsch- und französischsprachigen Theologie sowie in Nachbarwissenschaften kommt dabei zum Ausdruck.

Lesewert Die Liturgiewissenschaft als Kernfach der Theologie fordert, gerade in der Gegenwart, immer wieder zur Diskussion von Grundlagen und Praxis des Glaubens heraus. Neuere Entwicklungen und Fragen von Glauben und Kirche, von Individuum und Gesellschaft schlagen sich dort besonders markant nieder. Auch für die Geschichte und die Bedeutung der Theologie an der Universität Freiburg eröffnet der Band vielfältige und oft wenig bekannte Durchblicke. Martin Klöckener

Martin Klöckener, Bruno Bürki (Hrsg.)

Der Zeit voraus – Devancer son époque. Geschichte, Konzepte, Projekte.

Academic Press Fribourg 2011

ISBN 978-3-7278-1634-5



Das letzte Jahrzehnt des immer enger geknüpften Beziehungsnetzes der Europäischen Union (EU) zur Schweiz war geprägt durch die sog. Bilateralen Abkommen. Die in der Schriftenreihe Forum Europarecht / Forum droit européen des Instituts für Europarecht der Universitäten Bern, Neuenburg und Freiburg erschienene Monographie *Zur Parallelität der Rechtsentwicklung in der EU und in der Schweiz* untersucht 17 Bilaterale Abkommen.

Ein Abkommen, viele Fragen

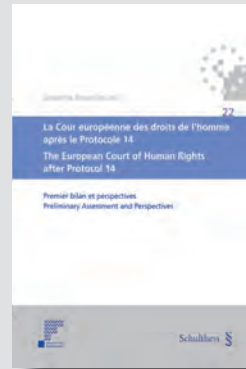
Obwohl die Bilateralen Abkommen in ihrer Struktur und Anlage völkerrechtlicher Natur sind, finden sich zahlreiche Bestimmungen, die dem in der Europäischen Union geltenden Recht nachgestaltet sind oder gar direkt auf dieses verweisen. In den Abkommen wird generell eine parallele Rechtsentwicklung in der Europäischen Union und in der Schweiz angestrebt. Dennoch können sie nicht ohne weiteres als «Integrationsverträge» bezeichnet werden, ist doch eine dynamische und automatische Übernahme neuen EU-Rechts durch die Schweiz vertraglich nicht ausdrücklich vorgesehen. So stellen sich für jedes Abkommen und deren Bestimmungen gesondert die Fragen, ob und in welchem Umfang spezifische unionsrechtliche Bestimmungen und Aspekte des sog. unionsrechtlichen Besitzstandes zu übernehmen sind, ob bei der Übernahme die Interpretation des Europäischen Gerichtshofes zu beachten und ob die Übernahme nur die bis zu einem bestimmten Zeitpunkt erlassenen Rechtsakte und Urteile erfasst.

Ziel dieser vom Schweizer Nationalfonds geförderten Studie ist es, die Grundlagen und Voraussetzungen einer «parallelen Auslegung» der Bestimmungen der Bilateralen Abkommen und der entsprechenden Regelungen des Unionsrechts aufzuzeigen und auf ausgewählte konkrete Sachverhalte bzw. Abkommensbestimmungen anzuwenden. Auf diese Weise soll die Untersuchung einen Beitrag zur rechtsdogmatischen Durchdringung der Bilateralen Abkommen und der bei ihrer Auslegung zur Anwendung kommenden Grundsätze sowie der Klärung ihrer genauen rechtlichen Tragweite leisten. Zugleich soll die in Bezug auf die Auslegung der Bilateralen Abkommen durchaus beachtliche Rechtsunsicherheit zumindest etwas reduziert werden.

Tour d'horizon

Im Einzelnen untersucht die Studie vergleichend Übernahmeformen und Auslegungstechniken des Europäischen Gerichtshofes und nationaler Gerichte anhand einer Auswahl von Abkommen der Europäischen Union mit Drittstaaten, wie insbesondere die sog. Europaabkommen, das Assoziierungsabkommen mit der Türkei, aber auch das Abkommen über den Europäischen Wirtschaftsraum. Daneben werden die Bilateralen Abkommen inhaltlich vorgestellt, die Rechtsübernahmemechanismen für Rechtsprechung und Rechtsetzung erörtert und als Ergebnis eine Typologie erstellt. Auf Grundlage der gewonnenen Erkenntnisse werden ein Auslegungsschema und eine Auslegeordnung entwickelt. Schliesslich wird der theoretische Rahmen auf mehrere Beispielfälle aus verschiedenen Bilateralen Abkommen angewandt. Beate Metz

Astrid Epiney/Beate Metz/Benedikt Pirker
Zur Parallelität der Rechtsentwicklung in der EU und in der Schweiz
Ein Beitrag zur rechtlichen Tragweite der «Bilateralen Abkommen»
Schulthess-Verlag 2012
ISBN 978-3-7255-6538-2



Extrait «Le 1^{er} juin 2010, le Protocole n° 14 à la Convention européenne des droits de l'homme est entré en vigueur et cela après plusieurs années d'incertitude sur son destin. Il apporte un certain nombre de réformes au fonctionnement de la Cour européenne des droits de l'homme, réformes qui devraient permettre de corriger certaines des difficultés et retards accumulés à ce jour. L'entrée en vigueur du protocole soulève néanmoins de nombreuses questions. [...] Par ailleurs, comme l'avaient annoncé certains spécialistes, d'autres réformes importantes seront nécessaires pour rendre la Cour plus efficace et le Protocole n° 15 serait déjà en discussion.»

Description L'ouvrage réunit les contributions des intervenants à la Journée de droit européen du 4 mai 2011, consacrée à un premier bilan du Protocole n° 14. En première partie, 2 textes présentent le cadre général des réformes du point de vue de la direction générale des droits de l'homme et des affaires juridiques, du Conseil de l'Europe et du greffe de la Cour. 4 autres contributions examinent chacune des réformes les plus importantes. Même s'il est encore un peu tôt pour juger de l'effectivité du protocole, ce bilan est un exercice critique utile qui peut permettre de mieux orienter les prochaines étapes de la réforme. En seconde partie, 4 contributions traitent de la question permanente de la réforme de la Cour. Chaque contribution discute à tour de rôle des réformes les plus importantes prévues par le Plan d'action adopté lors de la Conférence d'Interlaken sur l'avenir de la Cour.

Public cible A la fois actuel, précis et riche dans les analyses proposées, ce livre s'adresse tant aux professionnels du domaine des droits humains qu'aux personnes intéressées aux développements les plus récents du cadre institutionnel de protection des droits humains. Eleonor Kleber

Samantha Besson (éd.)
La Cour européenne des droits de l'homme après le Protocole 14
Edition: Schulthess
ISBN 978-3-7255-6310-4

■ Prof. Claire Jacob erhält Nationalfonds-Preis

Für ihre Forschung über die Regenerierung des peripheren Nervensystems nach einer Verletzung wurde Claire Jacob, Neurobiologin und Förderprofessorin am Departement für Biologie der Universität Freiburg, der Marie Heim-Vögtlin Preis 2012 verliehen. In der ausgezeichneten Arbeit konnte Jacob den wichtigen Einfluss von Chromatin-Modulatoren (HDACs) auf die Myelinisierung von Neuronen und die Überlebenschancen von Schwannzellen aufzeigen. Dank dieser beachtenswerten Resultate könnte es in Zukunft gelingen, die neuronale Genesung nach einer Verletzung besser zu kontrollieren.

■ In memoriam: Révérend Père Guy Thomas Bedouelle

Le recteur de l'Université de Fribourg et le doyen de la Faculté de théologie ont le regret de faire part du décès du Révérend Père Guy Thomas Bedouelle, professeur émérite, survenu le 22 mai 2012, dans sa 73^e année. Professeur extraordinaire depuis 1977, le Père Bedouelle fut professeur ordinaire en histoire ecclésiastique de 1982 à 2007. Il assumait également la charge de doyen de la Faculté de théologie de 1994 à 1996. De 2008 à 2011, il fut recteur de l'Université catholique de l'Ouest d'Angers, France.

■ VMI wird Partner des Roten Kreuzes

Das Institut für Verbandsmanagement (VMI) der Universität Freiburg wird künftig die Kaderleute des Österreichischen Roten Kreuzes, des Bayerischen Roten Kreuzes sowie des Weissen Kreuzes Südtirol ausbilden. Die Direktoren der drei Kreuz-Organisationen haben beschlossen, ihre haupt- wie ehrenamtlichen Führungskräfte systematisch nach dem Freiburger Management Modell für Nonprofit-Organisationen zu schulen. Ein erster Pilotkurs des trinationalen Projektes konnte anfangs Mai mit je acht Teilnehmenden pro Land in Sudelfeld (D) erfolgreich abgeschlossen werden.

■ Nouveaux professeurs

Le Prof. Jean-Pierre Besciani occupera, dès le 1^{er} septembre, la nou-

velle Chaire en neuropsychologie du sport, financée par la Banque Cantonale de Fribourg (BCF) au sein du Département de médecine de l'Université de Fribourg. A la même date, le Dr Marco Merlo débutera son activité au Département de médecine, en tant que professeur ordinaire en psychiatrie et psychothérapie (poste à 40%), parallèlement à son poste de médecin directeur du Secteur de psychiatrie et de psychothérapie pour adultes au Réseau fribourgeois de santé mentale (60%).

■ Er versteht sie nicht: Sind es die Gene?

Die genetische Grundlage eines Menschen bestimmt mit, wie eine Person auf negative und positive Gefühle des Partners reagiert und wie sehr sie sich davon beeinflussen lässt. Zu diesem Schluss gelangen der Psychologe Dominik Schöbi der Universität Freiburg in Zusammenarbeit mit Forschern der University of California (UCLA). Die Erkenntnisse der Studie unterstützen die Annahme, dass das Serotonin-System gefühlsbetonte Reaktionen auf soziale Stimuli beeinflusst. Die Forscher erstellten, basierend auf einer Speichelprobe, einen genetischen Fingerabdruck, eine sogenannte Genotypisierung, von 76 Ehepaaren. Sie analysierten dabei das 5-HTT-Gen, das für den Serotonin-Transporter in der Zellmembran von Nervenzellen kodiert. Bei diesem Gen lassen sich zwei genetische Varianten (Allele) unterscheiden: eine lange und eine kurze. Die Forscher konnten zeigen, dass Personen mit einem oder zwei kurzen Allelen stärker auf die positiven Gefühle, aber auch auf Angst, Depressivität und Nervosität des Partners vor der Interaktion reagieren als Personen mit der langen Variante.

■ Guillaume Tell sur la toile

La bibliothèque de manuscrits virtuelle e-codices, établie à l'Université de Fribourg, a réalisé le premier fac-similé du *Livre blanc* de Sarnen, un manuscrit majeur qui a contribué à populariser le héros de l'indépendance Suisse. Dans sa partie narrative, l'ouvrage comprend la plus ancienne représentation traditionnelle de l'histoire de la libération de la Confédération. La peinture de certains

épisodes, comme la colonisation de Schwyz et d'Unterwald par les Suédois et les Romains – avec le récit de l'oppression tyrannique des vallées d'Uri, Schwyz et Unterwald par les baillis habsbourgeois – la rébellion de Stauffacher, la destruction des châteaux et les hauts faits de Guillaume Tell, y revêtent une importance particulière.

■ Le secret des éboulis froids

La thèse de doctorat réalisée par Sébastien Morard à l'Unité de géographie de l'Université de Fribourg montre qu'il existe, en Suisse, des sols gelés et du permafrost à basse altitude. Dans les Alpes suisses, le permafrost – portion du sous-sol restant gelée durant au moins une année – se trouve habituellement au-dessus de 2'500m d'altitude. Néanmoins, à des altitudes bien plus basses, où la température moyenne annuelle de l'air est largement positive, des environnements anormalement froids avec la présence de glace en été se sont également développés dans les parties inférieures de pentes d'éboulis ou dans des réseaux souterrains.

Impressum

Magazine scientifique de l'Université de Fribourg

n° 4 2011-2012

Communication et Médias

Université de Fribourg

Av. de l'Europe 20, 1700 Fribourg

026 300 70 34

communication@unifr.ch

Responsables rédaction & publications

Claudia Brühlhart, Farida Khali

Rédacteurs

Jean-Christophe Emmenegger, Astrid Tomczak-Plewka

Secrétariat

Antonia Rodriguez, Marie-Claude Clément

Layout

Jean-Daniel Sauterel

Publicité

Go!Uni-Werbung AG

071 244 10 10

info@gouni.ch

Tirage

9'000 exemplaires, papier FSC certifié

Imprimerie Canisius, Fribourg

Prochaine parution

octobre 2012

Les opinions exprimées dans les articles de *universitas* ne reflètent pas forcément celles de la rédaction.

Meinungen, welche in den Artikeln von *universitas* zum Ausdruck kommen, widerspiegeln nicht automatisch die Meinungen der Redaktion.